John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF No.
ADAMS
203.2
v.1

ODES

DE

M. DE LA MOTTE

DE

L'ACADEMIE FRANCOISE.

Avec un Discours sur la Poësie en général, & sur l'Ode en particulier.

Troisiéme Edition augmentée de plusieurs Ouvrages.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez GREGOIRE DUPUIS, ruë Saint Jacques, à la Fontaine d'Or.

Avec Approbation & Privilege du Roy. 1711.

ADAMS 203.2
v.1

ODE
A MESSIEURS
DE
L'ACADEMIE FRANCOISE.

DIEU des vers, pourai-je ſuffire
A ce que tu viens m'inſpirer ?
Dois-tu confier à ma lire
Tes Favoris à célébrer ?
Par eux les Filles de mémoire
Aux mortels diſpenſent la gloire :
Que peut pour eux tout l'art humain ?
Conduis toi-même mon ouvrage :
Ils en déſavoüeroient l'hommage,
S'ils n'y reconnoiſſoient ta main.

Malgré l'Envie & l'Ignorance,
C'eſt toi qui ſous le nom d'Armand,
Pris le ſoin d'embellir la France
De ſon plus durable ornement.
Tu t'élevas un Sanctuaire,
Où loin du profane vulgaire,
Tes nouriſſons furent admis ;
Et réünis par cette grace,
Merveille inoüie au Parnaſſe,
Les rivaux devinrent amis.

Depuis plus de quatorze luſtres,
Que j'y vois de Héros divers !
Quelle foule de noms illuſtres
Demandent place dans mes vers !
D'un poids égal dans la balance,
Leurs Travaux, pour la préférence,
Tinrent les eſprits ſuſpendus ;
Et le mien incertain encore,
En les admirant tous, ignore
Ceux qu'il doit admirer le plus.

Les uns à qui Clio révelle
Les faits obscurs & reculés,
Nous tracent l'image fidelle
De tous les Siécles écoulés.
Des Etats la sombre origine,
Les progrès, l'éclat, la ruïne,
Repassent encor sous nos yeux ;
Et présens à tout, nous y sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

Les Historiens.

Les autres du secours des Fables,
Apuyant leurs instructions,
Ont orné les faits mémorables
D'ingénieuses fictions.
Notre âge retrouve un Homére,
Dans ce Poëme salutaire,
Par la Vertu même inventé ;
Les Nimphes de la double cime,
Ne l'affranchirent de la rime,
Qu'en faveur de la vérité.

Les Poëtes épiques.

Télémaque.

Corneille. Racine. Des deux Souverains de la scêne
L'aspect a frapé mes esprits ;
C'est sur leurs pas que Melpomene
Conduit ses plus chers favoris :
L'un plus pur, l'autre plus sublime,
Tous deux partagent notre estime,
Par un mérite différent ;
Tour à tour, ils nous font entendre
Ce que le cœur a de plus tendre,
Ce que l'esprit a de plus grand.

Les Comiques. D'un art encor plus difficile,
Mais du peuple moins respecté,
Souvent plus d'une main habile
Nous a fait sentir la beauté.
Peintres de l'humaine folie,
C'est vous qui prêtez à Thalie
Le masque qui couvre son front :
C'est vous dont l'heureux artifice,
En nous exposant notre vice,
Fait nos plaisirs de notre affront.

Un nouveau Spectacle m'apelle, *L'Opera.*
Qui dans l'Italie inventé,
Ici, doit servir de modelle,
A ceux dont il fut imité.
J'y voi quelle gloire mérite
Cet Auteur dont le stile invite *Quinaut.*
La musique à s'y marier :
Ses vers sont riches, mais sans faste;
Et la matiére n'en est vaste,
Que par l'art de la varier.

Mais écoutons; ce Berger jouë *Segrais.*
Les plus amoureuses chansons;
Du fameux Pasteur de Mantouë,
Il imite les tendres sons.
Un autre à des chansons si belles,
En oppose de plus nouvelles,
Entre eux j'aime à me partager;
Et Pan l'inventeur de la flûte,
Arbitre de cette dispute,
N'oze, lui-même, les juger.

La Fontaine.

Au gré de ce nouvel Esope,
Les animaux prennent la voix;
Sous leurs discours, il envelope
Des leçons même pour les rois.
Une douceur simple, élégante,
En riant, par tout y présente
La nature & la vérité.
De quelle grace il les anime!
Oüi, peut-être que le sublime
Cède à cette naïveté.

Ici, du Censeur du Parnasse,
Je ne crains point d'estre repris:
Au poids dont se servoit Horace,
Il sçait peser tous les écrits.
Il connoit, critique équitable,
Quel est l'ornement convenable,
Que chaque auteur doit employer;
Et toi-même fils de Latonne,
Dans les Preceptes qu'il nous donne,
Tu ne trouvas rien à rayer.

Par lui, la Muſe ſatirique
En nos jours, parût ſans défaut;
Par d'autres le panégirique
Ne s'eſt pas élevé moins haut.
Art pénible! prodige étrange!
Ils nous plûrent par la loüange,
Source ordinaire de l'ennui:
La Satire eût bien moins de peine
A charmer la malice humaine,
Avide des affronts d'autrui.

Les Panégiriſtes.

Quel agrément, quelle harmonie,
Dans ces écrits ingénieux,
Où l'Hiperbole & l'Ironie
Diſputent à qui plaira mieux!
Ces diſcours privés qu'on s'adreſſe,
Tribut d'eſtime & de tendreſſe,
Y brillent des plus heureux traits.
Par une ſeconde préſence,
C'eſt ainſi qu'en trompant l'abſence,
On en ſuſpendoit les regrets.

Lettres de Balzac & de Voiture.

Les Vers, les éloquents ouvrages
M'enyvroient de leur doux poiſon ;
J'en oublios preſque ces Sages
Amis de l'exacte raiſon.
Les Philoſophes. Sur mille erreurs, fruits de l'enfance,
Sur la Nature & ſa puiſſance,
Ils s'efforcent d'ouvrir nos yeux ;
Et tel d'entre eux, avec les Graces,
Nous fait parcourir ſur ſes traces,
Tout l'eſpace effrayant des cieux.

Ici, trop de clarté me bleſſe ;
Les Theologiens. Je vois ces eſprits dont l'ardeur
Va de la Divine ſageſſe,
Sonder l'immenſe profondeur.
Confidens du ſouverain être,
Ils ſçavent par tout le connoître,
Du joug des ſens débaraſſés.
Ces Dieux dont j'ornois ma matiére,
Devant cette pure Lumiére,
Sont des phantômes éclipſés.

Les Traducteurs.

Long-temps l'Antiquité ſçavante
Nous recella mille écrivains ;
Mais des beautés qu'elle nous vante,
Nous avons lieu d'eſtre auſſi vains.
Les Plines & les Démoſthènes,
Les travaux de Rome & d'Athènes,
Deviennent nos propres travaux;
Et ceux qui nous les interpretent,
Sont moins, par l'éclat qu'ils leur pretent,
Leurs Traducteurs que leurs Rivaux.

Ariſtote ſous un nuage,
Cachant un ſens trop peu rendu,
Même en parlant notre langage,
N'étoit pas encore entendu ;
Mais un Oedipe infatigable
Nous a de ce Sphinx reſpectable,
Découvert le ſens le plus beau :
Sur les obſcurités antiques,
Ses laborieuſes Critiques
Ont cent fois porté le flambeau.

Aprés tant d'œuvres renommées,
Dont notre siécle est anobli,
La Langue qui les a formées,
Peut-elle redouter l'oubli ?
Non, sur cette langue chérie,
L'Ignorance & la Barbarie
Ne verseront point leur poison ;
Et tous les peuples d'âge en âge,
Y respecteront l'assemblage
Des Graces & de la Raison.

Le Dictionaire & la Grammaire.

Soûtenez-nous, rapides Aigles,
Pour nous voir prendre votre essor,
A l'exemple ajoûtez des règles,
Qui le facilitent encor.
D'une langue en vos mains fertile,
Fixez l'usage difficile ;
Travail toûjours trop peu vanté !
D'autant plus digne de mémoire,
Qu'on y semble immoler sa gloire,
A la publique utilité.

Vous, que distingue la naissance,
Ou l'éclat d'un illustre rang,
Soyez jaloux de la séance
Qu'ici le seul mérite prend.
Venez-y protéger Minerve;
Le prix qu'elle vous en réserve,
Est un nom vainqueur du trépas.
Loin les distinctions serviles!
Il est beau qu'avec les Virgiles,
Se confondent les Mécénas.

J'oüis, Assemblée immortelle,
D'honneurs tous les jours augmentés;
Et sois la source & le modéle
Des sçavantes Societés.
Sans perdre l'éclat dont tu brilles,
Tendre mere, prête à tes filles
Des ornemens & des appuis.
C'est ton exemple qui les fonde;
Et les derniers âges du monde,
T'en devront encore les fruits.

Que pour ton Protecteur auguſte,
Ton zêle éclate à chaque inſtant ;
De la loüange la plus juſte,
Tu lui dois l'hommage conſtant :
Mais non, pour mieux ſervir ſa gloire,
Ne mêle point à ſon hiſtoire,
Un art ſouvent déſavoüé :
De quel ſecours lui peut-il eſtre ?
Tu n'as qu'à le faire connoître,
Et tu l'auras aſſez loüé.

Aprouve que j'oſe te faire
Une offrande de ces écrits,
Où l'ambition de te plaire,
A mis peut-eſtre quelque prix.
Si de plus ſublimes ouvrages,
Ils te paroiſſent les préſages ;
Tu pourois d'un mot généreux . . .
Arrête, deſir chimérique,
Et malgré l'orgueïl poëtique,
Cachons de téméraires vœux.

HOUDART DE LA MOTTE.

DISCOURS
SUR
LA POESIE
EN GENERAL,
ET
SUR L'ODE
EN PARTICULIER.

DISCOURS

SUR

LA POESIE

EN GENERAL,

ET

SUR ODE

EN PARTICULIER.

DISCOURS

Sur la Poëſie en général, & ſur l'Ode en particulier.

AVANT que de parler de l'Ode, qui paroît ici mon premier ſujet, j'ai crû devoir dire un mot de la Poëſie en général, pour lui reconcilier ceux qui ſont trop prévenus contre elle, & les convaincre du moins, qu'elle n'eſt pas toûjours dangereuſe. J'expoſerai enſuite mes conjectures ſur l'Ode, & ſur les beautés qui lui conviennent. J'examinerai cet enthouziaſme, ce beau deſordre qu'on exige ſur tout dans l'Ode héroïque, & même le ſublime qui en doit être toûjours l'objet; & enfin comme une partie de cet ouvrage conſiſte en des imitations des anciens Poëtes liriques, j'en prendrai occaſion de dire un mot de leur caractére; à quoi je

Deſſein de ce Diſcours

n'ajoûterai que quelques réfléxions sur les Poëtes françois qui ont travaillé dans le même genre. Voilà tout l'ordre que je me suis proposé dans ce Discours.

Au reste j'y prens la liberté de dire ce que je pense. il seroit à souhaiter que chacun en usât de même. Aprés quelques contradictions qui en naîtroient, les sentimens raisonnables prendroient toûjours le dessus ; au lieu qu'un respect outré pour les opinions établies, ne sert qu'à en éterniser les erreurs.

La Poësie en général.

LA POE'SIE a eu de tout tems ses censeurs & ses panégiristes. Les uns ont crû qu'elle n'étoit propre qu'à corrompre l'esprit ; les autres qu'elle avoit pour fin de l'instruire : mais les uns & les autres, au lieu de l'examiner en elle même, se sont fondez sur l'usage différent que les hommes en ont fait.

Ses Panégiristes citent la morale & les solides instructions qui sont répanduës dans les Poëtes ; ils s'appuïent des Odes de Pindare, & même de ces cantiques divins que les écrivains sacrez

nous ont laissez sur la grandeur & les bienfaits de Dieu.

Ses Censeurs se recrient au contraire sur les fausses idées que les Poëtes se sont formées de la vertu, sur les couleurs qu'ils donnent aux vices, & sur les fables extravagantes qu'ils ont débitées des Dieux.

Tout cela n'est point la Poësie; & cette maniére d'en juger, est une source infinie de contradictions. Il n'y a qu'à établir précisément en quoi elle consiste, & régler ensuite là dessus le jugement qu'on en doit faire.

Elle n'étoit d'abord différente du discours libre & ordinaire, que par un arrengement mesuré des paroles, qui flatta l'oreille à mesure qu'il se perfectionna. La fiction survint bien-tôt avec les figures; j'entens les figures hardies, & telles que l'éloquence n'oseroit les employer, Voilà, je croi, tout ce qu'il y a d'essentiel à la Poësie.

C'est d'abord un préjugé contre elle que cette singularité, car le but du discours n'étant que de se faire entendre, il ne paroît pas raisonable de s'imposer

une contrainte qui nuit ſouvent à ce deſſein, & qui exige beaucoup plus de temps pour y réduire ſa penſée, qu'il n'en faudroit pour ſuivre ſimplement l'ordre naturel de ſes idées.

La Fiction eſt encore un détour qu'on pourroit croire inutile; car pourquoi ne pas dire à la lettre ce qu'on veut dire, au lieu de ne préſenter une choſe, que pour ſervir d'occaſion à en faire penſer une autre?

Pour les Figures, ceux qui ne cherchent que la vérité, ne leur ſont pas favorables; & ils les regardent comme des piéges que l'on tend à l'eſprit pour le ſéduire.

C'eſt ſur ces principes que les anciens philoſophes ont condamné la Poëſie. Cependant malgré tous ces préjugés, elle n'a rien de mauvais que l'abus qu'on en peut faire, ce qui lui eſt commun avec l'éloquence. On voit ſeulement que ſon unique fin eſt de plaire. Le nombre & la cadence chatoüillent l'oreille, la fiction flatte l'imagination; & les paſſions ſont excitées par les figures.

Ceux qui se servent de ces avantages pour enseigner la vertu, lui gagnent plus sûrement les cœurs, à la faveur du plaisir; comme ceux qui s'en servent pour le vice, en augmentent encore la contagion par l'agrément du discours.

Mais ce choix ne tombe point sur la poësie; il caractérise seulement les différens Poëtes, & non pas leur art, qui de lui même est indifférent au bien & au mal.

Il est vrai que comme cet art demande beaucoup d'imagination, & que c'est ce caractére d'esprit qui détermine le plus souvent à s'y appliquer, on ne suppose pas aux Poëtes un jugement sûr, qui ne se rencontre guéres avec une imagination dominante. Et en effet les beautés les plus fréquentes des poëtes consistent en des images vives & détaillées, au lieu que les raisonnemens y sont rares, & presque toûjours superficiels.

Ils ont laissé le dogmatique aux philosophes, & ils s'en sont tenus à l'imitation, contens de l'avantage de plaire,

tandis que les autres aſpiroient à l'honneur d'inſtruire.

Je ſçai que de grands hommes ont ſuppoſé à preſque tous les genres de poëſie, des vûës plus hautes & plus ſolides ; ils ont crû que le but du poëme épique étoit de convaincre l'eſprit d'une vérité importante, que la fin de la tragédie étoit de purger les paſſions, & celle de la comédie de corriger les mœurs. Je croi cependant, avec le reſpect que nous devons à nos maîtres, que le but de tous ces ouvrages n'a été que de plaire par l'imitation.

Soit que l'imitation, en multipliant en quelque ſorte les évènemens & les objets, ſatisfaſſe en partie la curioſité humaine; ſoit qu'en excitant les paſſions, elle tire l'homme de cet ennui qui le ſaiſit toûjours dès qu'il eſt trop à lui-même; ſoit qu'elle inſpire de l'admiration pour celui qui imite ; ſoit qu'elle occupe agréablement par la comparaiſon de l'objet même avec l'image ; ſoit enfin, comme je le croi, que toutes ces cauſes ſe joignent & agiſſent d'intelligence; l'eſprit humain n'y trouve que trop de

charmes, & il s'eſt fait de tout temps des plaiſirs conformes à ce goût qui naît avec lui.

Les Poëtes ont ſenti ce penchant en eux-mêmes, & l'ont remarqué dans les autres. Ainſi certains de plaire en s'y abandonnant, ils ont imité des évènemens & des objets, ce que leur humeur particuliére leur en a fait juger le plus agréable.

Les imaginations tranquiles & touchées des agrémens de la vie champêtre, ont inventé la poëſie paſtorale. Les imaginations vives & turbulantes qui ont trouvé de la grandeur dans les exploits militaires & dans la fortune des états, ont donné naiſſance au poëme épique.

C'eſt d'une humeur triſte & compatiſſante aux malheurs des hommes que nous eſt venuë la Tragédie ; comme au contraire, c'eſt d'une humeur enjoüée, maligne, ou peut-être un peu philoſophique, que ſont nées la Comédie & la Satire. Mais encore une fois, dans tous ces différens ouvrages, je penſe qu'on n'a eu communément d'autre

dessein que de plaire, & que s'il s'y trouve quelque instruction, elle n'y est qu'à titre d'ornement.

On a prétendu prouver qu'Homére s'étoit proposé d'instruire dans ses deux Poëmes; que l'Iliade ne tendoit qu'à établir que la discorde ruïne les meilleures affaires; & que l'Odissée faisoit voir combien la présence d'un Prince est nécessaire dans ses états. Mais ces vérités se sentent peut-être mieux dans la simple exposition que j'en fais, que dans l'Iliade & l'Odissée entiéres, où elles me paroissent noyées dans une variété infinie d'évènemens & d'images.

Je suis contraire en cela, à des Auteurs d'un si grand poids, que je n'expose mon sentiment qu'avec défiance, quoique j'aye Platon pour moi. Il bannissoit Homére & tous les Poëtes de sa République; Pithagore même ne lui pouvoit pardonner non plus qu'à Hésiode, d'avoir parlé indignement des Dieux; & il les croyoit éternellement punis dans le Tartare. Si les apologistes du poëme épique avoient raison, Homére eût dû tenir le premier rang dans

les vûës de Platon : mais ce philoſophe ne trouva dans la poëſie qu'un plaiſir ſouvent dangereux, & il crut que la morale y étoit tellement ſubordonnée à l'agrément, qu'on n'en devoit attendre aucune utilité pour les mœurs.

Pour moi j'avoüe que je ne regarde point les poëmes d'Homére comme des ouvrages de morale, mais ſeulement comme des ouvrages où l'Auteur s'eſt propoſé particuliérement de plaire ; excellents dans leur genre, par rapport aux circonſtances où ils ont eſté faits : comme la ſource de la fable & de toutes les idées poëtiques ; en un mot, comme des chef-d'œuvres d'imagination, remplis de ſaillies heureuſes & d'une éloquence vive, où les grecs & les latins ont puiſé, & que les modernes ſe font encore honneur d'imiter.

Voilà ce que je penſe auſſi à proportion de la pluſpart des ouvrages de poëſie qui nous ſont reſtés. Les auteurs y ont voulu plaire, & ils ont atteint leur but. Ce n'eſt pas que dans ces ſortes d'ouvrages on ne put mettre le vice & la vertu dans tout leur jour, & inſpirer

ainſi pour l'un & pour l'autre l'amour ou la haine qu'ils méritent; mais les Poëtes ont eu rarement cette attention. Au lieu de ſonger à réformer les fauſſes idées des hommes, ils y ont la pluſpart accommodé leurs fictions, & ſur ce principe ils ont donné ſouvent de grands vices pour des vertus, contens de décrier les penchans les plus honteux & les paſſions les plus groſſiéres.

Mais enfin, quelque uſage qu'on ait fait communément de la poëſie, elle n'en eſt pas moins indifférente en elle-même, & il dépendra toûjours d'un auteur vertueux de la rendre utile. Ainſi Ménandre réduiſit à une peinture innocente des mœurs, la Comédie où régnoit auparavant la médiſance. Ainſi Virgile le ſage imitateur d'Homére, ſoûtint mieux que lui la majeſté des Dieux, & imagina un Héros, je ne dis pas plus agréable, mais plus digne d'imitation qu'Achille. Ainſi Pindare dans ce qui nous eſt reſté de lui, fit ſervir à une ſaine morale, l'Ode qui juſques-là avoit ſervi ſouvent à la volupté & à la débauche.

Quelques perſonnes ſe ſcandaliſent de cette indifférence où je laiſſe la poëſie. Ils la déterminent uniquement à inſtruire, & ſi on refuſe de la confondre comme eux avec la philoſophie, leur zéle ira bien-toſt juſqu'à en faire la théologie la plus ſublime. Voici leurs raiſons. Les premiers Vers ont eſté employés à la loüange des Dieux. Les Poëtes ont été les premiers philoſophes. Je reçois volontiers ces faits, ſans en admettre les conſéquences. On pouvoit loüer les Dieux en proſe, & ſe ſervir du langage ordinaire pour enſeigner la vérité. Ces matiéres ne ſont donc point eſſentielles à la Poëſie, qui n'eſt par elle-même qu'un moyen de les rendre agréables. Les premiers Théologiens comme les premiers Philoſophes, ont eu raiſon de s'en ſervir pour intéreſſer les hommes par l'agrément à ce qu'il vouloient leur apprendre. Il eſt toûjours certain qu'en tant que Poëtes, ils ne ſe ſont propoſez que de plaire; les autres vûës qu'ils avoient, leur méritoient d'autres noms.

On inſiſte, & l'on dit encore d'après les Anciens, que la Poëſie eſt un Art,

& que tout art a néceſſairement une fin utile. Ce qu'il y a de clair dans cette propoſition, c'eſt que tous les Arts ont une fin: l'utile qu'on y ajoûte ne ſert qu'à rendre la propoſition équivoque; à moins que ſous ce nom vague d'utile, on ne veuille auſſi comprendre le plaiſir, qui eſt en effet un des plus grands beſoins de l'homme.

Qui peut nier, par exemple, que la Muſique ne ſoit pas un art; & qui cependant, s'il ne veut ſubtiliſer, pourroit y trouver d'autre utilité que le plaiſir? La Peinture a auſſi ſes regles, quoi qu'elle ne tende qu'à flatter les ſens par l'imitation de la nature. Les actions vertueuſes qu'elle repreſente quelquefois, ne lui ſont pas plus propres que les licentieuſes, qu'elle met auſſi ſouvent ſous les yeux. Le Carache n'eſt pas moins peintre dans ſes tableaux ciniques, que dans ſes tableaux chrétiens; & de même, pour revenir à la poëſie, la Fontaine n'eſt pas moins Poëte dans ſes contes que dans ſes fables; quoique les uns ſoient dangereux & que les autres ſoient utiles.

On dira peut-être que je ne penſe pas aſſez noblement de mon art. Le mérite n'eſt pas à penſer noblement des choſes; mais à les voir comme elles ſont, ſans ſe les affoiblir, ni ſe les exagérer. Je ne cherche à faire honneur à mon art, qu'en l'employant à mettre en jour la vérité & la vertu. C'eſt ce que je me ſuis propoſé dans ces Odes: ſur tout, dans celles où l'imitation ne m'a pas fait violence.

CEUX qui ont pris parti pour l'ode, & qui lui donnent le premier rang dans la poëſie, s'imaginent qu'elle ne doit chanter que les loüanges des Dieux & des Héros; & ils tirent de ces ſujets mêmes à quoi ils la bornent, une preuve de ſa dignité. *L'Ode.*

Mais il faut convenir que cette idée n'a point de fondement ſolide: elle vient ſans doute comme mille autres erreurs ſur les ouvrages d'eſprit, de ce qu'on a pris pour l'eſſence de l'ode, la matiére de celles qui ont eu d'abord le plus de ſuccès.

Le Public qui outre tout, & qui n'entre jamais dans aucun détail, croit

d'ordinaire quel'ouvrage qui lui plaît le plus dans un genre, eſt la perfection de ce genre là, & il ne veut plus rien approuver dans la ſuite, que ſur le modéle de ce qui a ſaiſi une fois ſon admiration.

Ainſi s'établirent les régles du poëme épique, d'après Homére : celle de la Tragédie, d'après Sophocle ; celles de l'églogue, d'après Théocrite : & celles de l'Ode d'après Pindare : Régles utiles & judicieuſes ; pourvû qu'on n'exigeât pas pour elles un reſpect aveugle, & que ſans ſe révolter contre les exceptions qu'on y peut faire, on fut toûjours prêt d'admettre ce qu'on y peut encore ajoûter.

Pindare ne pouvoit choiſir d'occaſion plus éclatante pour ſes vers, ni plus utile pour lui, que les Jeux Olimpiques. Il y pouvoit recevoir en un ſeul lieu les ſuffrages de toute la Gréce ; & les vainqueurs excitez à liberalité par leur propre gloire, payoient les loüanges avec profuſion. Ainſi Pindare qui étoit né intéreſſé (c'eſt un défaut qu'on lui reproche, & dont il ſe vante lui-même)

s'appliqua à célébrer ces vainqueurs. Mais comme leur mérite trop borné & trop uniforme, ne fourniſſoit pas de lui-même aſſez d'étenduë au diſcours, il ſe jetta ſouvent à l'écart ſur la loüange des Héros, dont prétendoient deſcendre les ſiens, & ſur celle des Dieux qui protégeoient, ou qui avoient fondé la Ville d'où ils étoient.

Voilà la matiére des Odes qui nous ſont reſtées de Pindare ; mais ſi nous n'avions perdu ſes odes amoureuſes & bachiques, ou peut-être étoit-il plus paſſionné que Sapho, & plus gracieux qu'Anacréon, on croiroit aujourd'hui l'amour & la bonne chère des matiéres eſſentielles à l'ode, avec autant de raiſon que la loüange des Dieux & des Héros.

Horace qui ſe fit un caractére original d'une imitation compoſée de Pindare & d'Anacréon, ne borna ſa lire à aucun ſujet, & il fit voir par une variété toûjours élégante, que rien n'eſt indigne de la nobleſſe de l'ode. Il deſcendoit ſouvent des ſujets les plus ſublimes, au moins ſerieux ; & il ſe ſçavoit ſans doute

aussi bon gré de la grace qu'il donnoit aux uns, que de la force qu'il donnoit aux autres.

J'aurai occasion dans la suite de parler plus au long de Pindare & d'Horace; il me suffit à présent de remarquer qu'Horace n'avoit point crû qu'il y eût de sujets particuliers à l'ode. Les siennes roulent indifféremment sur les loüanges des Dieux & des Héros, sur la galanterie, la table, la morale, & même la satire. Voilà l'ode en possession de tout; & l'on juge aisément delà, que ce ne sont point les sujets qu'elle traite, qui forment son caractére particulier.

Ce n'est pas que le choix des sujets soit indifférent, ils ont plus de véritables beautés les uns que les autres; ils rendent les ouvrages plus ou moins estimables, quoiqu'ils n'en changent pas la nature.

Ce que l'ode a d'essentiel, est précisément sa forme; j'entens ce nombre & cette cadence, différente selon les langues, mais qui dans quelque langue que ce soit, lui est toûjours particuliére.

Cette mesure chez les Grecs n'étoit

pas

pas uniforme ; elle varioit ſelon les chants ſur leſquels on compoſoit : car toutes les Odes ſe chantoient alors. Le terme d'ode ne ſignifie même que chanſon. Il y avoit auſſi chez les Latins pluſieurs meſures ; mais il n'eſt pas certain que toutes les odes s'y chantaſſent.

Parmi nous, elles ne ſe chantent point, & leur harmonie conſiſte ſeulement dans l'égalité des ſtances, dans le nombre & l'arrangement des rimes, & dans certains repos meſurés qu'on doit ménager exactement dans chaque ſtrophe. Il s'enſuit de cette harmonie que l'ode n'eſt pas faite pour être lûë ſeulement, & qu'on n'en peut ſentir toute la grace, qu'en la récitant avec une attention exacte à ſa cadence & à ſes repos.

Cependant cette meſure ne remplit pas tout le caractére de l'ode. Il y faut ajoûter la hardieſſe du langage, qui ne lui eſt commune qu'avec le poëme épique, lorſqu'il ne fait pas parler ſes perſonnages. Le poëte y eſt poëte de profeſſion, au lieu que dans les autres ouvrages, il emprunte, pour ainſi dire, un eſprit & des ſentimens étrangers ; & il

doit se contenter alors de toute l'élégance du langage ordinaire, sans y laisser sentir d'étude ni d'affectation.

Les Poëtes tragiques même qui s'abandonnent quelquefois à l'enflure, doivent toûjours être en garde contre l'excès de l'expression. Comme ils ne font point parler des Poëtes, mais des hommes ordinaires, ils ne doivent qu'exprimer les sentimens qui conviennent à leurs acteurs; & prendre pour cela les tours & les termes que la passion offre le plus naturellement. Racine n'a presque jamais passé ces bornes, que dans quelques descriptions où il a affecté d'être poëte, comme dans celle de la mort d'Hippolite, où l'on croit plûtôt entendre l'auteur que le personnage qu'il fait parler. Corneille sort aussi quelquefois de cette vrai-semblance, sur tout dans ce qu'il a imité de Lucain. On voit bien à plus forte raison, que le poëte comique & le pastoral doivent se réduire à une naïveté élégante, & mettre tout leur mérite dans l'exactitude de l'imitation.

Mais les Poëtes liriques, j'entens les auteurs des odes, peuvent & doivent

même étaler toutes les richesses de la poësie. Ils peuvent, sans nuire neanmoins à la clarté, parler autrement que le commun des hommes; & pourvû que le sens soit fort, & que les images soient vives, à proportion de la hardiesse du langage, ils auront d'autant plus atteint la perfection de leur art, qu'ils auront plus heureusement hazardé.

Ce Vers de Racine,

Le flot qui l'apporta, recule épouvanté.

est excessif dans la bouche de Théramene. On est choqué de voir un homme accablé de douleur, si recherché dans ses termes, & si attentif à sa description. Mais ce même Vers seroit beau dans un ode, parce que c'est le poëte qui y parle, qu'il y fait profession de peindre, qu'on ne lui suppose point de passion violente qui partage son attention, & qu'on sent bien enfin, quand il se sert d'une expression outrée, qu'il le fait à dessein, pour suppléer par l'exagération de l'image, à l'absence de la chose même.

C'EST ici le lieu d'examiner quel est & quel doit être cet enthouziasme dont *L'Enthouziasme.*

on fait tant d'honneur aux Poëtes, & qui doit faire en effet une des plus grandes beautés de l'ode.

On ſçait qu'enthouziaſme ne ſignifie autre choſe qu'inſpiration; & c'eſt un terme qu'on applique aux poëtes, par comparaiſon de leur imagination échauffée avec la fureur des Prêtres, lorſque leur Dieu les agitoit, & qu'ils prononçoient les oracles.

Voilà donc préciſément l'idée de l'enthouziaſme, c'eſt une chaleur d'imagination qu'on excite en ſoi, & à laquelle on s'abandonne, ſource de beautés & de défauts, ſelon qu'elle eſt aveugle ou éclairée. Mais c'eſt le plus ſouvent un beau nom qu'on donne à ce qui eſt le moins raiſonnable.

On a paſſé ſous ce nom-là beaucoup d'obſcurités & de contretemps. On faiſoit grace aux choſes en faveur des expreſſions & des maniéres; mais ce n'eſt pas toûjours par cette fougue, que les auteurs ſont le plus dignes d'imitation. Enthouziaſme tant qu'on voudra, il faut qu'il ſoit toûjours guidé par la raiſon, & que le poëte le plus échaufé ſe

rappelle souvent à soi, pour juger sainement de ce que son imagination lui offre.

Un enthouziasme trop dominant ressemble à ces yvresses qui mettent un homme hors de lui, qui l'égarent en mille images bizarres & sans suite, dont il ne se souvient point quand la raison a repris le dessus. Au contraire, un enthouziasme réglé est comme ces douces vapeurs, qui ne portent qu'assez d'esprits au cerveau pour rendre l'imagination féconde, & qui laissent toûjours le jugement en état de faire, de ses saillies, un choix judicieux & agréable.

La pluspart de ceux qui parlent de l'enthouziasme, en parlent comme s'ils étoient eux-mêmes dans le trouble qu'ils veulent définir. Ce ne sont que grands mots, de fureur divine, de transports de l'ame, de mouvemens, de lumiéres, qui mis bout à bout dans des phrases pompeuses, ne produisent pourtant aucune idée distincte. Si on les en croit, l'essence de l'enthouziasme est de ne pouvoir être compris que par les esprits du premier ordre, à la tête desquels ils se

ſuppoſent, & dont ils excluent tous ceux qui oſent ne les pas entendre. Voilà pourtant tout le miſtere, une imagination échaufée : Si elle l'eſt avec excès, on extravague; ſi elle l'eſt modérement, le jugement y puiſe les plus grandes beautés de la Poëſie & de l'éloquence.

Le Deſordre. C'EST de cet Enthouziaſme que doit naître ce beau deſordre dont Mr. Deſpreaux a fait une des régles de l'Ode. J'entens par ce beau deſordre, une ſuite de penſées liées entr'elles par un rapport commun à la même matiére, mais affranchis des liaiſons grammaticales, & de ces tranſitions ſcrupuleuſes qui énervent la poëſie lirique, & lui font perdre même toute ſa grace. Dans ce ſens, il faut convenir que le deſordre eſt un effet de l'art; mais auſſi il faut prendre garde de donner trop d'étenduë à ce terme. On autoriſeroit par là tous les écarts imaginables. Un Poëte n'auroit plus qu'à exprimer avec force toutes les penſées qui lui viendroient ſucceſſivement & au hazard : il ſe tiendroit diſpenſé d'en examiner le rapport, & de

se faire un plan dont toutes les parties se prétassent mutuellement des beautés. Il n'y auroit ni commencement, ni milieu, ni fin dans son ouvrage ; & cependant l'auteur le croiroit d'autant plus sublime, qu'il seroit moins raisonnable.

Mais que produiroit une pareille composition dans l'esprit du lecteur ? Elle n'y laisseroit qu'un étourdissement causé par la magnificence & l'harmonie des paroles, sans y faire naître que des idées confuses, qui se chasseroient l'une l'autre, au lieu de concourir ensemble à fixer & à éclairer l'esprit.

Pour moi je croi indépendamment des exemples, qu'il faut de la méthode dans toutes sortes d'ouvrages ; & l'art doit régler le desordre même de l'ode, de maniére que les pensées ne tendent toutes qu'à une même fin, & que malgréla variété & la hardiesse des figures qui donnent l'ame & le mouvement, les choses se tiennent toûjours par un sens voisin dont l'esprit puisse saisir le rapport sans trop d'étude & de contention.

Nous avons d'un des maîtres de l'art une ode pindarique, où il n'a pas mis un autre desordre que celui que je reconnois ici pour une beauté. L'auteur n'y sort pas un moment de sa matiére, & il n'a pas jugé à propos d'imiter Pindare jusques dans ces digressions, où il étoit forcé par la sécheresse de ses sujets.

Qu'il me soit permis de le dire ; les grands esprits qui sont tellement frappés de l'obligation qu'on a aux anciens, qu'ils imputent à ingratitude d'y trouver quelques défauts, tombent ordinairement dans une espèce de contradiction. Ils trouvent d'un côté des raisons ingénieuses pour justifier les anciens de ce qu'on leur reproche, tandis que de l'autre ils se gardent bien d'imiter ce qu'ils loüent. La reconnoissance & l'admiration leur imposent, quand il s'agit des anciens ; le bon goût & l'exacte raison les éclairent, quand il ne s'agit plus que d'eux-mêmes.

Cet enthouziasme qu'on exige dans l'ode, doit briller dès le début même. Elle est opposée en cela à l'usage du

poëme épique, où l'on exige un commencement simple & modeste.

Horace raille le début d'un poëme de son temps, qui commençoit par ces mots: *Je chanterai la fortune de Priam, & toute la fameuse guerre de Troye.* Monsieur Despreaux condamne aussi ce commencement de l'Alaric :

Je chante le vainqueur des vainqueurs de la terre.

Et ces deux grands critiques après avoir donné un exemple du ridicule, proposent pour le modéle de la perfection, l'un le début de l'Odissée: *Muse, raconte moi les avantures de cet homme, qui aprés la prise de Troye, vit tant de païs & tant de mœurs différentes*; l'autre ce commencement de l'Enéïde: *Je chante cet homme qui contraint de fuïr les rivages de Troye, aborda enfin en Italie.*

Mais supposons un moment que ces quatre propositions soient des commencemens d'ode. Il faudra changer la critique; & en condamnant celles d'Homére & de Virgile, comme trop simples, proposer les deux autres, comme le modéle de la pompe qui convient à l'ode.

Pourquoi ce caprice apparent ? tâchons de découvrir les raisons, s'il y en a, d'une opposition si marquée.

On dit contre les commencemens de poëme trop enflez, qu'un exorde doit être simple, & que cette régle est générale ; mais si elle étoit aussi générale qu'on le prétend, le début des plus belles odes seroit vitieux, on y promet toûjours des miracles. Dira-t-on que ces sortes d'ouvrages n'ont point d'exorde ? Ils en ont la plûpart, si l'on appelle exorde le commencement d'un ouvrage, lorsqu'on peut l'en séparer, sans en tronquer le véritable sujet. Il faut donc convenir que ce précepte de la simplicité de l'exorde, ne regarde pas toutes sortes de poësies.

D'un autre côté, pour justifier la pompe ordinaire dans le début de l'ode, on se sert de la comparaison d'un palais, dont le portique doit estre riche & superbe. C'est Pindare lui-même qui commence la sixiéme de ses odes olimpiques par cette éclatante comparaison. Mais ne prendroit-on pas droit de-là d'être moins simple dans le commencement

du poëme, & ne peut-on pas lui appliquer la comparaiſon du Palais, du moins auſſi juſtement qu'à l'ode?

On dira peut-être que le poëte lirique ſe donne la plûpart du temps pour inſpiré; & qu'ainſi la timide précaution de ne point trop promettre, ne conviendroit pas à ſa ſuppoſition. Mais cette raiſon tombe encore; car le poëte épique ne donne pas non plus ſon ouvrage comme un travail humain, mais comme la révélation de quelque Muſe.

Pour moi, je n'imagine qu'une raiſon de la différence dont il s'agit; c'eſt que le poëme étant un ouvrage de longue haleine, il eſt dangereux de commencer d'un ton difficile à ſoûtenir; au lieu que l'ode étant reſſerrée dans d'étroites bornes, on ne court aucun riſque à échauffer d'abord le lecteur, qui n'aura pas le temps de ſe refroidir par la longueur de l'ouvrage. Ainſi un homme qui auroit à faire une longue courſe, devroit ſe ménager d'abord, pour ne pas épuiſer trop tôt ſes forces; & au contraire celui qui n'auroit à fournir qu'une petite carriére, pourroit par un premier

effort, augmenter sa légéreté naturelle, & en achever plus rapidement sa course.

Le Sublime. ON voit assez par tous ces usages que l'ode tend particulierement au sublime. Ainsi les poëtes liriques ne sçauroient s'appliquer avec trop de soin à le connoître & à le chercher.

Mais je ne sçai si la nature du sublime est encore bien éclaircie. Il me semble que jusqu'à present on en a plûtôt donné des exemples que des définitions. Il est néanmoins important d'en fixer l'idée; car les exemples ne sont que des moyens de comparaison sujets à mille erreurs; au lieu que les définitions font juger des choses par un principe invariable, sans avoir recours à des analogies toûjours tres-imparfaites.

J'ozerai donc exposer là-dessus ma conjecture, qui ne peut-être qu'utile, quand elle ne feroit qu'exciter quelqu'un à en trouver le faux, & à lui opposer la vérité. Je croi que le sublime n'est autre chose que le vrai & le nouveau réünis dans une grande idée, & exprimés avec élégance & précision. J'entens par

le vrai, une vérité positive, comme dans ces paroles de Moyse : *Dieu dit que la lumière se fasse, & la lumière se fit ;* ou seulement une vérité de convenance & d'imitation, comme dans ce sentiment d'Ajax :

Grand Dieu, rend nous le jour, & combats contre nous.

où sur le caractére de ce Guerrier une fois connu, on voit qu'il a dû penser ce qu'Homére lui fait dire. J'entens par le nouveau, la nouveauté des choses en elles mêmes, ou du moins celle de la maniére de les ordonner & de les dire.

J'entens enfin par grande idée les pensées qui étonnent l'esprit, ou qui flattent l'orgueil humain.

J'ajoûte l'élégance & la briéveté, sans lesquelles tout cet assemblage manqueroit encore son effet ; mais en les y joignant, où rassemblera-t-on ces trois qualités que je viens de dire, qu'on n'y sente aussi-tôt le sublime ? Et au contraire, où le sentira-t-on, si quelqu'une de ces qualités manque ?

Tout le monde convient aujourd'hui que sans le vrai, il ne peut y avoir de

ſolide beauté, ni par conſequent de ſublime. On peut bien ſéduire quelque fois ſans lui; mais l'illuſion ſe diſſipe bien-tôt, & l'on traite de puérile, ce que l'on avoit d'abord trouvé grand. Les pointes & les jeux de mots qui avoient été inventés pour ſuppléer au défaut du vrai, ont ceſſé de plaire dès qu'il a reparu. Il a réüni tous les goûts, ceux mêmes qui ne le connoiſſent pas le demandent, & n'applaudiſſent qu'à ce qu'ils prennent pour lui.

La nouveauté n'eſt pas moins néceſſaire au ſublime; car il eſt de ſon eſſence de faire une impreſſion vive ſur les eſprits, & de les frapper d'admiration. Le moyen ſans nouveauté de produire ces grands effets? ce qui eſt familier à l'eſprit, n'y ſçauroit plus faire qu'une impreſſion languiſſante. Il eſt vrai qu'en remontant au temps & aux circonſtances, où une choſe ſublime a été dite, on reconnoît bien qu'elle a dû étonner alors; & on l'admire ſoi-même, en la regardant dans ſon origine; mais l'imitateur qui la répette, ne peut plus que ſurprendre l'eſtime de ceux qui l'igno-

rent, & qui prennent ſa mémoire pour du génie.

La plûpart des écrivains devroient rechercher un peu plus la nouveauté, au péril de donner moins d'ouvrages. Ils penſent que pour copier ce qu'on dit de grands hommes, ils ſont eux-mêmes de grands hommes. Mais le public ne s'y trompe pas comme eux, & il ſçait mépriſer des auteurs qui ne lui diſent que ce qu'il a cent fois admiré.

Qu'on ne diſe pas qu'il n'y a plus de penſées nouvelles, & que depuis que l'on penſe, l'eſprit humain a imaginé tout ce qui ſe peut dire. Je trouverois auſſi raiſonnable de croire que la nature s'eſt épuiſée ſur la différence des viſages, & qu'il ne peut plus naître d'homme à l'avenir qui ne reſſemble préciſément à quelqu'autre qui ait été. L'expérience ne prouve que trop qu'avec cette reſſemblance générale que les hommes conſervent toûjours entr'eux, ils ne laiſſeront pas d'avoir des différences conſidérables. Je croi même que nos penſées, quoiqu'elles roulent toutes ſur des idées qui nous ſont communes, peuvent cepen-

dant par leurs circonſtances, leur tour & leur application particuliére, avoir à l'infini quelque choſe d'original.

Les grandes idées ſont encore eſſentielles au ſublime ; car ce n'eſt pas aſſez qu'il plaiſe, il doit élever l'eſprit, & c'eſt préciſément cet effet qui le caractériſe. Il faut donc de grands objets & des ſentimens extraordinaires. La deſcription d'un hameau peut bien plaire par la naïveté & la grace ; mais Neptune calmant d'un mot les flots irritez, Jupiter faiſant trembler les Dieux d'un clin d'œil, ce n'eſt qu'à de pareilles images qu'il appartient d'étonner & d'élever l'imagination. Pour les ſentimens, on peut bien être touché des plus foibles & de ceux qui nous ſont les plus familiers ; mais nous n'admirons que ceux qui ſont au deſſus des foibleſſes communes, & qui par une certaine grandeur d'ame qu'ils nous communiquent, augmentent en nous l'idée de notre propre excellence.

Au reſte, comme je l'ai dit, c'eſt à l'élégance & à la préciſion à mettre le ſublime dans tout ſon jour. C'eſt même quelque-

quelquefois la brièveté qui fait la plus grande force des traits qui paſſent pour merveilleux ; & il ne faut au contraire qu'un mot ſuperflu pour énerver la penſée la plus vive, & la dégrader du ſublime.

Les poëtes liriques doivent ſe faire une loi de cette préciſion. Le ſtile diffus peut convenir aux orateurs ; il leur eſt permis d'étendre leurs raiſons, & de les offrir ſous diverſes faces, pour ſupléer par cette abondance à ce qui peut échapper aux auditeurs. On le doit paſſer quelquefois par la même raiſon aux poëtes de théatre, qui peuvent encore par ce moyen prolonger des mouvemens & des paſſions agréables. Mais il n'en eſt pas de même des odes. Le poëte y doit compter ſur toute l'attention du lecteur, & tâcher toûjours d'exercer ſon eſprit par un grand ſens, que la ſuperfluité des mots ne faſſe pas languir.

Que vous ayez réveillé quelque idée, ou quelque image ; ſi ce que vous ajoûtez, ne produit pas un nouvel effet, l'eſprit du lecteur tombe auſſi-tôt dans l'inaction, & ſon oreille même n'eſt plus

flattée de ce qu'il ſent d'oiſif dans votre ouvrage.

Les épithétes dans les poëtes médiocres contribuent beaucoup à cette lâcheté de ſtile ; comme elles ſont aux bons auteurs un moyen de force & de préciſion. En effet, rien n'abrége tant le diſcours, & ne multiplie tant le ſens, qu'une épithéte bien choiſie : elle tient lieu preſque toûjours d'une phraſe entiére ; elle fait une impreſſion vive & inatenduë ; & outre l'agrément de la briéveté, quelques lecteurs ſentent encore, ce qui fait une partie de leur plaiſir, la peine & le mérite qu'il y a de s'exprimer auſſi heureuſement malgré toute la contrainte des vers.

Je ſçai bien qu'en outrant cette briéveté, on devient néceſſairement obſcur, & qu'un poëte tombe d'autant plus aiſément dans ce défaut, que ce qu'il a dit, réveillant en lui l'idée de ce qu'il a voulu dire, il ſuplée toûjours au défaut de ſon expreſſion, ſans s'apercevoir qu'elle ne ſuffit pas par elle-même, à exprimer toute ſa penſée.

Le meilleur remède à cela eſt de con-

ſulter des oreilles ſçavantes, ſans trop s'inquiéter pour ſatisfaire ceux à qui la langue & les idées poëtiques ne ſont pas aſſez familiéres ; car enfin un poëte ne prétend parler qu'aux gens d'eſprit, & à moins que d'en dire trop pour eux, il n'en dira jamais aſſez pour les autres.

Voilà les réfléxions que j'ai faites ſur ce qui peut convenir à l'ode ; ſur tout à l'ode héroïque. J'ai travaillé d'après ces idées le plus exactement que j'ai pû, & je ſoûmets également à la déciſion des ſçavans, & les réflexions & l'ouvrage.

Caractére des Poëtes liriques.

JE dois préſentement parler des auteurs que j'ai eu la hardieſſe d'imiter, pour donner une foible idée des odes grécques & latines. J'ai choiſi les poëtes les plus célébres dans ce genre, Anacréon, Pindare & Horace. Ils avoient tous trois un génie fort différent ; & je vais tâcher d'en faire connoître la diverſité, en rendant raiſon des moyens que j'ai pris pour imiter leurs ouvrages.

Anacréon.

Du caractére dont Anacréon ſe peint dans ſes odes, on ne devoit pas attendre de lui d'autres ouvrages que ceux

qu'il nous a laissez. Il aimoit passionément le plaisir, & comme il n'imaginoit rien pour l'homme au delà de la vie présente, il en mettoit le bon usage à en consacrer tous les instants à la volupté. La paresse est une suite naturelle de ce principe; ainsi Anacréon qui vivoît conséquemment, ne se fatiguoit pas à méditer ni à arranger de longs ouvrages; il se contentoit de mettre en œuvre quelques idées, qui s'offroient d'elles-mêmes, & qui s'arrangeoient peut-estre encore par sentiment plus que par réflexion. Partagé qu'il étoit entre l'amour & la bonne chère, il n'a presqu'écrit que pour nous le dire; le plaisir étoit son occupation: la lire n'étoit que son délassement.

Un auteur de ce caractére ne fournit pas d'ordinaire de gros volumes, mais souvent aussi ce qu'il donne en a l'air moins inégal & plus naturel. Telles sont les odes d'Anacréon; courtes, sa paresse n'en eut pas souffert d'autres; naïves, il n'écrivoit que ce qu'il sentoit; toûjours remplies de tour & d'élégance, il attendoit les momens heureux de son imagi-

nation, & ne faiſoit proprement qu'obéir à ſon génie.

La plûpart de ſes odes ſont de petites chanſons qui paroiſſent dictées par l'amour & par Bacchus. On les a aſſez heureuſement imitées de nos jours, & peut-être ſans deſſein ; car comme chaque paſſion a ſon génie, ſes tours & ſes expreſſions, l'amour & la bonne chère peuvent encore inſpirer aujourd'hui ce qu'Anacréon penſa de ſon tems : & je croi qu'en effet nous avons beaucoup de chanſons de ſon goût, dont les auteurs n'ont jamais lû leur prétendu modéle.

Pour moy, j'ai tâché véritablement de lui reſſembler dans les odes que j'appelle Anacréontiques ; j'ai voulu donner une idée de ſon eſprit, de ſes mœurs & même de ſon ſtile. Je me ſerois peut-être contenté pour cela de traduire quelques-unes de ſes odes, ſi elles n'étoient déja toutes traduites par des auteurs que je reſpecte, & que je ne me ſerois pas flatté d'égaler. J'ai mieux aimé, pour faire au moins quelque choſe de nouveau, imaginer quelques fictions du genre de celles d'Anacréon, les traiter à ſa ma-

niére, & chercher selon mes forces, cette douceur & cette facilité de stile, qui sont un de ses plus grands charmes.

Chacune de mes odes a un rapport particulier à quelqu'une de celles d'Anacréon. Par exemple, il souhaite dans une des siennes de devenir tout ce qui sert à sa maîtresse : j'en fais une, où je souhaite d'être tout ce qui plaît à une maîtresse que j'imagine exprès pour cela ; car sans maîtresse, le moyen d'imiter Anacréon?

Il décrit plusieurs songes agréables, malheureusement interrompus : pour l'imiter, je substitue à la narration la chose même, & je me suppose dans l'illusion d'un songe qu'on détruit en me réveillant. Il dit dans sa premiére ode que sa lire ne veut chanter que les Amours, & il raconte que, quoiqu'il l'eût remontée de cordes nouvelles pour chanter les actions des Héros, elle ne rendoit cependant que d'amoureux accords. J'exécute ce qu'Anacréon raconte, & en voulant célébrer la gloire de Mars, je me laisse insensiblement entraîner à une digression sur ses amours avec Venus, d'où je ne puis revenir au sujet que je m'étois proposé.

C'eſt ainſi que je tâche de reſſembler à Anacréon : j'ai imité même juſqu'à ſa morale & à ſes paſſions que je déſavoüe. J'avertis que dans ces odes anacréontiques, je parle toûjours pour un autre, & que je ne fais qu'y joüer le perſonnage d'un auteur, dont j'envierois beaucoup plus le tour & les expreſſions que les ſentimens.

J'ai voulu donner auſſi une idée de Pindare dans les odes que j'ai imitées de lui. C'eſt un caractére tout différent de celui d'Anacréon, des ſentimens religieux, l'éloge conſtant de la vertu, une aigre cenſure des vices, de l'élévation dans les penſées, de l'énergie & ſouvent même de l'excès dans l'expreſſion. Voilà les traits principaux de Pindare ; voilà ce qui lui a acquis la primauté entre les poëtes liriques. Les Sçavans de ſiécle en ſiécle lui ont confirmé cet honneur, & l'on ne peut ſans témérité réſiſter à tant de ſuffrages ajoûtés à l'admiration de ſes contemporains. *Pindare*

Il eſt vrai qu'aujourd'hui peu de gens ſont capables de l'étudier dans ſa langue ; Que ceux mêmes qui le liſent dans

la traduction latine, avoüent la plûpart ingénument, qu'ils ne le trouvent pas encore trop intelligible, & que nos plus habiles écrivains auroient peine à en faire une traduction françoise, exacte & en même tems agréable.

Mais cette difficulté n'est pas tout à fait la faute de Pindare. L'obscurité de ses pensées s'est accrûë à mesure que les circonstances qui y avoient rapport, se sont effacées, ou que sa langue est devenuë moins familiére. Ces longues digressions qu'on lui a tant reprochées, étoient comme je l'ai déja fait voir, l'inconvénient inévitable de ses sujets; & d'ailleurs les fables qu'il y racontoit des Dieux, intéressoient alors les peuples autant qu'elles nous sont aujourd'hui indifférentes.

Ces figures quelquefois si excessives, ces maniéres de parler aussi obscures qu'emphatiques, étoient du goût de son siécle. Les Grecs les affectoient sur tout dans leurs dithirambes: ce qui fit naître ce Proverbe: *cela s'entend moins qu'un dithirambe.* On prétent même qu'Aristophane a voulu railler ces poëtes, &

particuliérement Pindare, dans cet endroit où il fait dire à Socrate, en parlant des nuées : *Ce sont elles qui nourrissent les Philosophes, les Médecins, les Devins, les Amants & les Poëtes liriques.* Mais enfin, autant qu'on le peut, il faut distinguer dans les auteurs les défauts de leur tems d'avec leurs défauts particuliers.

Pour donner une idée de Pindare avec moins de risque d'ennuyer, j'ai substitué des Héros de nos jours aux vainqueurs des jeux olimpiques, & la flûte que nous connoissons, à celle que décrit Pindare, & qui n'est plus en usage.

J'ai dévelopé quelquefois ses pensées, & j'y ai ajoûté quelques transitions, pour ne pas trop heurter notre goût. A cela près, j'ai conservé autant que j'ai pu ses idées, son ordre, son esprit de narration, la hardiesse de son stile, & quelquefois son excés, sur tout dans l'ode où je le fais parler lui-même, & dont je ne dis rien ici pour ne pas répéter l'argument qui la précède.

Horace est le premier, comme il le *Horace.*

dit lui-même, qui ait fait entendre aux latins la lire des grecs ; il pouvoit dire encore qu'il l'avoit perfectionnée ; personne ne lui eût contesté cette gloire.

Il avoit sur l'avenir les mêmes principes qu'Anacréon, qu'il a peut-être un peu trop rebattus dans ses odes ; mais il avoit en même-tems un naturel heureux, soûtenu de la meilleure éducation : & à la réserve de certains penchans qui a la honte de son pays & de son siécle n'y étoient pas aussi odieux qu'ils auroient dû l'être, on peut regarder Horace comme un des plus honnêtes hommes de l'antiquité. Il avoit l'esprit étendu, varié, délicat & fleuri. Né également pour la satire & pour la loüange, ses railleries pénétroient d'autant plus qu'elles étoient moins grossiéres ; & ses loüanges dégagées de cet air de flatterie qui rebute, pouvoient plaire même à ceux à qui elles ne s'adressoient pas.

Exact & riche dans ses descriptions, il y mêle toûjours de ces traits naïfs qui mettent presque les objets sous les yeux.

Enjoüé dans sa morale, il instruit d'ordinaire sans paroître y penser, & hors quelques occasions où il s'emporte contre les vices des Romains avec la véhémence d'un Censeur, ses préceptes sont toûjours accompagnez d'un agrément qui ne contribuë pas peu à les faire goûter. Enfin Horace a presque traité tous les sujets, toûjours d'une maniére nouvelle, avec des figures & des expressions également heureuses & hardies.

J'ai osé traduire quelques-unes de ses odes, où je serai demeuré sans doute fort au dessous de mon original ; mais comme il n'y en a point encore de traduction publique en vers françois, qu'il n'en a couru de temps en temps dans le monde que de simples imitations, & même la plûpart en vers irréguliers, je me suis encore laissé gagner à la nouveauté.

J'ai donc traduit cinq de ses odes en strophes régulières, où j'ai tâché de rendre toutes ses idées, presque toûjours dans le même nombre de vers, qu'elles sont renduës dans l'original. J'ai étendu quelquefois ses fables, & fait entrer,

pour ainsi dire, le commentaire dans le texte ; parce que ce qui s'entendoit à demi mot du temps d'Horace, n'est pas aujourd'hui aussi connu ; & il me semble que dans une traduction où l'on veut plaire, le traducteur doit suppléer ainsi à la distance des temps, & tâcher toûjours de rendre l'équivalent, aussi bien pour les faits que pour les pensées.

C'est par cette raison que je n'ai pas traduit littéralement l'endroit de l'ode à Mécénas, où Horace parle des Lapithes, de l'yvresse d'Hilée & de la révolte des Géans. J'ai suivi une excellente remarque de Monsieur Dacier. Il prétend que toutes ces fables qu'Horace rassemble ne sont qu'une allusion aux guerres civiles, à la défaite d'Antoine & aux victoires d'Auguste, sans quoi le Poëte n'auroit pas eu raison de confondre ces fables avec des évenemens de la République, & de les proposer ensemble à Mécénas comme le sujet de son histoire. Le sens caché d'Horace s'entendoit aisément par les Romains, & ce détour même rendoit la loüange beaucoup plus délicate, & faisoit une

véritable beauté ; mais aujourd'hui il n'y a plus dans les paroles d'Horace que l'apparence d'un contre-temps ; ainſi j'ai cru devoir mettre à la place de l'alluſion les choſes qu'elle faiſoit penſer, afin de rendre ma traduction auſſi claire que l'ode pouvoit l'être du temps d'Horace.

J'ai pris encore en quelqu'autre endroit la liberté de changer le tour & preſque la penſée d'Horace, pour un ſens qui m'a paru plus agréable. Voilà un aveu un peu téméraire ; mais on nous doit pardonner ces hardieſſes, pourvû qu'elles ne ſoient pas fréquentes. Rien ne refroidit tant le génie qu'un reſpect ſuperſtitieux pour l'original. Il eſt cauſe ordinairement qu'un traducteur idolâtre, pour vouloir rendre trop exactement toutes les beautez de ſon auteur, n'en rend en effet aucune ; car il eſt impoſſible, ſur tout en vers, que toutes les circonſtances d'une penſée paſſent avec un bonheur égal d'une langue dans une autre. Il faut opter. On doit quelquefois négliger les mots les moins importans, pour enchérir, s'il ſe peut, ſur les

essentiels; afin de rendre par ces compensations, plûtôt le génie & l'agrément général, que le détail scrupuleux des phrases toûjours languissant & sans grace. C'est par là qu'un traducteur peut être excellent; c'est par là qu'un lecteur équitable doit juger de son mérite.

Il m'a paru, en examinant les odes d'Horace, qu'il ne connoissoit pas non plus que les Grecs ses modéles, ou pour mieux dire, qu'il négligeoit aussi bien qu'eux un art que les liriques modernes ont observé, & dont ils ont abusé même assez souvent; c'est d'arranger tellement ses pensées dans chaque strophe, qu'il y ait une gradation de sens, & qu'elles finissent toûjours par ce qu'il y a de plus vif, & de plus ingénieux.

L'abus de cette méthode a produit les pointes, où l'on ne cherchoit qu'à surprendre & à ébloüir l'esprit; mais aussi en la négligeant, on perd un des plus sûrs moyens de plaire. Une bonne chose ne le paroît presque pas aprés une meilleure, au lieu qu'en changeant d'ordre, elles font l'une & l'autre leur impression: & l'esprit parvenu ainsi par dé-

gré à un ſens complet & digne de ſon attention, ſe repoſe naturellement avant que de paſſer à un autre.

C'eſt ce repos que ſuppoſe la ſéparation des ſtrophes ; & l'on comprend aſſez par là qu'il y faut autant que l'on peut, & ſans préjudice du bon ſens, ménager une eſpèce de chûte capable de cauſer quelque ſurpriſe, & de donner quelque exercice à l'eſprit.

C'eſt dans cette vûë que j'ai oſé prêter quelques vers à Horace, pour fermer les ſtrophes un peu plus à notre maniére ; car comme je l'ai déja dit, toûjours attentif à s'exprimer proprement & avec délicateſſe, il ne s'embaraſſoit pas d'ailleurs de cette gradation dont je parle ; il ne finiſſoit pas même toûjours ſon ſens avec la ſtrophe ; & il étoit obligé d'enjamber ſur la ſuivante.

J'ai peine à croire que ce ne fût pas là un vrai défaut ; car la meſure de chaque ſtrophe avoit ſans doute été ordonnée pour l'agrément, & cette meſure étoit violée, lorſqu'un ſens ſuſpendu obligeoit d'y ajoûter de nouveaux nombres ; ou ſi l'on ne faiſoit aucune violen-

ce à la mesure, ce devoit être une fatigue pour l'esprit de se sentir arrêté sur un sens intérompu. Ce qui me confirme dans ma pensée, c'est qu'Horace est plus retenu sur cet usage, qu'il ne l'auroit été, s'il l'eût crû sans conséquence.

Je n'ai rien dit de Sapho ni d'Alcée, parce que leur caractére est déja assez peint dans une des odes que j'ai traduites d'Horace. Ainsi il ne me reste qu'à dire un mot de l'ode françoise, & des auteurs qui ont acquis le plus de réputation dans ce genre.

Ronsard Je ne remonterai que jusqu'à Ronsard; peut-être est-ce déja trop, Ses ouvrages ne sont plus lûs, & je ne crois pas que beaucoup de gens veüillent juger par leurs yeux de ce que j'en vais dire.

Cependant j'oserai avancer qu'il a imité Pindare en homme qui connoissoit son modele; jusques-là que ce qu'il emprunte d'Horace, devient pindarique entre ses mains. On retrouve par tout dans ses odes, ces images pompeuses, ces graves sentences, ces métaphores & ces

ces expressions audacieuses, qui caractérisent le poëte thébain. Il paroît même assez saisi de cet enthouziasme qui entraînoit Pindare : & le mauvais succès de l'imitateur vient moins d'avoir mal suivi son modèle, que de n'avoir pas connu le génie de la langue françoise.

Ronsard ne laissa pas d'être l'admiration de son siécle : mais sa gloire ne lui survécût guères, & il est enfin tombé dans un oubli, dont il n'y a pas d'apparence qu'il se relève. Il est vrai que Pindare eût à peu près la même fortune; & au rapport d'Athenée, du temps d'Eupolis le comique qui vivoit cent ans après ce poëte, sa muse étoit déja tombée dans le mépris; mais elle reprit bientôt l'empire, que personne depuis n'a osé lui contester.

Il n'y a pas lieu d'espérer une pareille révolution pour Ronsard; & d'autant moins, qu'il a été suivi d'un Poëte pour qui le bon goût a réüni tous les suffrages, & plus digne sans comparaison de servir de modèle à l'ode françoise.

Malherbe nous a fait connoître dans les siennes le prix des pensées raisonna- *Malherbe.*

bles, &, & des expreſſions propres & naturelles ; car pour ne pas entrer dans un trop grand détail, je laiſſe Mainard & Racan, quoique dans les odes du dernier il y ait beaucoup de nobleſſe, & dans celles de l'autre, beaucoup de netteté. C'eſt en quoi ſur tout excella Malherbe. Son ſens ſe preſente de lui-même ; & le tour heureux de ſes phraſes met pour l'ordinaire ſa penſée dans tout ſon jour.

Quoique nourri des beautez des Anciens, il en a rarement paré ſes ouvrages ; content de s'en être ſervi à ſe perfectionner le goût, il ſemble avoir ſongé dans la ſuite à les égaler plûtôt qu'à les imiter. Ses deſcriptions ſont vives, ſes comparaiſons juſtes & choiſies, ſes figures variées ; mais il ne s'en permet jamais de trop hardies, & ſage juſques dans ſes emportemens, comme l'a dit un grand critique, il a preſque toûjours fait voir qu'on peut être raiſonnable ſans être froid.

Je ſuis ſurpris cependant qu'après ſes ſtances ſur les larmes de ſaint Pierre, imitation où il paroît adopter avec plai-

sur les mauvaises pointes de son original, il ait pû revenir si-tôt au judicieux & au vrai. Je sçai bien que dans ses stances amoureuses, il en est encore sorti plus d'une fois, mais l'amour étoit alors, & a été long-temps après, l'écüeil des poëtes. Au lieu de sentimens naturels, ils n'employoient que des pensées subtiles & tirées qui n'éfleuroient pas seulement le cœur. Voiture même n'est plus Voiture dans ses lettres amoureuses. Les Auteurs de son temps ne sçavoient que donner la préférence à leur maîtresse sur l'Aurore & sur le Soleil; presque tous les ouvrages de poësie rouloient sur cette seule idée, & je ne comprens pas comment on a pû remanier tant de fois une pensée qui devoit ennuïer dès la premiére.

Malherbe en matiére d'amour, dit souvent des choses aussi outrées. Je désespere de l'atteindre dans ses odes héroïques; mais je ne voudrois pas l'imiter dans ses odes amoureuses: car j'appelle odes ce qu'il n'a appellé que stances. Il croyoit apparemment que l'ode ne convenoit qu'à de grands sujets.

On pourroit encore reprocher à Malherbe un défaut qui lui eſt commun avec la plûpart des auteurs; s'eſt de s'être loüé lui-même auſſi fortement qu'il méritoit d'être loüé par les autres. Cet uſage a commencé avec les poëtes, & on diroit qu'ils ſe ſont copiez depuis les uns les autres, pour célébrer leur mérite & ſe couronner de leur propre main. Ils félicitent le ſiécle qui les a vûs naître; ils joüiſſent d'avance de l'admiration de la poſtérité, & leurs ouvrages ne craignent que les ruïnes du monde. Cela eſt preſque devenu le ſtile de l'ode : les bons & les mauvais auteurs l'employent également, & moi-même à proportion je ſuis tombé là-deſſus dans les plus grands excès. Mais je reconnois de bonne foi ma faute, & je tâcherai à l'avenir de faire mieux, & de m'en piquer moins.

A en juger de ſens froid, je ne ſçaurois croire que l'orgüeil ſoit une bienſéance de la poëſie. S'il met quelque feu dans un ouvrage, & s'il fait regarder à de certaines gens les poëtes comme des hommes inſpirez, il les avilit à des yeux plus philoſophes, qui les re-

gardent comme des fous yvres de leur art & d'eux-mêmes. Si cependant le mérite peut excuſer ce défaut, Malherbe eſt aſſez juſtifié, puiſque tout le monde eſt convenu avec lui de la perfection de ſes vers. Mais ſa gloire en ſeroit-elle moins grande, quand on ne le compteroit pas lui-même au nombre de ſes admirateurs?

De quelque beauté pourtant que fuſſent les vers de Malherbe, ils ne laiſſérent pas de donner encore beaucoup de priſe à la critique. L'Académie examina ſes ſtances pour le Roi allant en Limoſin : il n'y en eut qu'une qu'elle admira toute entiére. Les autres furent toutes convaincuës de quelques défauts & rien ne prouve mieux, dit M. Péliſſon, que les vers ne ſont jamais achevés.

J'avois intéreſt de rapporter cette circonſtance, & je voudrois en effet que le lecteur s'en ſouvint à chaque faute qu'il remarquera dans mes odes ; il en ſeroit plus diſpoſé à me faire grace.

Eh, le moyen que la meſure des vers, la tirannie de la rime, jointes ſur tout à la contrainte de l'ode, ne nous arrachent

quelquefois un mot que nous sentons bien n'être pas le plus juste, mais que nous nous pardonnons en faveur de quelque beauté que nous serions obligez de sacrifier avec lui ?

C'est la meilleure excuse que je puisse donner à des personnes que j'honore, & qui m'ont fait des critiques judicieuses, dont je n'ai pû profiter. J'ose les assûrer que ce n'est ni obstination, ni paresse ; mais l'impuissance du Poëte, & peut-être aussi celle de l'art.

Au reste je ne ferai point ici d'avance l'apologie de mes odes ; le public n'en jugeroit pas plus favorablement Je n'ai à le prévenir que sur deux choses.

La premiére est une contradiction apparente sur la fin du Poëme épique, entre mon ode du Parnasse & cette dissertation même. J'ai avancé au commencement de ce discours que le poëme n'avoit essentiellement d'autre fin que de plaire, au lieu que dans l'ode je lui suppose le dessein d'instruire. Mais il s'agissoit là de célébrer les Muses, j'y devois adopter des préjugez qui leur font honneur ; ajoûtez que la chose est quel-

quefois véritable, & qu'il y a des poëmes où l'on s'eſt propoſé l'inſtruction. Mais j'ai dû dire ici les choſes préciſément comme elles ſont, ou du moins comme je les penſe.

La ſeconde choſe ſur laquelle j'ai à prévenir le lecteur, eſt mon audace poëtique dans l'ode de l'Emulation. Quelques gens pourroient croire d'abord que j'y manque de reſpect aux Anciens, & j'avouë que cela me ſiéroit moins qu'à aucun autre. Mais qu'on y prenne garde, je me tiens toûjours dans de juſtes bornes : je reléve les obligations qu'on a aux Anciens, & je me contente d'animer les modernes à une émulation que je croi néceſſaire, & ſans laquelle le génie refroidi ſe contenteroit toûjours du médiocre.

J'évite même d'entrer dans cette queſtion ſi fameuſe qui a fait une eſpèce de ſchiſme dans les lettres. Je laiſſe à décider aux ſçavans, qui l'emporte des Anciens ou des Modernes. Ma hardieſſe ne va qu'à poſer pour principe la poſſibilité de ſurpaſſer nos maîtres, & il me ſemble qu'on eſt enfin parvenu à en con-

venir. Mais quand cette idée seroit aussi fausse qu'elle est vraïe, l'illusion ne laisseroit pas d'avoir encore ses avantages. On fera toûjours d'autant plus d'efforts pour atteindre les Anciens qu'on desespérera moins de les passer.

Je conviens que qui ne sçait pas les admirer où ils sont admirables, n'écrira jamais rien que de médiocre. Aussi n'est-ce pas contre une admiration éclairée que je m'éleve, mais contre un sentiment aveugle que l'on s'impose sur la foi d'autrui, qui ne discerne point comment & jusqu'où les choses sont belles & qui prodigue aux défauts mêmes les éloges qui ne sont dûs qu'aux vraïes beautez. En un mot ce n'est point un préjugé légitime que je condamne, c'est un *joug* que je secouë, & j'ai cru que cette expression devoit lever seule tous les scrupules.

Qu'on me pardonne encore une réflexion: ce qui choque le plus les partisans des Anciens dans le jugement qu'on porte en faveur des modernes, c'est l'orgüeil qu'ils en croyent la source. Ils regardent ceux qui portent ce jugement

comme idolâtres d'eux-mêmes, & s'attribuant, au mépris des anciens, une force de raison & une supériorité de génie, qu'ils n'avoient pas Tant pis pour ceux qui se séduiroient si grossiérement. Pour moi je comprens qu'on peut être modeste, en espérant de passer les anciens. Il resteroit encore assez de raisons de l'être pour ceux qui les passeroient en effet. Nous avons un avantage qui manquoit aux anciens, puisqu'ils sont nos maîtres, & qu'ils n'en ont pas eu du moins d'aussi parfaits. Un génie médiocre, formé sur leurs exemples, peut tenir lieu du génie excellent qu'ils ont eû sans autre secours, & enfin la perfection des ouvrages pourroit être de notre côté, que l'avantage du mérite personel seroit encore du leur. L'émulation peut donc subsister avec la modestie, & je demande seulement qu'on nous la permette à cette condition.

Je n'ai rien à dire sur mes autres odes, sinon que je les ai arrangées pour la variété. Ainsi je finis en me faisant honneur auprès du public, du succès qu'ont déja eû plusieurs des ouvrages que je

lui offre. Le Parnasse, les Fanatiques, Astrée, l'Homme, le poëme des Apôtres, & celui du Plaisir sont déja connus par le jugement qu'en a porté l'Académie des jeux floraux ; & l'ode de la gloire & du bonheur du Roi dans les Princes ses enfans, & celle de la sagesse du Roi supérieure à tous les événemens, ont aussi pour elles le jugement de l'Académie françoise. Les suffrages de Juges aussi éclairez entraînent toûjours l'approbation générale. Je crains cependant d'être l'exception de cette régle.

Je pourrois augmenter ce discours de quelques avis sur ce que j'ajoûte dans cette édition ; mais je les épargne au lecteur, & je me borne à la seule précaution qui m'a paru nécessaire. Je mets à la suite de mes ouvrages deux odes françoises où l'on me loüe, & quelques traductions latines où l'on m'embellit. Il y a un air de vanité à exposer ainsi au public des témoignages si flatteurs pour moi, & c'est là dessus que j'ai crû devoir me justifier.

Je ne prétens point me défendre d'une

ſenſibilité raiſonnable : j'ai tâché d'y réduire les prémiers mouvemens que m'auroient pu cauſer des éloges exagérez, & c'eſt dans cette diſpoſition jointe à la reconnoiſſance, que je les imprime. La plûpart ont déja couru dans le monde. On pourroit m'accuſer d'une indifférence ſuperbe, ſi j'evitois de m'en faire honneur. Peut-être même jugera-t-on ſur ces ouvrages que j'ai eu moins à combattre la crainte de paroître vain que celle d'être effacé par ceux qui me loüent. C'eſt un riſque que je cours avec plaiſir ; & la réconnoiſſance d'un auteur ne ſçauroit guéres aller plus loin.

LE DEVOIR

ODE.

AU ROY.

OUI, Grand Roi, je cède à mon zèle;
C'eſt à lui de me ſoûtenir :
J'oſe encor plus hardi qu'Apelle,
Peindre LOUIS à l'avenir.
J'ai crû que les Muſes laſſées,
Sur tes vertus tant retracées,
N'avoient plus rien à nous dicter;
Mais celle qu'aujourd'hui j'écoute,
Me montre une nouvelle route,
Où mon ardeur va m'emporter.

Qu'au bruit de tes armes terribles,
D'autres étonnent l'Univers ;
Tes faits guerriers, tes soins paisibles,
Ne sont point l'objet de mes vers.
Je peins cette ame plus qu'humaine,
Sur qui la raison souveraine
Exerça toûjours son pouvoir ;
Et d'un cœur qu'instruit la Prudence,
Cette héroïque indifférence
Que détermine le Devoir.

On a vû d'heureux téméraires
Affronter les fureurs de Mars ;
On a vû des Rois débonaires
Protéger Thémis & les Arts :
Le Devoir étoit-il leur guide ?
D'un sang paresseux ou rapide,
Ils suivoient les impressions ;
Et malgré l'erreur où nous sommes,
Souvent les vertus des grands-hommes
N'ont été que des passions.

L'ardeur d'une gloire frivole,
Quelquefois enflame un grand cœur;
Alors la passion s'immole
Au vain phantôme de l'honneur :
Yvres d'une douce fumée,
Notre amour pour la renomée,
Nous arrache plus d'un effort :
La soif de l'estime future,
Peut même malgré la nature,
Préter des charmes à la mort.

Ce n'est pas là l'impure source
De tes vertus, ni de tes faits;
Vanté du midi jusqu'à l'ourse,
Ce bruit ne t'occupa jamais :
Tu ne suis l'orgueil, ni la haine,
Comme ces vains Héros * qu'Hélene
Attira sur le Simoïs;
Et l'avenir le plus sévère,
Dans ce que Louis a dû faire,
Verra l'histoire de Louis.

Achile & Agamemnon.

En vain rivalle de Bellone,
La Paix t'étale ſes appas ;
Si-tôt que le Devoir l'ordonne,
La France enfante des ſoldats.
Pallas te prête ſon égide,
Tu ſçais ſage autant qu'intrépide,
Combattre & protéger les Rois :
Sans témérité, ſans allarmes,
Tu comptes pour prendre les armes,
Non tes ennemis, mais tes droits.

Mais au mépris de la victoire,
Et malgré ſes dons prodiguez,
A peine du ſein de ta gloire,
Vois tu tes ſujets fatiguez ;
De l'olive tu ceins leurs têtes,
Tu rachettes de tes conquêtes,
L'amour de l'ennemi dompté :
Tandis que ton peuple moins ſage,
Privé du prix de ton courage,
Murmure contre ta bonté.

Pourſuis,

Pourſuis, fais les plus grands prodiges,
Par un principe encor plus grand ;
Puiſſe marcher ſur tes veſtiges,
Tout Roi paiſible ou conquérant.
Aux cœurs que leur penchant domine
Fais aimer cette loi divine,
Que les Rois doivent reſpecter ;
Et négligeant juſqu'à l'eſtime,
Que ton exemple magnanime
Les inſtruiſe à la mériter.

ASTRE'E.

ODE.

A SON ALTESSE ROYALE MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLEANS.

TOI que la loüange importune,
Qui ne veux que la mériter ;
PRINCE, plus grand que ta fortune,
Un moment daigne m'écoûter.
ASTRE'E, elle-méme m'inſpire
L'hommage que te rend ma lire,
Elle a décidé de mon choix ;
Elle veut qu'en toi je révere
Un cœur grand, modeſte & ſincere,
Tel qu'elle en formoit autrefois.

DESCEND du ciel, divine ASTRE'E;
Rameine-nous ces jours heureux,
Où des mortels seule adorée,
Seule tu comblois tous leurs vœux :
Mais sous tes saintes loix, croirai-je
Que l'homme ait eu le privilége
De fixer jadis les plaisirs ?
Ou ce régne si favorable,
N'est-il qu'un phantôme agréable,
Né de nos impuissans désirs.

La terre féconde & parée,
Marioit l'Automne au Printemps ;
L'ardent Phœbus, le froid Borée
Respectoient l'honneur de ses champs :
Par tout les dons brillans de Flore,
Sous ses pas, s'empressoient d'éclore,
Au gré du Zéphir amoureux ;
Les moissons inondant les plaines,
N'étoient ni le fruit de nos peines,
Ni le prix tardif de nos vœux.

Mais pour le bonheur de la vie,
C'étoit peu que tant de faveurs ;
Tréſors bien plus dignes d'envie,
Les vertus habitoient les cœurs :
Peres, enfans, époux ſenſibles,
Nos devoirs, depuis ſi pénibles,
Faiſoient nos plaiſirs les plus doux ;
Et l'égalité naturelle,
Mere de l'amitié fidelle,
Sous ſes loix nous uniſſoit tous.

Pourquoi fuis-tu, chère innocence ?
Quel deſtin t'enlève aux mortels ?
Avec la Paix & l'abondance,
Diſparoiſſent tes ſaints autels :
Déja Phœbus brûle la terre ;
Borée â ſon tour la reſſerre ;
Son ſein épuiſe nos travaux :
Sourde à nos vœux qu'elle dédaigne,
Il faut que le ſoc la contraigne
De livrer ſes biens à la faulx.

Chacun du commun héritage,
Avide, ſépara ſes champs;
Et ce fut ce premier partage,
Qui fit les premiers mécontens.
Contre l'air variant ſans ceſſe,
Le Beſoin pere de l'adreſſe,
Eleva les murs & les toits;
Et pour tout reſte de juſtice,
L'homme contre ſon propre vice,
Forma le frein honteux des loix.

Aux cris de l'audace rebelle,
Accourt la Guerre au front d'airain;
La rage en ſes yeux étincelle,
Et le fer brille dans ſa main:
Par le faux honneur qui la guide,
Bien-tôt dans ſon art parricide,
S'inſtruiſent les peuples entiers;
Dans le ſang on cherche la gloire,
Et ſous le beau nom de victoire,
Le meurtre uſurpe les lauriers.

Que vois-je ? en une frêle barque,
Quels insensez fendent les eaux !
A ce spectacle, en vain la Parque
S'arme de ses mortels ciseaux ;
En vain se souleve Neptune,
Et par une ligue commune,
Tous les vents ont troublé les airs ;
Malgré la foudre qui l'effraye,
L'Avarice obstinée essaye
De dompter les vents & les mers.

C'est toi, furie insatiable,
Qui mets le comble à tous nos maux ;
Par toi, l'espoir infatigable
Embrasse les plus durs travaux.
Du sein de la terre entr'ouverte,
Chers instrumens de notre perte,
L'argent & l'or sont arrachés :
On les tire de ces abîmes
Où sage & prévoyant nos crimes,
La nature les a cachez.

Fureur, trahiſon mercénaire,
L'or vous enfante, j'en frémis !
Le frere meurt des coups du frere,
Le pere de la main du fils !
L'honneur fuit, l'interêt l'immole ;
Des loix que par tout on viole,
Il vend le ſilence, ou l'appui :
Et le crime ſeroit paiſible,
Sans le remords incorruptible
Qui s'élève encor contre lui.

Viens calmer ce déſordre extrême,
Aſtrée, exauce mes ſouhaits ;
Je cherche l'homme en l'homme même ;
Il a perdu ſes plus beaux traits ;
Qu'à ton retour tout ſe répare,
Des cœurs que l'intérêt ſépare,
Viens reſſerrer les doux liens ;
Et ſans la premiére abondance,
Rends-nous ſeulement l'innocence,
Elle tient lieu de tous les biens.

LE PARNASSE.

ODE

A MONSEIGNEUR LE CHANCELIER.

QUELLE eſt cette fureur ſoudaine !
Le mont ſacré m'eſt dévoilé ;
Et je vois jaillir l'Hypocréne,
Sous le piéd du cheval aîlé.
Un Dieu, car j'en crois cette flâme
Que ſon aſpect verſe en mon ame,
Dicte ſes loix aux chaſtes Sœurs ;
L'immortel laurier le couronne,
Et ſous ſes doigts ſçavants réſonne
Sa lire maîtreſſe des cœurs,

De la ſuperbe * Calliope,
La trompette frappe les airs.
Que vois-je ! elle me développe
Les ſecrets du vaſte univers.
* Les Cieux, les Mers, le noir Co[illegible]
L'Eliſée où la paix habite,
A ſon gré s'offrent à mes yeux.
* Sa voix enfante les miracles,
Et pour triompher des obſtacles,
Diſpoſe du pouvoir des Dieux.

Le Poëme épique.

Les deſcriptions.

Le merveilleux.

Sous ces miſtérieux prodiges,
Muſe, tu caches tes leçons;
Tu nous inſtruis, tu nous corriges,
Par tes héroïques chanſons.
L'homme trop ami du menſonge,
Souvent ſéduit par un vain ſonge,
Du vrai ne ſent pas la beauté;
Mais malgré ce penchant coupable
Tu ſçais ſous l'appas de la Fable,
Lui faire aimer la vérité.

La fin du poëme épique.

La Tragédie. Melpoméne * les yeux en larmes,
De cris touchans vient me frapper :
Quel art me fait trouver des charmes
Aux pleurs que je ſens m'échapper ?
La pitié la ſuit gémiſſante,
La terreur toûjours ménaçante,
La ſoûtient d'un air éperdu.
Quel infortuné faut-il plaindre ?
Ciel ! quel eſt le ſang qui doit teindre
Le fer qu'elle tient ſuſpendu.

La Comédie. Mais tes ris aimable * Thalie,
Me détournent de ces horreurs :
D'un ſiécle en proye à la folie,
Tu peins les ridicules mœurs.
Impoſteurs, Avares, Prodigues,
Tout craint tes naïves intrigues ;
On s'entend, on ſe voit agir.
Tu bleſſes, tu plais tout enſemble :
Et d'un maſque qui nous reſſemble,
Ton art nous fait rire & rougir.

Quelle autre avec plus d'amertume, *La Satyre.*
Ajoûte les noms aux portraits ?
Le fiel découle de sa plume,
La colére aiguise ses traits.
Je la vois qui pleine d'audace,
Chassant mille auteurs du Parnasse,
De lauriers dépoüille leur front ;
Et ce revers les laisse en proye
Au ris, à la maligne joye
Plus cruelle encor que l'affront.

Qu'entens-je ? Euterpe au pied d'un hêtre, *L'égloguе.*
Chantant les troupeaux, les jardins,
Du son d'une flûte champêtre,
Réveille les échos voisins.
* Deux Bergers que sa voix enchante, *Théocrite & Virgile.*
Des biens tranquiles qu'elle chante,
Viennent étudier le prix :
Et tous deux osent après elle,
Sur une musette fidelle,
Redire ce qu'ils ont appris,

L'Elégie. Mais ici sous des ciprès sombres,
Une Nymphe l'œil égaré,
Redemande au Tiran des ombres
Un amant trop tôt expiré.
Querellant la Parque perfide,
Le pâle chagrin qui la guide,
Lui creuse un tombeau sous ses pas.
L'Amour approuve ses allarmes,
Et vainqueur tendre, il plaint des larmes
Qui sans lui ne coûleroient pas.

L'Ode. Quelle Muse de fleurs nouvelles
Qu'assemble un choix ingénieux,
Fait des guirlandes immortelles,
Ornement des Rois & des Dieux ?
Elle chante au gré de son zèle,
Le fils enjoüé de Sémèle,
Où l'aveugle fils de Vénus ;
Et quelquefois dans les allarmes,
Elle ose pour le Dieu des armes,
Négliger l'Amour & Bacchus.

C'eſt Polhimnie ; à tant de grace,
Qui peut méconnoître tes chants ?
Autrefois ſous le nom d'Horace,
Tu fis tes airs les plus touchants.
Aujourd'hui le Dieu qui m'inſpire,
A daigné me prêter ta lire
Pour célébrer le double-mont.
Si j'en ai ſoûtenu la gloire,
Muſe, viens payer ma victoire,
D'un laurier digne de mon front.

C'eſt fait ; pour prix de mon audace,
J'entens qu'on décerne à mon nom
Tous les honneurs de ce Parnaſſe
Dont * PONTCHARTRAIN eſt l'Apollon.
Des loix ſouverain interprette,
Toi de qui la ſageſſe prette
Aux Muſes, l'appui de Thémis ;
Phœbus veut que ſous tes auſpices,
Je conſacre ici les prémices *
Des triomphes qu'il m'a promis.

Protecteur de l'Académie des Jeux Floraux.

Premiére Ode de l'Auteur couronnée à Thoulouſe.

LA NAISSANCE
DE MONSEIGNEUR
LE DUC DE BRETAGNE.
ODE.
AU ROY.

GRand Roi, la Fortune asservie,
De tout tems a comblé tes vœux ;
Mais de la plus heureuse vie,
Voici le jour le plus heureux.
De ton petit-fils vient de naître
Un Prince, après lui notre maître,
Et le présage de la paix.
Ainsi le juste ciel déclare
Qu'elle est la vertu la plus rare,
Par le plus rare des bienfaits.

Que cette fleur qui vient d'éclore,
Promet de fruits à nos neveux !
Nous benissons déja l'aurore
Du jour qui doit luire sur eux.
Par tout les temples retentissent
Des chants dont nos cœurs aplaudissent
Au ciel si prodigue pour toi.
Goûte, témoin de notre zèle,
Dans l'amour d'un peuple fidele,
Le plus digne plaisir d'un Roi.

Joüi de ces sincères fêtes
Que l'amour vient nous inspirer,
Telles que tes justes conquestes
En ont fait cent fois célébrer.
Lors que le soleil se retire,
Il semble que sur ton empire
Un autre se lève, & nous luit ;
Et notre joye ingénieuse,
Malgré son absence ennuyeuse,
Fait un nouveau jour de la nuit.

Par tout de ces lances ardentes
Qui ſuit le regard curieux,
Naiſſent mille étoilles brillantes
Qui font pâlir celles des cieux.
Par tout réſonne l'art d'Orphée :
Les Jeux triomphans de Morphée,
Ont pris la place du repos ;
Et de tous côtés ſur leurs trace
Les Ris dançant avec les Graces,
Foulent aux pieds ſes froids pavots.

Qu'en ce Prince un jour ſe conſomme
Tout ce qu'on oſe en eſpérer !
Il eſt ton fils, mais il eſt homme ;
Sa jeuneſſe peut s'égarer :
Sous tes yeux, juſqu'à ſon automne,
Qu'il ſe prépare à la couronne :
Pour ce vœu nous nous uniſſons.
Rend le digne de ſa naiſſance ;
Et ce qu'en lui le Sang commence,
Achève-le par tes leçons.

Que ta ſage valeur l'inſpire ;
Modére en ce futur vainqueur,
Le ſoin d'étendre ſon empire,
Ordinaire écueïl d'un grand Cœur.
Maître de tout, que la Juſtice
Elle ſeule l'aſſujetiſſe ;
Qu'il y ſache tout rapporter.
Qu'aimé d'un peuple qui doit naître,
Il faſſe ſon plaiſir de l'être,
Sa gloire de le mériter.

L'Hiſtoire a ſoupçonné qu'Auguſte
D'un ſouci jaloux combattu,
Vouloit qu'un Succeſſeur injuſte
Servit de luſtre à ſa vertu.
Moins eſclave de ta mémoire,
Tu formes tes fils à la gloire,
Par tes leçons & tes exploits ;
Content, ſi plus grand que toi-même,
Ils t'enlevoient l'honneur ſuprême
D'être le modèle des Rois.

Mais non, eux seuls mieux que nos veilles,
Mieux que tout l'effort d'Apollon,
Peuvent par leurs propres merveilles,
Assûrer l'honneur de ton Nom.
Leurs faits seront le témoignage
De ces prodiges que notre âge
Te voit sans cesse exécuter.
Au mépris même de l'Histoire,
L'Avenir n'oseroit les croire,
S'il ne les voyoit imiter.

LA GLOIRE
ET LE BONHEUR
DU ROY,
DANS LES PRINCES SES ENFANS
ODE
A MONSEIGNEUR

L'Astre fécond qui nous éclaire,
Devant qui les autres ont fui,
Confond le regard téméraire
Qui s'oſe élever juſqu'à lui;
Mais, quand dans la nuë éclatante
Où lui-même il ſe repréſente,
Sa fidelle image nous luit,
Notre œil que ce prodige attire,
D'un regard tranquile l'admire,
Dans l'aſtre nouveau qu'il produit.

Tel, d'un trop vif éclat m'étonne,
L'amas des vertus de LOUIS,
De la gloire qui l'environne,
Les yeux mortels sont ébloüis.
C'est dans sa glorieuse race,
Qui seule à nos yeux le retrace,
Que j'ose aujourd'hui l'admirer :
Muse, en ses vivantes images,
Je veux lui rendre mes hommages ;
Pourriez-vous ne pas m'inspirer ?

O Toi, la premiére espérance
D'un empire qu'il fait fleurir ;
Toi dont la tendre obéïssance
Vaut mieux que l'art de conquérir :
Quand il veut t'armer de sa foudre,
Tu sçais mettre les murs en poudre,
Tu suffis aux plus hauts projets ;
Mais digne fils d'un si grand maître,
Ta grandeur est de sçavoir n'être
Que le premier de ses sujets.

Quel prix ne dois tu pas attendre
De ce zèle ardent pour ton Roi ?
Ta postérité te va rendre
Ce que LOUIS reçoit de toi.
Voi tes fils, ces jeunes Alcides
Comme toi, justes, intrépides,
Par tout aimés & triomphants.
Ainsi de la vertu d'un pere,
La récompense la plus chère
Est la vertu de ses enfans.

Si l'Ibere admire PHILIPPE,
S'il voit tant de dons en lui seul,
Il en reconnoît le principe
Dans son pere & dans son ayeul :
Heureux que le choix le plus sage,
Fasse à jamais couler le Tage
Sous de si favorables loix ;
Il voudroit pour le bien du monde,
Qu'un jour dans ta race féconde,
La terre choisit tous ses Rois.

Regarde au milieu des allarmes,
Le Héros vainqueur de Briſac ;
Voi ſes défenſeurs ſous nos armes,
Tomber en foule au triſte Lac :
Que d'emploi pour la Renommée !
Déja la Victoire charmée
Le comble des honneurs guerriers ;
Mais toûjours fiére, elle s'étonne
De voir un front qu'elle couronne,
Si modeſte ſous ſes lauriers.

Pour ſe délaſſer, il cultive
Les Muſes, les paiſibles Arts ;
Et de Minerve il joint l'olive
Aux pénibles lauriers de Mars.
Triomphant d'un âge rebele ;
Ce n'eſt qu'à l'ardeur d'un ſaint zèle
Que ſon cœur ſe laiſſe enflâmer :
Le juſte ciel l'en récompenſe,
Et de ſon ſang donne à la France
Un fils que LOUIS va former.

Vain espoir qu'un instant renverse !
Sort cruel ! ce PRINCE n'est plus.
GRAND ROI, Dieu tour à tour exerce
Et récompense tes vertus.
Sûr de ta piété solide
Au chaste sein d'ADELAIDE,
Il va réparer ce revers ;
Et par une suite de Princes,
Durable appui de nos Provinces.
Te rendre plus que tu ne perds.

Tout me garantit ce présage ;
Les sanglans duels abolis ;
L'Héréſie en proye à la rage,
Pleurant ses temples démolis :
J'en crois ton exacte Justice,
Fléau de la fraude & du vice ;
Pour la paix tes désirs constans,
Certain de cet oracle auguste,
Que le thrône où régne le Juste,
Ne craint point l'outrage des temps.

Que ces Princes qu'en un autre âge,
Nos fils verront régner sur eux,
Fassent sous toi l'aprentissage
Du grand art de les rendre heureux :
Qu'au dessus de leur grandeur même,
Ils préferent au Diadême
La gloire de le mériter ;
Et qu'à te suivre aussi fidelle,
Leur race, aux Rois qui naîtront d'elle,
Enseigne encore à t'imiter.

LE DESIR D'IMMORTALISER SON NOM.

OUY, Mortels, de ce que nous ſomme,
Nous voulons de nombreux témoins,
Et l'eſtime des autres hommes
Eſt un de nos plus grands beſoins.
Nous ne ſçaurions nous ſatisfaire
D'un mérite trop ſolitaire ;
Nous cherchons un deſtin plus beaus:
Sans ceſſe avides de paroître,
Nous croyons agrandir notre être
En gagnant un témoin nouveau.

C'eſt peu cette ſuperbe envie
S'affranchit des loix du trépas ;
Elle veut qu'avec notre vie
Notre nom ne périſſe pas.
De nous-mêmes ſauvons ce reſte,
Au fonds du cœur le plus modeſte
Ce déſir n'eſt jamais vaincu ;
Et nous voulons malgré la parque,
Laiſſer une éternelle marque
Que du moins nous avons vêcu.

O toi, trop triſtement ſolide,
Philoſophique vérité,
Ne vien point nous montrer le vuide
D'une fauſſe immortalité.
Plus cruelle que ſalutaire,
Ton funeſte flambeau n'éclaire
Que pour répandre un froid poiſon.
Laiſſe-nous ce goût pour l'eſtime,
Et reſpecte un inſtinct ſublime,
Plus utile que la raiſon.

La raiſon n'a qu'un foible empire,
Ses triſtes autels ſont deſerts ;
L'inſtinct qu'elle veut contredire
Eſt le moteur de l'univers.
Mieux qu'elle il ſçait au fonds des ames
Allumer d'héroïques flames,
C'eſt à lui ſeul de nous régir.
Elle n'arrache à ſes captives
Que des réflections oiſives ;
L'Inſtinct plus puiſſant fait agir.

Quelle lumiére me fait lire
Dans le cœur de ce ſouverain, *Titus.*
Dont le délicieux empire
Fit les plaiſirs du genre humain?
Ami zèlé de la Juſtice,
Par le charme impoſteur du vice,
Ne fut-il jamais combattu ?
Cent fois ; mais l'amour de la gloire,
Le ſoin conſtant de ſa mémoire
Fut le ſoûtien de ſa vertu.

Curtius. J'oze approfondir ce grand homme
De qui la magnanimité,
Digne même d'étonner Rome,
Tente notre incrédulité.
Pour qui vient de s'ouvrir ce gouffre?
Victime d'un peuple qui souffre
Il y court; quel est son appui?
La mort à ses yeux n'est point belle;
Mais il n'envisage au lieu d'elle,
Que le nom qu'il laisse après lui.

A qui devons nous ces ouvrages,
Brillants d'utiles agrémens,
Qui respectez dans tous les âges,
En verront les derniers momens?
Aux inventeurs de ces merveilles,
La soif d'éterniser leurs veilles,
Tenoit lieu d'un cœur genéreux.
Ils nous auroient laissé séduire,
Et dédaignant de nous instruire,
Ils n'auroient pensé que pour eux.

Non, que cet instinct que je loüe,
Nous prépare un solide bien :
Même en la cherchant, je l'avoüe,
Cette immortalité n'est rien.
De ce que cette enchantereſſe
Peut arracher à la pareſſe,
Nos neveux eux ſeuls joüiront.
Rien ne nous ſuit qu'un ſon frivole ;
Qu'importe ! un grand cœur s'en conſole
Par le fruit qu'ils en tireront.

Vous, hardis ſcrutateurs des choſes,
Peuple idolâtre du ſçavoir,
Qui voulez dans le ſein des cauſes
Tout approfondir & tout voir.
La vérité vous le révele ;
L'ardeur d'une gloire immortelle
N'eſt qu'une aveugle impreſſion ;
Mais pour agir avec courage,
Elle-même, elle vous engage
De vous rendre à l'illuſion.

Le ſage qui par connoiſſance
Se livre à cet inſtinct flatteur,
S'aſſocie à la Providence,
Sur le deſſein du Créateur.
Pour ſervir la race ifuture,
C'eſt l'aiguillon que la nature
A mis en nous pour nous preſſer.
Ne ſoyons pas plus prudens qu'elle,
Et que notre raiſon rebelle
Ne cherche plus à l'émouſſer.

Souverain arbitre du monde,
Quelle eſt ta grandeur! Je l'a vois
Dans la ſimplicité féconde,
De tes invariables loix.
Si du mouvement la loy ſage
De tous les corps ſoûtient l'ouvrage,
Dans l'ordre que tu lui preſcris;
La ſociété n'eſt durable
Que par cet inſtinct immuable
Dont tu ſçais mouvoir les eſprits.

L'ACADE'MIE DES SCIENCES

ODE.

A MONSIEUR L'ABBE' BIGNON.

QUEL eſt ce mortel que j'obſerve ?
L'humble vertu lui ſert d'appui :
A ſes côtés marche Minerve :
L'Ignorance fuit devant lui.
Mais quel prodige ! ſur ſes traces,
Le Sçavoir raſſemble les Graces,
Lui qui ſouvent les bannit.
Ah ! je ſçais qui je vois paroître :
Pourrois-je encor le méconnoître ?
C'eſt BIGNON qui les réünit.

Prête l'oreille à mon audace,
D'un regard viens me secourir :
J'ose célébrer ce Parnasse
Que tes soins ont fait refleurir.
J'y vois l'adroite Mécanique ;
Ingénieuse, elle s'applique
A mille prodiges nouveaux ;
Elle force tous les obstacles,
Et fait servir à ses miracles,
L'air, le feu, le vents, & les eaux.

Uranie, aux célestes voutes
Elevant ses hardis regards,
Parcourt les inégales routes,
Que tiennent les astres épars ;
Prévoit quel corps dans leur carriére
Doit nous dérober leur lumiére,
Et nous en prédit les instans :
Sçait leur distance, leur mesure,
Et tous les rangs que la nature
Leur a preserits dans tous les temps.

La Géométrie eſt le guide
Qui ſans ceſſe éclairant leurs pas,
Leur prette le ſecours ſolide
De ſa régle & de ſon compas.
Ses ſœurs avec elle infaillibles,
Bien-tôt dans leurs ſentiers pénibles,
S'égareroient ſans ſa clarté.
Toutes ſes démarches ſont ſûres,
Et ſa main à nos conjectures,
Met le ſceau de la vérité.

Mieux qu'elle encor l'exacte Algébre,
Ce grand art aux magiques traits,
Auſſi négligé que célèbre,
Pénetre les plus hauts ſecrets.
La vérité, des yeux vulgaires
A beau reculer ſes miſtéres,
Il s'obſtine à les dévoiler;
Et par un artifice extrême,
En l'interrogeant elle-même,
Il la force à ſe déceler.

Moins haute, & non moins inſtructive,
L'Anatomie en ſes emplois,
Du corps où notre ame eſt captive,
Examine toutes les loix.
Elle ſuit ce ſecret Méandre
Que la nature y ſçut répandre,
Dans tous les détours de ſon lit.
En ſa recherche oſons la ſuivre;
Eh ! n'eſt-il pas honteux de vivre,
A qui ne ſçait pas comme il vit ?

Mais helas ! que de maux nous cauſe
Ce corps ſi ſouvent abbatu !
Quel art à ſes douleurs oppoſe
Des plantes l'obſcure vertu ?
La Botanique ſecourable
Va, d'un regard infatigable,
Obſerver leur diverſité ;
Et toûjours ſçavamment ſurpriſe,
De la main qui les organiſe,
Adore la fécondité.

Je vois la Chimie attachée
A ſervir encor ſon deſſein ;
De la Nature trop cachée,
Seule, elle ſçait ouvrir le ſein :
Voit par quels ſecrets aſſemblages,
Elle a varié ſes ouvrages,
Animaux, plantes, minéraux ;
Et ſçait en mille experiences,
Faire à ſon gré, les alliances
Et les divorces des métaux.

Sçavantes Sœurs, ſoyez fidelles
A ce que préſagent mes vers :
Par vous de cent beautez nouvelles,
Les Arts vont orner l'univers.
Par les ſoins que vous allez prendre,
Nous allons bien-tôt voir s'étendre
Nos jours trop prompts à s'écouler ;
Et déja ſur la ſombre rive,
Atropos en eſt plus oiſive,
Lachéſis a plus à filer.

L'HOMME.

ODE.

A MONSIEUR

DE FIEUBET.

MON cœur d'une guerre fatale
Soûtiendra-t-il toûjours l'effort ?
Remplira-t-elle l'intervale
De ma naiſſance & de ma mort ?
Pour trouver ce calme agréable,
Des Dieux partage inaltérable,
Tous mes empreſſemens ſont vains.
En ont-ils ſeuls la joüiſſance ?
Et le déſir & l'eſpérance
Sont-ils tous les biens des humains?

Oüi, d'une vie infortunée
Subiſſons le joug rigoureux :
C'eſt l'arreſt de la deſtinée,
Qu'ici l'homme ſoit malheureux.
L'eſpoir impoſteur qui l'enflâme,
Ne ſert qu'à mieux fermer ſon ame
A l'heureuſe tranquilité.
C'eſt pour ſouffrir, qu'il ſent, qu'il penſe ;
Jamais le ciel ne lui diſpenſe
Ni lumiére, ni volupté.

Impatient de tout connoître,
Et ſe flattant d'y parvenir,
L'eſprit veut pénétrer ſon être,
Son principe & ſon avenir ;
Sans ceſſe il s'éforce, il s'anime ;
Pour ſonder ce profond abîme,
Il épuiſe tout ſon pouvoir :
C'eſt vainement qu'il s'inquiéte,
Il ſent qu'une force ſecrete
Lui défend de ſe concevoir.

Mais cet obſtacle qui nous trouble,
Lui-même ne peut nous guérir :
Plus la nuit jalouſe redouble,
Plus nos yeux tâchent de s'ouvrir.
D'une ignorance curieuſe
Notre ame eſclave ambitieuſe,
Cherche encor à ſe pénétrer.
Vaincuë, elle ne peut ſe rendre,
Et ne ſçauroit ni ſe comprendre,
Ni conſentir à s'ignorer,

Volupté, douce enchantereſſe,
Fais enfin ceſſer ce tourment :
Qu'une délicieuſe yvreſſe
Répare notre aveuglement.
A nos vœux ne ſois plus rebelle ;
Et du cœur humain qui t'appelle,
Daigne pour' jamais te ſaiſir.
Eloignes-en tout autre maître ;
Que l'ambition de connoître,
Cede à la douceur du plaiſir.

Mais tu fuis, la voute azurée
Pour jamais t'enferme en ſon ſein.
Parmi nous ne t'es-tu montrée
Que pour t'y faire aimer en vain ?
Il n'eſt point de vœux qui t'attirent ;
Tu ſouffres que nos cœurs expirent,
Lentes victimes de l'ennui :
Ou ſous ton maſque délectable,
Le crime caché nous accable
Du remords qu'il traîne après lui.

Tel qu'au ſéjour des Euménides,
On nous peint ce fatal tonneau,
Des ſanguinaires Danaïdes
Châtiment à jamais nouveau :
En vain ces Sœurs veulent ſans ceſſe,
Remplir la tonne vangereſſe,
Mégere rit de leurs travaux ;
Rien n'en peut combler la méſure,
Et par l'une & l'autre ouverture,
L'onde entre, & fuit à flots égaux.

Tel est en cherchant ce qu'il aime,
Le cœur des mortels impuissants ;
Suplice assidu de lui-même,
Par ses vœux toûjours renaissans.
Ce cœur qu'un vain espoir captive,
Poursuit une paix fugitive,
Dont jamais nous ne joüissons ;
Et de nouveaux plaisirs avide
A chaque moment il se vuide
De ceux dont nous le rempliſſons.

Toi que de la misere humaine,
Tes vertus doivent excepter ;
FIEUBET, *plins l'esperance vaine*
Dont j'avois osé me flatter.
Mon zèle me faisoit attendre
Un plaisir solide à te rendre
Cet hommage que je te dois ;
Mais je n'ai malgré mon attente,
Qu'une crainte reconnoissante
Qu'il ne soit indigne de toi.

Auſſi ſévere qu'équitable,
Tu veux un ſens dans nos écrits,
Elevé, nouveau, véritable,
Dont le tour augmente le prix.
Jaloux d'obtenir ton ſuffrage,
J'ai tâché d'orner cet ouvrage
De traits dignes de te toucher;
Mais je crains qu'en mes hardieſſes,
Tu ne découvres les foibleſſes,
Que mon orgueil ſçait m'y cacher

LA PUISSANCE DES VERS

ODE.

MUSE, si quelquefois tu sçeus à mes pensé
Unir d'agréables accords,
Viens encor sous le joug des rimes cadencées
Asservir mes nouveaux transports.

Ne souffre point de vers que puisse un jour détrui
L'oubli, l'injurieux mépris ;
Qu'ils soient tels qu'à jamais on s'empresse à s'instrui
Du langage où je les écris.

ſi Grècs & Romains, à votre décadence
Votre langage a ſurvêcu:
temps a ſans effort détruit votre puiſſance,
Mais vos ouvrages l'ont vaincu.

images enſemble obſcures & brillantes
Où Pindare aime à s'égarer,
t encore aujourd'huy des énigmes charmantes
Qu'on s'intereſſe à pénétrer

la vive Sapho, de l'intrépide Alcée,
* Du Poëte aux graves accens; *Steſicore*
es chants douloureux du citoyen de Cée * *Simonide.*
Les ſeuls reſtes ont notre encens.

Semblables à ces Dieux que la ſuite des âges
A mutilez ſur leurs autels ;
Ce que la faux du Tems laiſſe de leurs images
En devient plus cher aux mortels.

Qu'Horace connut bien l'élegance romaine !
Il met le vrai dans tout ſon jour ;
Et l'admiration eſt toûjours incertaine
entre la penſée & le tour.

Sublime, familier, ſolide, enjoüé, tendre,
Aiſé, profond, naïf & fin,
Digne de l'Univers, l'Univers pour l'entendre
Aime à redevenir Latin.

ernisons ainsi par des travaux sublimes
L'honneur du langage François.
sens de nos discours, l'agrément de nos rimes
Le sert autant que nos exploits.

LES FANATIQUES,

ODE.

A MONSEIGNEUR L'EVÊQUE DE NISMES.

AU sortir de ta main puissante,
Grand Dieu, que l'homme étoit heureux !
La Vérité toûjours presente
Se livroit à ses premiers vœux.
Mais une épouse parricide,
Organe du serpent perfide,
Contre toi soûleva son cœur ;
Et ce cœur, depuis son offense,
Fut esclave de l'Ignorance,
Et tributaire de l'Erreur.

Bien-tôt une foule d'idoles
Uſurpa l'encens des mortels ;
Dieux ſans force, ornemens frivoles
De leurs ridicules autels.
Amoureux de ſon eſclavage,
Le monde offrit un fol hommage
Aux monſtres les plus odieux :
L'inſecte eût des demeures ſaintes,
Et par ſes déſirs, & ſes craintes,
L'homme aveugle compta ſes Dieux.

Si tu veux de cette licence,
Sauver tes élûs égarez,
Le faux zele prend la défenſe
Des crimes qu'il a conſacrez.
Par lui les tirans ſe ſoulévent,
De nombreux échafaux s'élevent,
D'un tel culte dignes ſoûtiens.
C'eſt ce zele dont les caprices
Inventerent ces longs ſuplices
Que briguoient jadis les Chrétiens.

Vous, inhumains, dont nos campagnes
Sentent la rebelle fureur;
Avez-vous fait de vos montagnes,
L'indigne azile de l'erreur?
Offrez-vous tant de morts tragiques,
Aux Divinitez chimériques
Qu'adora long-temps l'univers?
Par vos efforts & vos exemples
Voulez-vous rétablir des temples
A des Dieux qu'ont mangés les vers

Non, mais pour quelle autre chimére
Le fer brille-t-il dans vos mains?
Et quel Dieu vous osez-vous faire,
Altéré du sang des humains?
Des Dieux de métal ou de plâtre,
Font moins de honte à l'idolâtre,
Que les crimes déïfiez;
Et par le meurtre & l'incendie,
Cruels, c'est à la perfidie,
Qu'aujourd'hui vous sacrifiez.

Que

Que vois-je ! quel monstre farouche,
Les cheveux d'horreur heriſſez,
L'œil en feu, l'écume à la bouche,
Fixe vos regards empreſſez ?
Vous l'écoutez & dans ſa rage,
Il exige un ſanglant hommage
Pour le Dieu qu'il croit l'agiter.
Eſt-ce l'ordre du Dieu ſuprême ?
Non, l'idée en eſt un blaſphême;
Quel crime de l'executer !

Ici, par des meres mourantes,
En vain vous êtes implorez;
A leurs yeux, de vos mains ſanglantes,
Leurs enfans meurent déchirez.
Dans les bras d'un fils qu'il embraſſe,
Ce vieillard fuioit ſa diſgrace;
Un ſeul coup les perce à la fois.
Là dans les débris & la flâme,
Les freres, l'époux & la femme
Brûlent écraſez ſous leurs toits.

Ah, du moins, troupe impitoyable,
Que le temple soit respecté ;
C'est la demeure redoutable
D'un Dieu déja trop irrité.
Mais Ciel ! à vous-mêmes contraires,
Vous osez troubler des mistéres
Que l'on y célébre pour vous.
J'y vois le ministre fidele,
Plein du Dieu que son sein recele,
Tranquile, s'offrir à vos coups.

Je le vois sous le glaive impie,
Se courber, Martyr glorieux ;
Mais c'est peu que sa mort expie
Sa foi, sacrilège à vos yeux.
Sans le spectacle détestable
D'une douleur vive & durable,
Votre rage ne s'éteint pas.
Vous cherchez, affamez de crimes,
L'art de fixer pour vos victimes,
Le moment affreux du trépas.

Ceſſez ; ſous ſes traits véritables,
Honorez la Divinité :
Laiſſez conſacrer dans les fables,
La fureur & la cruauté.
De votre parricide audace,
Eſperez encore la grace,
Le remords peut tout effacer.
LOUIS armé malgré lui-même,
Pleure en ſecret un ſang qu'il aime,
Et qu'il eſt contraint de verſer.

FLE'CHIER, ferme dans cet orage,
Tu t'oppoſas à ſa fureur;
Ton éloquence, ton courage
Calma la publique terreur.
Paſteur zelé pour tes oüailles,
Leurs maux déchiroient tes entrailles ;
Ton cœur eût voulu tout ſouffrir.
Je ton dois le tableau fidele ;
Et ton nom prévenant mon zele,
De lui-même eſt venu s'offrir.

LE TEMPLE DE MEMOIRE, OU L'ACADEMIE DES MEDAILLES.

A MONSEIGNEUR LE COMTE DE PONTCHARTRAIN.

DOcte fureur, divine yvresse,
En quels lieux m'as tu transporté?
C'est ici qu'avec la Sagesse,
Préside l'immortalité.
De l'édifice que je chante,
Une moitié paroît brillante
Des plus superbes ornemens;
Tandis que l'autre encore nuë,
Pour s'embellir à nôtre vûë,
N'attend que les évenemens,

Le temps qu'en un long eſclavage,
Minerve retient en ce lieu ;
Ce vieillard au double viſage,
Du temple occupe le milieu :
Il voit ſur la pierre immortelle,
Mille exploits qu'un cizeau fidele
A ſauvés de ſes attentats ;
Et là, ſur le marbre & le cuivre,
Les arts à ſes yeux font revivre
Des Dieux dont il vit le trépas.

Nouvel ordre ! chaque colonne,
Ouvrage des mains d'Apollon,
Au lieu d'acanthe, ſe couronne
Des rameaux du ſacré vallon :
Sur la friſe, au tour des portiques,
Par tout, cent médailles antiques
Frappent les regards empreſſez ;
Mais ici, quels faits mémorables
Cachent ces débris vénérables
Mutilez, & preſque effacez ?

Pénétrons dans ce ſanctuaire
Conſacré par un noble orgueïl ;
Que d'énigmes pour le vulgaire,
Et pour les ſçavants quel écueïl !
Ambiguité des paroles,
Langue inconnuë, obſcurs ſimboles,
Indices incertains d'un nom :
Combien l'abus de ces miſtères,
Eterniſe-t-il de chimères,
Que dément en vain la raiſon ?

O vous, que l'univers contemple,
Qui par les ſoins de PONTCHARTRAIN,
Exercez dans ce vaſte temple,
Le miniſtére ſouverain :
Vous devant qui vont fuir les ombres,
Et qui des ſiécles les plus ſombres,
Percez la ténébreuſe horreur ;
Sages confidens de l'hiſtoire,
Venez défendre la Mémoire,
Des entrepriſes de l'Erreur.

Sur ces miſtérieux ouvrages,
C'eſt à vous d'éclairer nos yeux;
Dites-nous de quelles images,
Les vertus ont orné ces lieux:
Mais c'eſt peu que de l'édifice,
Par vous chaque objet s'éclairciſſe;
De nouveaux doivent l'embellir:
Diſpenſateurs des places vuides,
La gloire à vos travaux ſolides,
Commet le ſoin de les remplir.

Mais quel eſt ce Héros, ce ſage!
Je vois le paſſé ſe ternir,
Par ſes faits l'honneur de notre âge,
L'étonnement de l'avenir;
Ici vangeur de la juſtice,
LOUIS ſemble enchaîner le vice:
Qu'à ſes pieds il tient abbatu;
Et là, pour obſcurcir ſa vie,
Le ſort complice de l'envie,
Lutte en vain contre ſa vertu.

Que par vous la derniere race
Vienne ici compter ſes exploits ;
Et vous-mêmes prénez-y place,
Juges des Héros & des Rois :
Déſignez-vous par l'Hyacinthe,
Fleur qui jadis reçût l'empreinte
Ajax. Du nom d'un * vainqueur d'Ilion ;
Et que pour exacte deviſe,
L'univers à jamais y liſe,
Avec moi s'accroît un grand nom.

Toi, par qui de ce temple auguſte,
Les fondemens ſont plus certains ;
La gloire me montre ton buſte,
Qu'elle couronne de ſes mains ;
PONTCHARTRAIN, vien t'y reconnoître ;
Ton zèle digne de ton maiſtre,
Aura tous les tems pour témoins :
Il n'eſt point d'exploits que Minerve
Avec plus d'ardeur, y conſerve
Que le ſouvenir de tes ſoins.

LES POETES AMPOULEZ

ODE.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE DANGEAU.

DANGEAU, censeur juste & sincere,
Ton goût que la science éclaire,
N'aplaudit qu'à la verité.
Tout notre art n'a rien qui te trompe,
Tu cherches à travers sa pompe,
Et la justesse, & la clarté.

Pour trouver le ſens, le genie,
D'une faſtueuſe harmonie,
Tu ſçais dépoüiller les Auteurs.
Li, je te ſoûmets ma cenſure
Contre le faux goût & l'enflure
Des poëtes & des lecteurs.

JUSQU'A-QUAND bruyantes paroles,
Agencement de ſons frivoles,
Séduirez-vous tous les eſprits ?
Pourquoi prodiguant ſon eſtime,
Se hâter de trouver ſublime
Ce qu'on n'a pas encor compris ?

Un poëte s'enfle, ſe guinde,
Et ſe croit au ſommet du Pinde :
Pour de grands mots vuides de ſens :
Sans la métaphore à deux faces,
Sans l'hiperbole & ſes échaſſes,
Ses vers ramperoient languiſſans.

Proscrivant les termes vulgaires,
Son discours de mots téméraires,
N'est qu'un assemblage importun.
De raison, de justesse, avare,
Pour une extravagance rare,
Il dédaigne le sens commun.

Dans ses phrases sans retenuë,
Les collines heurtent la nuë;
Les cieux sont pressez par l'ormeau:
Et mentant sans art & sans voiles,
Il ose inonder les étoiles
Des flots du plus humble jet d'eau.

L'enfant après de tristes ombres,
Au sortir des entrailles sombres
De la mere qui l'a porté,
Quand son premier soleil l'éclaire;
Au moindre objet qu'il considére,
Soudain s'écrie épouvanté,

C'eſt des rimeurs le ſort burleſque ;
A leurs yeux, tout eſt giganteſque ;
Ce qu'ils peignent eſt monſtreux.
Tandis qu'admirant leur emphaſe,
Et la bouche ouverte d'extaſe,
Nous nous égarons avec eux.

Marchons ſur de plus ſûrs veſtiges ;
Malgré l'éclat de leurs preſtiges,
L'erreur n'eſt jamais de ſaiſon.
Dans le bon ſens ſoyons plus fermes ;
Et n'employons jamais les termes
Qu'avec l'aveu de la raiſon.

Voyez cette Nymphe brillante ;
Plus fraîche qu'une fleur naiſſante,
Elle ſort des bras du ſommeil.
L'art n'a point formé ſa parure ;
C'eſt à la ſincere nature
Qu'elle doit tout ſon appareil.

Mais non contente de ſes charmes,
Elle va chercher d'autres armes,
Dans les impoſtures de l'art;
Et bien-toſt ſa beauté naïve
Languit ignorée & captive,
Sous le maſque imprudent du fard.

Ainſi la Raiſon ſçait nous plaire;
Par tout elle charme, elle éclaire
L'eſprit avide qui la ſuit.
Mais une poëſie outrée
N'en fait qu'une beauté plâtrée,
Et voulant l'orner, la détruit.

LA PEINTURE

ODE.

A MONSIEUR

L'ABBE' RE'GNIER.

PEINTURE, dont la main ſçavante
De ton triomphe orne ces * lieux,
C'eſt peu qu'un Peuple entier te vante;
Reçois un prix plus glorieux.
Tu le ſçais, c'eſt la Poëſie
Qui d'une loüange choiſie,
Seule diſpenſe la douceur;
Et quelques honneurs qu'on te rende,
Ta plus magnifique guirlande
Doit ſortir des mains de ta ſœur.

La Galerie du Louvre.

Exerce ce pouvoir magique
Qui nous charme en nous abuſant ;
Tu ſçais du temps le plus antique,
Nous faire un ſpectacle préſent.
Ces Dieux que conçûrent les fables,
Jadis phantômes vénérables,
Exiſtent au moins ſous tes traits :
Tu donnes du corps à ces ſonges,
Et l'on diroit que les menſonges
A ton ordre, deviennent vrais.

Comme on voit l'amante volage
Du thim, de la roſe & du lis,
Former ſon ſavoureux ouvrage
Des ſucs qu'elle en a recüeillis ;
Ainſi de ſources differentes,
Tes mains avec choix inconſtantes,
Tirent un chef-d'œuvre nouveau :
Rien n'échape à ton induſtrie ;
Hiſtoire, fable, allégorie,
Tout s'anime ſous ton pinceau.

Quel ſouffle divin, quelle flame
Donne la vie à tous tes traits ?
Dans les yeux, tu dévoiles l'ame ;
Tu peins ſes plus profonds ſecrets.
Sous les couleurs obéïſſantes,
Tu rends les paſſions vivantes,
L'eſpoir, la crainte, le déſir ;
Et d'un trait, ta main aſſurée
Donne aux figures qu'elle crée,
De la douleur, ou du plaiſir.

Ici d'une affreuſe avanture,
Tu m'expoſes toute l'horreur ;
A cette naïve impoſture,
Je me ſens frappé de terreur.
Là, des jeux tu traces l'image,
Et mon cœur abuſé partage
Les plaiſirs que tu me fais voir :
Là, j'envie un amour paiſible ;
Et par tout la toile inſenſible
Semble émuë, & ſçait émouvoir.

Mais

Mais d'où vient qu'ici me ſurprennent
Ces prez, ces bois, & ces vallons ?
Mes regards au loin s'y promennent
A travers de vaſtes ſillons :
Je voi les fontaines riantes
Coulant des roches blanchiſſantes,
Abreuver les champs altérés.
Par quel art un ſi court eſpace
Que ma main touche & qu'elle embraſſe,
Laſſe-t-il mes yeux égarés ?

Le Païſage.

Pourſui, qu'un nouveau feu te guide ;
Malgré le cizeau d'Atropos,
Conſerve à l'avenir avide,
Et les Sçavans & les Héros.
Répare l'ennuyeuſe abſence ;
Qu'un ami par ton aſſiſtance,
En reſſente moins les rigueurs ;
Et que par ton ſecours, les Belles
Juſqu'aux climats ignorés d'elles,
Aillent aſſujettir les cœurs.

Le Portrait.

Mais toi, dont ce Palais étale
Un travail non moins respecté,
SCULPTURE, immortelle rivale
De l'Art que mes vers ont chanté;
Ne te plains pas si mes ouvrages
Lui vont obtenir des hommages,
Au delà des portes du jour:
Célebrée aussi par ma veine,
Tu vas de la terre incertaine
Partager l'estime & l'amour.

Avant les siécles, la matiére
Impuissante & sans mouvement,
N'étoit qu'une masse grossiére
Où se perdoit chaque élement.
Mais malgré ce desordre extrême,
Tout s'arrange, & l'Estre suprême
D'un mot, débroüille ce cahos:
Dans l'instant même qu'il l'ordonne,
Au dessous du feu, l'air couronne
La terre qu'embrassent les flots.

Ainſi des carriéres s'éleve
Le marbre, ſans forme à nos yeux,
Dur cahos où ton art acheve
Ses miracles ingénieux.
Image du maître du monde,
Tu rends cette maſſe féconde,
Tu l'aſſervis à ton deſſein ;
Et lorſque ton cizeau commande,
Tous les objets qu'il luy demande,
Naiſſent auſſi-tôt de ſon ſein.

DOCTE ABBE', *pour qui Phœbus même*
Réſerve ſes plus doux regards ;
Tu te plais à tout ce qu'il aime,
Ton goût embraſſe tous les arts :
Tu trouvas que d'une main ſûre,
Je peignois ici la Peinture,
Et tu daignas m'en applaudir.
Si je t'offre aujourd'hui l'ouvrage,
Souvien-toi que c'eſt ton ſuffrage
Qui m'y vint lui-même enhardir.

LA DE'CLAMATIO

ODE.

A MADEMOISELL DU CLOS.

GRECE, ne vantez plus les frivoles mi
D'un théâtre encore grossier;
Eschile * vainement par ses hideux spectacles
Réussit à vous effrayer.

Poëte Tragique.

Par les objets outrés d'une scêne fantasque,
Il vous inspiroit la terreur:
Mais d'un fantôme peint, d'un ridicule masq
Que peut l'immobile fureur?

âge plus ſenſé, de ces müettes feintes
Dédaigna les illuſions:
n'eſt plus aujourd'hui par des paſſions peintes
Que s'èmeuvent nos paſſions.

imite l'amour, l'ambition, la rage,
Et l'eſpoir qui vient la calmer;
is ſans l'aide du maſque, on confie au viſage
Le ſoin de les bien exprimer.

mieux que toi, DUCLOS, actrice inimitable,
De cet art connut les beautez?
ſçût donner jamais un air plus veritable
A des mouvemens imitez?

! que j'aime a te voir en amante abuſée,
Le viſage noyé de pleurs,
rs l'infléxible cœur du parjure Theſée,
Toucher, emporter tous les cœurs.

Ou lorſque regretant la mort de Curiace,
En proye à ton reſſentiment,
Tu forces par tes cris la main même d'Horace,
A te rejoindre à ton amant.

Mais quel nouveau ſpectacle! ah! c'eſt Phedre elle-même
Livrée aux plus ardens tranſports :
Theſée eſt ſon époux, & c'eſt ſon fils qu'elle aime;
Dieux ! quel amour ! mais quels remords !

De tous nos mouvemens, es tu donc la maitreſſe
Tiens-tu notre cœur dans tes mains ?
Tu feins le deſeſpoir, la haine, la tendreſſe;
Et je ſens tout ce que tu feins.

Du ſeul ſon de ta voix les graces pénétrantes
Ont preſque aſſez de leur pouvoir :
A peine eſt-il beſoin de paroles touchantes,
Qui l'aident à nous émouvoir.

; geſtes choiſis une vûë attentive
De tes deſſeins ſuivroit le cours:
ıns ton action auſſi juſte que vive,
On entend déja tes diſcours.

:urs, pour nous charmer, pour ravir nos ſuffrages
C'eſt peu de votre art ſéducteur;
ous charmez l'eſprit par vos ſçavans ouvrages,
L'action parle mieux au cœur.

ès tous vos efforts croyez qu'à l'impoſture,
L'acteur a la meilleure part;
regard, un ſoûpir pouſſé par la nature,
Peut ſouvent plus que tout votre art.

ſecours embellit les plus hautes merveilles,
Les ſentimens, le choix des mots:
théatre languit, s'il ne prête aux Corneilles
Des Champmélez & des Duclos.

LA POESIE FRANCOISE.

ODE.

A MESSIEURS DE L'ACADE'MIE DES JEUX FLORAUX.

JUGES éclairez du Parnasse,
Neuf fois ma poëtique audace
Cueillit vos immortelles fleurs ;
Si le Dieu des vers ne m'abuse,
Au gré de mes desirs, ma Muse
Va vous rendre honneurs pour honneurs.

Puis-je douter qu'il ne m'inſpire ?
Non, c'eſt vous qui dans cet Empire,
Raſſemblâtes ſes nourriſſons : *
Et par vous s'anima ce zèle
Qui ſur une lire nouvelle,
Leur fit chercher de nouveaux ſons.

* *Lan 1323.*

C'eſt peu de la cadence auſtére
Dont jadis, afin de mieux plaire,
La raiſon voulut s'enchaîner :
La rime encor plus infléxible,
De ſon joug aimable & pénible,
Vint l'aſſujettir & l'orner.

Malgré leur mes-intelligence,
Vous en formâtes l'alliance,
Par tout vous les fites régner :
* L'Eſpagne humble enſemble & jalouſe,
Vint chercher juſque dans Toulouſe,
Vos diſciples pour l'enſeigner.

* *Jean Roy d'Arragon.*

Vos mains ouvertes au mérite,
D'une couronne gratuite,
Ornérent Baïf & Ronſard :
Et c'eſt peut-être à ces hommages,
Que la France doit les ouvrages,
Où depuis s'éleva notre art.

Vous regardez la Poëſie
Comme la céleſte ambroſie
Dont ſe nourriſſent les eſprits :
Je connois qu'elle en eſt la grace,
Et je puis même après Horace
En faire ſentir tout le prix.

Le Tems, de tout ſouverain maiſtre,
Fait périr tout ce qu'il voit naiſtre :
Il n'épargne que les beaux vers.
Vainqueur des vents & des orages,
Phœbus ne craint pour ſes ouvrages,
Que la chûte de l'Univers.

Le chantre d'Achille & d'Uliſſe,
Le Thébain* qu'au bout de la lice *Pindare*
On vit célébrer les vainqueurs,
Le ſage auteur de l'Enéïde,
Laiſé, l'ingénieux Ovide,
Sont encore les Maiſtres des cœurs.

Les ſiécles n'ont point fait d'outrage
A cet élegant badinage,
Né du loiſir d'Anacréon:
Encor même aujourd'hui reſpire
L'amour que jadis à ſa lire
Commit l'amante* de Phaon. *Sapho:*

Vous que la victoire couronne,
Ne croïez pas qu'ainſi Bellonne
Vous ſauve de l'oubli jaloux:
Sans le ſecours des doctes Fées,
La mémoire de vos trophées
Eſt enſevelie avec vous.

Combien de Rois, de grands courages,
Dignes d'atteindre aux derniers âges,
Précédérent Agamemnon !
Mais euſſent-ils fait plus qu'Achille;
Vains exploits, valeur inutile,
Homére manquoit à leur nom.

Pour les Héros, pour les Monarques,
La Muſe ſçait fléchir les Parques,
Et ſauve les noms du Léthé :
Quelquefois même à ſa puiſſance,
Les hauts faits doivent leur naiſſance,
Comme leur immortalité.

L'eſpoir d'obtenir ſon hommage,
A ſoûtenu plus d'un courage
Que la moleſſe eût abbatu :
Et cette ſoif de la loüange,
Peut-être du vainqueur du Gange,
Fut ſeule toute la vertu.

Vous à qui la docte harmonie
La rime à la raison unie,
Doivent leurs utiles douceurs :
Jusqu'où s'étendra votre gloire !
Vos bienfaits à votre mémoire
Ont intéressé les neuf Sœurs.

Ne pensez pas qu'en cet ouvrage,
Mon esprit fier de son hommage,
Ait cru vous immortaliser :
Sans moi vous vaincrez le silence,
Ce n'est que ma reconnoissance
Que j'y voulois éterniser.

LA SAGESSE DU ROY.

Supérieure à tous les événemens.

ODE

VERITE', qui jamais ne changes,
Et dont les traits toûjours chéris,
Seuls, aux plus pompeuſes loüanges
Donnent leur véritable prix;
C'eſt toi qu'aujourd'hui j'interroge,
LOUIS ne ſouffre point d'éloge
Que tu ne puiſſes garentir.
Dicte moi des vers qu'il approuve,
Où ſon cœur modeſte ne trouve
Rien dont il m'oſe démentir.

On a vû dès ſon premier âge
Ses Etats chaque jour accrus,
Et ſes voiſins par ſon courage
Humiliés ou ſecourus ;
A ſa voix l'Erreur fugitive,
Le progrès des arts qu'il cultive,
Ses vaiſſeaux ſouverains des flots ;
Mais malgré ces hautes images,
Tout cet éclat n'eſt pour les Sages
Que l'apparence du Héros.

D'où vient que de cette apparence
Nos foibles yeux trop ébloüis,
Avec la gloire de la France
Confondoient celle de LOUIS?
Juges aveugles que nous ſommes,
Sur le mérite des grands hommes
Le Sort régle nos jugemens ;
Sous ſon empire illégitime,
Nous abandonnons notre eſtime,
Au hazard des évenemens.

Les champs de Pharſale & d'Arbelle
Ont vû triompher deux Vainqueurs,
L'un & l'autre digne modélle
Que ſe propoſent les grands cœurs.
Mais le ſuccès a fait leur gloire,
Et ſi le ſceau de la Victoire
N'eût conſacré ces demi-Dieux,
Alexandre aux yeux du vulgaire
N'auroit été qu'un témeraire,
Et Ceſar qu'un ſéditieux.

LOUIS, ce douteux avantage
Sur mon eſprit n'a point de droits;
Et pour t'admirer j'enviſage
Tes vertus plus que tes exploits.
Quelque pompe qui t'environne,
Du vif éclat de ta couronne
Ma raiſon tempere l'excès;
Je ne te cherche qu'en toi-même,
C'eſt-là qu'eſt ta gloire ſuprême,
Indépendante des ſuccès.

Tu

Tu ſçûs vaincre & braver l'envie,
Mais de tes ennemis vaincus,
Quand l'audace fut aſſervie,
Tu ſcûs GRAND ROY, ne vaincre plus :
Laiſſant des palmes toutes preſtes,
TU réſiſtas à tes conquêtes,
Triomphe ignoré des Guerriers;
Vainqueur, toi-même tu te domptes,
Et de ce ſeul inſtant tu comptes
Avoir mérité tes lauriers.

Ainſi reſpectant les limites
Que te preſcrivoit l'équité,
Cent fois à ces bornes preſcrites
Ton courage s'eſt arrêté,
Mais le Dieu que ton cœur adore,
En toi vouloit donner encore
Un autre exemple à l'Univers,
Et pour t'ouvrir une carriere
Où s'exerçât ton ame entiere,
Le ciel te devoit des revers.

Il ſemble que la Providence
Toûjours jalouſe de ſes droits,
Ait voulu tromper ta prudence
Qu'elle ſeconda tant de fois.
Tout paroiſſoit à nos armées
Par cent triomphes animées,
Aſſeurer des honneurs nouveaux,
Prodige! fatale mépriſe!
Je voi la Victoire ſurpriſe
S'égarer ſous d'autres drapeaux.

Drapeaux trop étrangers pour elle!
Déja ſa faveur ſe dément;
LOUIS, ta vertu la rappelle
De ce honteux égarement.
Les Cohortes Heſperiennes
Qu'enflamoit l'exemple des tiennes,
L'ont vûë expier ſon erreur;
A tes loix déformais renduë,
Dans le parti qui l'a perduë
Elle a renvoyé la terreur.

Toi, qui des vertus immortelles
Fais voir en Loüis tous les traits,
GRAND DIEU, que tes faveurs nouvelles
Couronnent tes propres bienfaits.
Par toi, son cœur inébranlable
Du sort contraire ou favorable,
Sçût éviter le double écueïl ;
Soûtiens toûjours cette sageſſe
Qui voit les revers sans foibleſſe
Et la victoire sans orgueïl.

REMERCIEMENT
A
L'ACADEMIE
FRANÇOISE.

ODE.

DU prix des doctes chants ſeuls arbitres ſuprêm
Qui de l'art haſtez le progrès,
En daignant couronner de vos éleves mêmes.
Ceux qui vous ſuivent de plus près.

Vos ſuffrages unis ont redoublé mon zèle ;
Sans l'eſpoir d'un prix ſuperflu,
Je tire pour vous plaire une force nouvelle
Du bonheur de vous avoir plu.

largez du nom fameux du plus grand des Monarques,
Seuls digne de le publier,
u ſoin de l'affranchir de l'Empire des Parques,
Vous daignez nous aſſocier.

Tel un fleuve qu'on voit d'une rapide courſe
A l'Ocean porter ſes eaux,
[êle encor au tribut que lui fournit ſa ſource
Le tribut de mille ruiſſeaux.

h! que n'ai-je pluſtoſt ſignalé mon audace,
Au noble employ qu'on nous commet;
ar ce ſecours, GRAND ROY, m'élevant au Parnaſſe,
J'en aurois atteint le ſommet.

Peut-eſtre mon genie, à ta gloire fidelle,
Eût vaincu mes plus fiers rivaux;
Apollon m'eût dicté de ſa bouche immortelle
Des Vers digne de tes travaux.

J'aurois peint le Duel que la vengeance implore,
Monſtre par l'orgueïl élevé,
Expirant ſous tes coups, & regretant encore
Le ſang dont tes loix l'ont privé.

L'humble Religion par tes ſacrez exemples
Y verroit ſes honneurs accrus;
Et l'Erreur témeraire y pleureroit ſes Temples
Sous la pouſſiere diſparus.

* *Les Invalides.* Du guerrier malheureux on y verroit l'azile
Conſtruit par ton prodigue ſoin;
* *S. Cyr.* Et ſous des yeux prudens l'innocence tranquille,
Ravie aux conſeils du beſoin.

* *Ambaſſadeurs de Siam.* Les Nations de l'Inde, où malgré la diſtance,
Ton nom vainqueur s'eſt répandu,
Et leur hommage exempt de crainte & d'eſperance
A la vertu ſeule rendu.

Tes Fils par tes leçons formez à la Victoire,
Dignes Eleves de leur Roi,
nt les Exploits un jour justifieront l'Histoire
De ce qu'elle aura dit de toi.

Toi-même infatigable au milieu des allarmes,
Achevant de vastes projets,
ins redoutable encor par l'effort de tes armes,
Que par l'amour de tes sujets.

aurois au nom de Grand, dont l'Univers te nomme
Joint un nom plus interessant;
rope quel bonheur que le plus honnête homme
Se soit trouvé le plus puissant!

l semble qu'en ses mains les Villes, les Provinces
Soient les otages de la Paix;
désarmant son bras, il les rend à leurs Princes,
Et ses Traitez sont des bienfaits.

Son cœur loin d'applaudir lui-même à sa victoire
Veut en diminuer le bruit,
Et bravant les périls qui précedent la gloire,
Dédaigne l'éclat qui la suit.

Au milieu de la France, Athénes fortunée
Renaît par ton soin liberal;
Desormais à costé de Bellone étonnée,
Les Arts marchent d'un pas égal.

Jusques dans ton Palais les Muses ont leur place
Et, seul objet de leurs chansons,
Tu ne les sers pas moins sur ce nouveau Parnasse
Par tes exploits que par tes dons.

Vous qui de vos talens n'employez la puissance
Qu'à reconnoître ses faveurs,
Et qui brûlez de voir votre reconnoissance,
Enflamer pour lui tous les cœurs.

Dans l'éloge ébauché que je viens d'entreprendre
Recevez mon Remerciement :
Heureux ! si de vous-même un jour je puis apprendre
A l'achever plus dignement.

L'OMBRE D'HOMERE

ODE.

HOMERE, l'honneur du Permesse,
Toi, qui par de sublimes airs,
Assuras aux Dieux de la Gréce
L'immortalité de tes Vers ;
Parois, sors du Royaume sombre,
Et dérobe un moment ton ombre,
A la foule avide des morts ;
Cede à l'innocente magie
De la poëtique énergie,
Et des graces de mes accords.

Oüi, ma Muſe aujourd'huy tevoque;
Non pas que nouvel * Appion,
Je brûle de ſçavoir l'époque,
Du débris fameux d'Ilion.
Non, pour ſçavoir ſi ton génie
Fut Citoyen de Mæonie,
Ou de l'Iſle heureuſe d'Yo;
Tu peux d'un éternel ſilence,
Voiler ton obcure naiſſance,
Echapée aux yeux de Clio.

*Appion évoqua l'ombre d'Homere pour ſçavoir le lieu de ſa naiſſance.

Un déſir plus noble m'anime,
Et ſans en craindre le danger,
Je veux forcer ton chant ſublime,
D'animer un lut étranger.
Je veux ſous un nouveau langage,
Rajeunir ton antique ouvrage,
Vien toi-même, vien m'exiter;
Seconde, régle mon yvreſſe,
Et ſi ta gloire t'intereſſe,
Dis-moy comme il faut t'imiter.

Effet surprenant de ma lire !
Divin Homere je te vois ;
Tu sors brillant du sombre empire ;
J'écoute, impose moy tes loix.
Loin cette aveugle obéïssance,
Dit-il, pour m'imiter commence
A bannir ces respects outrez ;
Sur mes pas qu'un beau feu te guide,
Je réprouve l'esprit timide,
Dont mes Vers sont idolâtrez.

Homme, j'eûs l'humaine foiblesse ;
Un encens superstitieux,
Au lieu de m'honorer me blesse ;
Choisi, tout n'est pas précieux.
Prend mes hardiesses sensées,
Et du fonds vif de mes pensées,
Songe toûjours à t'appuyer ;
Du reste je te rends le maistre ;
A quelque prix que ce puisse-être,
Sauve-moy l'affront d'ennuyer.

Mon siécle eût des Dieux trop bizares,
Des Héros d'orgueïl infectez ;
Des Rois indignement avares ;
Défauts autrefois respectez.
Adouci tout avec prudence ;
Que de l'exacte bienséance
Ton ouvrage soit revêtu ;
Respecte le goût de ton âge
Qui sans la suivre davantage.
Connoist pourtant mieux la vertu.

Ne borne pas la ressemblance,
A des traits stériles & secs ;
Rends ce nombre, cette cadence
Dont jadis je charmay les Grécs.
Sois fidéle au stile héroïque,
Au grand sens, au tour pathetique,
Enfans d'un travail assidu.
Qu'en ce choix la raison t'éclaire ;
Je plaisois, si tu ne sçais plaire
Crois que tu ne m'as pas rendu.

Oze imaginer que la Parque
Démentant ſes ſéveres loix,
Permet à la fatale barque,
De me remettre au bords françois:
Dans leur ſobre & modeſte langue,
Croi que de plus d'une harangue,
J'abrégerois mes longs combats;
Mes Héros dignes de leur gloire
Impatients de la victoire,
Vaincroient, & ne ſe loüeroient pas.

Du faux merveilleux de la Fable
Mes Vers ſe ſeroient garentis,
Et j'y tiendrois au vrai-ſemblable
Les Dieux mêmes aſſujettis.
De Vulcain la main trop ſçavante,
Par une graveure mouvante,
N'orneroit pas un bouclier;
D'Achille, par une autre image,
Il animeroit le courage,
Et ſçauroit le juſtifier.

Tu m'entends ; Pluton me rappelle ;
L'ombre diſparoiſt à ces mots.
Enflamé d'une ardeur nouvelle,
Peignons les Dieux & les Héros.
Je vois au ſein de la nature,
L'idée invariable & ſûre,
De l'utile beau, du parfait.
Homere m'a laiſſé ſa Muſe,
Et ſi mon orgueïl ne m'abuſe,
Je vais faire ce qu'il eut fait.

ODES
ANACRÉONTIQUES.

A MADAME D'ACIER
SUR
SON ANACREON
ODE I.

SÇAVANTE DACIER, cet ouvrage
Où le galant Anacréon
Parle si bien notre langage,
Paroît en vain sous votre nom.

L'amour lui seul a sçû le faire;
Et ce Dieu m'en a fait serment.
Voici comme il conte l'affaire;
Vous l'en désavoüerez s'il ment.

De se soûmettre à son empire,
Un jour il somma votre cœur;
Avec un dédaigneux sourire,
Vous défiâtes ce vainqueur.

Il tend ſon arc, fléche ſur fléche,
Dans l'inſtant vole contre vous ;
Mais les traits loin d'y faire breche,
Sur votre cœur s'émouſſoient tous.

D'un de ces traits vous vous vengeâtes ;
Et portant des coups plus certains,
Il eût beau fuir, vous le bleſſâtes,
Il tomba captif en vos mains.

Il dit qu'en ſortant d'eſclavage,
Il vous donna pour ſa rançon,
Ce qu'il eſtimoit davantage,
Et ce fut votre Anacréon.

Comme on imite ce qu'on aime,
J'oſe l'imiter à mon tour ;
Mais je n'ai pas trouvé de même,
L'ouvrage tout fait par l'amour.

SOUHAITS.

ODE II.

QUE ne ſuis-je la fleur nouvelle
Qu'au matin Climene choſit,
Qui ſur le ſein de cette belle,
Paſſe le ſeul jour qu'elle vit !

Que ne ſuis-je le doux Zéphire
Qui flatte & rafraîchit ſon teint,
Et qui pour ſes charmes ſoupire,
Aux yeux de Flore qui s'en plaint !

Que ne ſuis-je l'oiſeau ſi tendre,
Dont Climene aime tant la voix,
Que même elle oublie, à l'entendre,
Le danger d'être tard au bois !

Que ne ſuis-je cette onde claire
Qui contre la chaleur du jour,
Dans ſon ſein reçoit ma Bergere,
Qu'elle croit la mere d'Amour !

Dieux ! ſi j'étois cette fontaine,
Que bien-tôt mes flots enflamez...
Pardonnez ; je voudrois, Climéne,
Être tout ce que vous aimez.

VAIN SECOURS DE BACCHUS.

ODE III.

JE me plaignois d'un inhumaine,
Qu'Amour refuſoit d'attendrir ;
Bacchus eût pitié de ma peine,
Et s'offrit à me ſecourir.

Pour me faire joüir des charmes,
Que l'Amour eût dû me livrer,
Un jour il ſe ſaiſit des armes
De ce Dieu qu'il ſçût enyvrer.

Il en bleſſa ce cœur ſévere,
L'objet de mes plus doux ſouhaits ;
Mais la bleſſure fut légere,
L'Amour ſeul ſçait lancer ſes traits.

SONGE.

ODE. IV.

QUE vois-je ! Climéne ſenſible !
L'Amour a touché votre cœur !
Ce changement eſt-il poſſible ?
N'eſt-ce point un ſonge trompeur ?

Vois-je cette même Climéne
Qui s'offenſoit de mes déſirs ?
Qui toûjours ſévére, inhumaine . . .
Vous pleurez ! j'entens vos ſoupirs.

Long-temps une pudeur barbare
A combattu vos vœux ſecrets :
Ah ! qu'aujourd'hui l'Amour répare
Tous les maux qu'elle nous a faits.

D'une tendreſſe mutuelle,
Chére Climéne, enyvrons-nous :
Déja mon cœur ... ciel ! qui m'appelle ?
Cruels ! pourquoi m'éveillez-vous ?

L'USAGE DE LA VIE.

ODE V.

BUVONS, amis ; le temps s'enfuit ;
Ménageons bien ce court espace ;
Peut-être une éternelle nuit
Eteindra le jour qui se passe.

Peut-être que Caron demain,
Nous recevra tous dans sa barque :
Saisissons un moment certain ;
C'est autant de pris sur la Parque.

A l'envi, laissons nous saisir
Aux transports d'une douce yvresse :
Qu'importe, si c'est un plaisir,
Que ce soit folie, ou sagesse ?

L'AMOVR REVEILLE'

ODE. VI.

DAns un lieu ſolitaire & ſombre,
Je me promenois l'autre jour:
Un enfant y dormoit à l'ombre;
C'étoit le redoutable Amour.

J'approche, ſa beauté me flatte;
Mais j'aurois dû m'en défier:
J'y vois tous le traits d'une ingratte
Que j'avois juré d'oublier.

Il avoit ſa bouche vermeille;
Le teint auſſi vif que le ſien.
Un ſoupir m'échape, il s'éveille;
L'Amour ſe réveille de rien.

Auſſi-tôt déployant ſes aîles,
Et ſaiſiſſant ſon arc vangeur,
D'une de ſes fléches cruelles,
En partant il perce mon cœur.

Va, dit-il, aux pieds de Silvie,
De nouveau languir & brûler :
Tu l'aimeras toute ta vie,
Pour avoir oſé m'éveiller.

PORTRAIT.

ODE VII.

TOI, par qui la toile s'anime,
Sçavant Peintre, prend ton pinceau;
Et qu'à mes yeux, ton art exprime
Tout ce qu'ils ont vû de plus beau.

Ne m'entens tu pas? pein Silvie;
Mais choisi l'instant fortuné,
Où pour le reste de ma vie,
Mon cœur lui fut abandonné.

Au bal, en habit d'espagnole,
Elle ôtoit un masque jaloux:
Plus promptement qu'un trait ne vole,
Je fus percé de mille coups.

Pein ſes yeux doux, & pleins de flame,
D'où l'Amour me lança ſes traits;
D'où ce Dieu s'aſſervit mon ame,
En un inſtant, mais pour jamais.

Pein ſon front plus blanc que l'yvoire,
Siége de l'aimable candeur:
Ce front dont Venus feroit gloire,
S'il y brilloit moins de pudeur.

Pourſui, pein l'une & l'autre jouë,
La honte des roſes, des lis;
Et ſa bouche, où l'Amour ſe jouë
Avec un éternel ſouris.

Pein ſa gorge... mais non, arrête,
Ici ton art eſt ſurmonté;
Et quelques couleurs qu'il apprête,
Tu n'en peux peindre la beauté.

Laiſſe cet inutile ouvrage.
Non, de l'objet de mon ardeur ;
Il n'eſt qu'une fidelle image,
Que l'Amour grava dans mon cœur.

PROMESSE DE L'AMOUR.

ODE VIII.

HIER l'Amour touché du ſon
Que rendoit ma lire qu'il aime,
Me promit pour une chanſon,
Deux baiſers de ſa mere même.

Non, lui dis-je, tu ſçais mes vœux,
Sers mieux le penchant qui m'entraîne;
Au lieu d'une, j'en offre deux,
Pour un ſeul baiſer de Climene.

Il m'en promit ce doux retour:
Ma lire en eut plus de tendreſſe:
Mais vous, Climene, de l'Amour,
Acquiterez-vous la promeſſe?

PUISSANCE DE BACCHUS.

ODE IX.

BACCHUS, contre moi tout conſpire ;
Vien me conſoler de mes maux ;
Je vois, au mépris de ma lire,
Couronner d'indignes rivaux.

Tout me rend la vie importune ;
Une volage me trahit :
J'eûs peu de bien de la Fortune ;
L'Injuſtice me le ravit.

Mon plus cher ami m'abandonne,
En vain j'implore ſon ſecours ;
Et la calomnie empoiſonne
Le reſte de mes triſtes jours.

Bacchus vien me verſer à boire :
Encor... bon... je ſuis ſoulagé.
Chaque coup m'ôte la mémoire
Des maux qui m'avoient affligé.

Verſe encor... je vois l'allegreſſe
Nager ſur ce jus prétieux.
Donne ; redouble... ô douce yvreſſe !
Je ſuis plus heureux que les Dieux.

DIALOGUE

DIALOGUE
DE L'AMOUR
ET
DU POETE.
ODE X.

Le P. AMour, je ne veux plus aimer ;
J'abjure à jamais ton empire :
Mon cœur lassé de son martire,
A résolu de se calmer.

L'Am. Contre moi, qui peut t'animer ?
Iris dans ses bras te rappelle.
Le P. Non, Iris est une infidelle ;
Amour, je ne veux plus aimer.

L'Am, Pour toi j'ai pris soin d'enflamer
Le cœur d'une beauté nouvelle ;
Daphné. . . *Le P.* Non Daphné n'est que belle;
Amour, je ne veux plus aimer.

L'Am. D'un soupir tu peux désarmer
Dircé, jusqu'ici si sauvage.
Le P. Elle n'est plus dans le bel âge ;
Amour, je ne veux plus aimer.

L'Am. Mais si je t'aidois à charmer
La jeune, la brillante Flore ?
Tu rougis ... vas-tu dire encore,
Amour, je ne veux plus aimer.

Le P. Non, Dieu charmant, daigne former
Pour nous une chaîne éternelle ;
Mais pour tout ce qui n'est point elle,
Amour, je ne veux plus aimer.

REVEUE D'AMOURS.

ODE XI.

IL n'eſt rien, dit-on, que je n'aime;
Vous me le reprochez toûjours :
Hier, pour en juger moi-même,
Je raſſemblai tous mes amours.

L'un à la fin de ſa carriére,
Le carquois vuide, l'arc baiſſé,
Portant un flambeau ſans lumiére,
De vieilleſſe étoit tout caſſé.

L'autre ne battant que d'une aîle,
Qui le soûtenoit à demi,
Comblé des faveurs d'une belle,
Etoit déja presqu'endormi.

L'un de dépit rompoit ses armes,
Accablé d'un malheur nouveau;
Une ingrate causoit ses larmes,
Qu'il essuyoit de son bandeau.

L'autre rebuté des caprices
De l'objet qui le fait brûler,
Pour porter ailleurs ses services,
Etoit tout prêt à s'envoler.

Avec eux, charmante Climéne
Parurent encor mille Amours,
Que je reconnoissois à peine,
Pour m'avoir servi quelques jours.

Mais un autre dont, ce me ſemble,
La beauté les effaçoit tous ;
Sur un portrait qui vous reſſemble,
Attachoit ſes regards jaloux.

Auſſi-tôt qu'on le vit paroître,
Toute la troupe s'envola ;
Et je n'en veux plus laiſſer naître :
Il me ſuffit de celui-là.

PROJET INUTILE.

ODE XII.

QUoi toûjours de tendres chanſons?
Amour ſouffre que je reſpire,
Et qu'au moins une fois ma lire
Me rende de plus nobles ſons.

Je veux, célébrant les hazards,
Que nous fait affronter la gloire,
Chanter un Hymne à la Victoire,
Et de ma main couronner Mars.

Vien, terrible Dieu des combats,
Condui Bellone sur tes traces:
Quitte la Déesse des Graces,
Arrache-toi d'entre ses bras.

Mais! quoi dans le sein de Cypris,
Le plus doux des plaisirs t'arrête!
En jouissant de ta conquête,
Ton bonheur t'en rend plus épris.

Confondus par mille soûpirs,
Vos cœurs l'un à l'autre se livrent.
Heureux cent fois ceux qui s'enyvrent
Du charme des mêmes plaisirs!

Amour, si jamais moins cruel,
Pour moi, tu fléchissois Silvie,
Dans ces délices que j'envie,
J'oublirois que je suis mortel.

Mais, où suis-je ! & par quel détour
Pourrois-je revenir aux armes ;
Je voulois chanter les allarmes ;
Je n'ai pû chanter que l'Amour.

VANGEANCE DE L'AMOUR.

ODE XIII.

TANT que volant de belle en belle
De Venus j'ai suivi la Cour,
C'étoit toûjours plainte nouvelle
Que je faisois contre l'Amour.

Philis sembloit-elle moins tendre;
Fuyoit-elle moins mes Rivaux;
Falloit-il un moment l'attendre;
Amour, disois-je, que de maux!

Qu'on m'aimaſt d'un amour extrême
Tendre, délicat & conſtant;
Au milieu des délices même,
Je ſçavois n'eſtre pas content.

Ce n'étoit que ſoupçons, que craintes,
Que dépits, regrets ſuperflus.
Je vis l'Amour; finis tes plaintes,
Va, dit-il, tu n'aimeras plus.

Il s'enfuit; de l'indifference
J'éprouve auſſi-tôt la langueur.
Que tu choiſis bien ta vangeance
Amour, quand tu punis un cœur!

L'ennuy, la triſteſſe inhumaine
Ont pris la place des plaiſirs:
Pardon; prend pitié de ma peine
Vien; rend moy du moins des déſirs.

A LES ÂGES.

ODE XIV.

AMOUR, c'eſt à toy que je livre
Le court eſpace de mes jours,
Et je ne voudrois toûjours vivre
Que pour pouvoir aimer toûjours.

Tu fais le charme de tout âge;
Tout âge languit ſans tes feux:
Tendre, jaloux, conſtant, volage,
Pourveu qu'on aime, on eſt heureux.

Jeune autrefois, j'étois fidelle;
Ah! qu'alors je trouvois de goût
Dans un ſeul ſouris de ma belle,
Dans un rien! ce rien m'étoit tout.

Plus mur, nul objet ne m'arrête,
Mais tous allument mes ardeurs;
Amour, de conqueſte en conqueſte
Je voudrois dompter tous les cœurs.

L'âge avance toûjours, que faire?
Vieux, je veux encor m'enflâmer.
Quoy, dira-t-on, aimer ſans plaire?
Oüi; n'eſt-ce donc rien que d'aimer?

LES VRAIS PLAISIRS.

ODE XIV.

DE S favoris de la Victoire,
Je ſçai mépriſer le renom ;
Je n'irai point, yvre de gloire,
Affronter la mort pour un nom.

Que d'autres encenſent l'idole
Du faſte & de l'autorité ;
Pour l'eſpoir d'un honneur frivole,
Je ne vends point ma liberté.

Que de crainte toûjours ſaiſie,
L'Avarice compte ſon bien ;
Je regarde ſans jalouſie
Un tréſor qui ne ſert de rien.

Irois-je veiller ſur un Livre,
Avide d'un ſçavoir profond ?
Le temps que nous avons à vivre
Eſt ſi court & l'art eſt ſi long !

Je ne ſçais qu'aimer & que boire,
Et nuit & jour j'aime & je bois ;
C'eſt-là ma ſcience, ma gloire,
Mes richeſſes & mes emplois.

Les plaiſirs qui ſont nôtre ouvrage
Coûtent trop, ſont trop imparfaits ;
Je crois la nature plus ſage,
Je m'en tiens à ceux qu'elle a faits.

ODES
PINDARIQVES.

AVIS.

PIndare avoit fait des Hymnes pour tous les Dieux ; & il n'avoit oublié que Proſerpine. Cette Déeſſe, à ce que raconte Pauſanias, lui apparut un jour, & lui reprocha ſon oubli. Il s'engagea, comme le ſouhaittoit la Déeſſe, à reparer cette faute dès qu'il ſeroit arrivé dans ſon Empire. En effet étant mort quelque tems aprés, une de ſes amies le vit en ſonge, qui lui chantoit l'Hymne qu'il venoit de compoſer aux Enfers en faveur de Proſerpine. Cette Hymne prétenduë de Pindare, eſt le ſujet de mon Ode. Je le fais parler lui-même, & je tâche d'autant plus de m'élever à ſon ton & à ſes idées. J'y affecte même quelque déſordre ; & j'y fais entrer une digreſſion ſur Corinne *qui avoit remporté cinq fois ſur Pindare le prix de la poëſie lirique, en partie, à ce que croit Pauſanias, parce qu'elle étoit fort belle, & en partie parce qu'elle ecrivoit en Langue Æolique qui étoit celle du peuple, au lieu que Pindare ſe ſervoit de la Langue Dorique, qui étoit moins vulgaire..*

PINDARE

PINDARE
AUX ENFERS
ODE.
A MONSIEUR
DE TOUREIL.

EPOUSE du sombre Monarque,
Enfin l'impitoyable Parque
A ton empire m'a soûmis ;
J'ai passé les bords du Cocite ;
Il faut que mon ombre s'acquite
Du tribut que je t'ai promis.

Ecoûte ; jamais tes oreilles
Par de ſi puiſſantes merveilles
Ne ſe ſentirent enchanter ;
Même, quand le Chantre * de Thrace
Orphée. Guidé d'une amoureuſe audace,
Vint te forcer de l'écouter.

Mes chants paſſent ces chants perfides,
Piéges qu'aux Notaunniers avides
Tendent les Muſes * de la mer ;
Les Syrenes. La douceur en eſt plus charmante
Que le Nectar qu'on te préſente
A la table de Jupiter.

Typhée enchaîné dans ce gouffre,
D'où partent la flâme & le ſouffre
Que vomit l'effroyable Æthna,
Jadis de ſa priſon profonde,
Donna des ſecouſſes au monde,
Dont le Dieu des morts s'étonna.

Il craignit qu'au triste rivage,
La terre n'ouvrit un passage
A l'Astre par qui le jour luit;
Et qu'usurpateur des lieux sombres,
Il n'y vint effraïer les ombres,
Eternels sujets de la nuit.

Il vint aux champs de Syracuse,
Et là, sur les bords du Peguse,
L'Amour à tes loix l'asservit.
Effet digne de ta présence!
En un instant le Dieu s'avance,
Te voit, t'adore & te ravit.

O mes compagnes! ô ma mere!
O vous, maître des Dieux, mon pere!
Cris impuissans & vains regrets.
Au char la terre ouvre une voye,
Et déja le Styx voit la proye,
Que Pluton enleve à Cerès.

Mais Ciel ! quel deſeſpoir la preſſe !
Je vois la flame vangereſſe
Qu'elle allume aux braſiers d'Æthna.
Sicile, terres déſolées,
Vous vîtes vos moiſſons brûlées,
Par la main qui vous les donna.

Loin une raiſon trop timide ;
Les froids Poëtes qu'elle guide,
Languiſſent & tombent ſouvent.
Venez, Yvreſſe téméraire,
Tranſports ignorez du vulgaire,
Tels que vous m'agitiez vivant.

Je ne veux point que mes ouvrages
Reſſemblent, trop fleuris, trop ſages,
A ces jardins plantez par l'art ;
On y vante en vain l'induſtrie ;
Leur ennuyeuſe ſimétrie
Me plaît moins qu'un heureux hazard.

J'aime mieux ces forests altiéres,
Où les routes moins régulieres
M'offrent plus de diversité ;
La nature y tient son empire,
Et par tout l'œil surpris admire
Un désordre plein de beauté.

Déesse : ni par artifice,
Ni par vœux, ni par sacrifice,
Nul de nous ne peut t'échaper ;
Thétis même en trempant Achille,
Laisse à la trame qu'on lui file,
Encor un endroit à couper.

Qu'elles légions de phantômes,
Nouveaux hôtes de ces royaumes,
S'y rassemblent de toutes parts !
Combien chaque instant en ameine !
Leur apparition soudaine
Est plus prompte que les regards.

La Parque ne fait point de grace :
Tout meurt ; c'eſt pour l'humaine race,
L'inviolable arreſt du Sort.
Le rang, le ſçavoir, le courage,
Rien de tes loix ne nous dégage,
Tout meurt, puiſque Pindare eſt mort.

Triomphe, Déeſſe infléxible ;
Fiere de ton ſceptre terrible,
Ne cede pas même Junon ;
Tout eſt ſous ton obéïſſance ;
Et rien ne vaincra ta puiſſance
Que mes ouvrages & mon nom.

Ciel ! de ſa lire Æolionne,
Corinne interrompant la mienne,
Se préſente à mes yeux ſurpris !
Quel orgueïl jaloux la dévore ?
Sur mon ombre veut-elle encore
Remporter un injuſte prix ?

Approche impuiſſante Rivale :
Chante, & que la troupe infernale
Juge aujourd'hui de nos chanſons.
Tu ne me cauſes plus d'allarmes ;
Et tes yeux ont perdu les charmes
Qui briguoient le prix pour tes ſons.

Reconnoi déja ta foibleſſe :
Eh ! qui pour t'en rendre s'empreſſe
Qu'un peuple ignorant & ſans nom ?
Tandis qu'au tour de moi j'attire
Les Héros, les Dieux de la lire,
Orphée, Homére, Anacréon.

A mes pieds s'abbaiſſe Cerbere,
J'ai calmé ſa rage ordinaire,
Ses regards ne menacent plus ;
Ses oreilles ſont attentives ;
Et de ſes trois gueules oiſives,
Les hurlemens ſont ſuſpendus.

Quels prodiges ma lire cause !
Sisiphe étonné se repose,
Son rocher vient de s'arrêter :
Et je vois chaque Danaïde
Demeurer sur leur tonne vuide
Immobile pour m'écouter.

Jusqu'au petit fils de Saturne,
Minos perd le soin de son Urne,
Occupé de mes sons vainqueurs.
Je vois les Parques attendries :
De leurs mains même les Furies
Laissent tomber les feux vangeurs.

TOUREIL, c'est ainsi qu'au Ténare,
De ses airs le divin Pindare
Charmoit Proserpine & les morts.
Mais non, tu connois trop sa lire,
Non, tout ce que tu viens de lire,
N'est que l'ombre de ses accords.

O ! que n'ai-je ce goût sublime ,
Ce génie ardent qui t'anime ,
Ce choix qui brille en tes écrits !
J'aurois dans une Ode immortelle ,
Si bien imité mon modèlle
Que tes yeux s'y seroient mépris.

AVIS.

CEtte Ode eſt imitée de la quatorziéme Olimpique de Pindare, où aprés avoir célébré les Graces, il les prie de chanter avec lui la gloire d'Aſopic, & preſſe la Renommée de pénétrer au Palais de Proſerpine, pour y apprendre à Cléodame la nouvelle victoire de ſon fils.

LES GRACES.

ODE.

A. S. A. S.

MONSEIGNEUR LE DUC

DE VENDOME

DE'ESSES, jadis adorées
Dans les abondantes contrées
Où Céphiſe roule ſes eaux,
Que mon hommage vous attire,
Graces, venez toucher ma lire,
Et tirez-en des ſons nouveaux.

Les Argonautes

Par vous, une troupe * vaillante
Enleva la toiſon brillante
Que gardoit le Dragon de Mars :
En vain ſon haleine enflammée,
Et ſes dents, meres d'une armée,
En étoient les affreux rempars.

Par une puiſſance ſecrette,
Du cœur de la fille d'Aëte,
Vous fiſtes triompher Jaſon :
Vous lui prêtâtes tous vos charmes ;
Et bien-tôt le Scythe en allarmes
Perdit Medée & la Toiſon.

L'Amour vous doit ſes traits, ſes flames ;
A votre aſpect naiſt dans les ames
La déſirable volupté :
Sans vous, rien ne nous intereſſe :
C'eſt à vous d'orner la Sageſſe,
Et de faire aimer la Beauté.

Malgré l'appareil délectable,
Juſques à la céleſte table
L'ennui s'introduiroit ſans vous ;
Au goût de la troupe choiſie,
Vous aſſaiſonnez l'Ambroſie,
Et rendez le Nectar plus doux.

Tout fleurit par vous au Parnaſſe ;
Apollon languit & nous glace,
Si-tôt que vous l'avez quitté :
Mieux que les traits les plus ſublimes,
Vous allez verſer ſur mes rimes,
Le don de l'immortalité.

Oüi, je ſens que pour moi Thalie
A ſes Sœurs aujourd'hui s'allie ;
Elle me dicte mes chanſons.
Quels vers vont couler de ma veine !
La raiſon obéit ſans peine
A la contrainte de mes ſons.

Je célebre un nouvel Hercule ;
Et ſi, bravant un vain ſcrupule,
Je joins les Graces aux combats,
N'en eſt-il pas de martiales ?
Telles que tu nous en étales,
Guerriere & charmante Pallas ?

C'eſt par ces héroïques Graces,
Que VANDOSME ſçait ſur ſes traces,
Enchaîner les cœurs des Soldats;
Ces cœurs plus puiſſants que l'épée
Aux eaux infernales trempée;
Ces cœurs la force des Etats.

Des Guerriers l'ami le plus tendre,
Une égale ardeur lui doit rendre
Un ami dans chaque Guerrier.
En eſt-il un ſeul qui ne tente,
Malgré la Parque menaçante,
D'être en mourant ſon bouclier?

Toi, Déeſſe aux rapides aîles,
Qui des actions immortelles
Inſtruis ſeule tout l'Univers,
Pénétre au ténébreux rivage;
Force, pour t'y faire un paſſage,
Les noires portes des Enfers.

Cherche, entre les Roïales ombres,
HENRY, l'honneur de ces lieux sombres,
Ce Prince autrefois notre appui;
Pein VANDOSME aux yeux de son Pere;
Di lui l'usage qu'il sçait faire
Du sang qu'il a reçû de lui.

Fai voir cet invincible Alcide
Cherchant d'une course rapide,
La gloire à travers les hazards:
Pein ces Villes, sanglants théatres,
Que ses siéges opiniâtres
Ouvrirent à nos étendars.

Mais sur tout décri le carnage
Que vit l'Adda sur son rivage,
Dès que ce Vainqueur y parût;
Ces corps pleurez de tant de veuves,
Que l'onde porte au Dieu des Fleuves,
Surpris de ce nouveau tribut.

Eugene au fort de la tempête,
Crût même sentir sur sa tête
La pesante faulx du trépas :
Dans la fuite il chercha sa gloire,
Et compta pour une victoire,
D'avoir sauvé quelques Soldats.

AVIS.

L'Ode suivante est imitée de la douzième Olimpique de Pindare, où après les loüanges de la Fortune, il fait entendre à Ergotele qu'une sédition avoit éloigné de son pays, que c'est à son malheur qu'il doit sa gloire.

LA

LA FORTUNE

ODE

A MONSEIGNEUR LE MARECHAL DUC DE BARVIC.

FORTUNE, ma Muſe t'appelle;
Pour BARVIC ſeconde mon zèle;
De ſa vie embellis le cours.
Conſtante une fois, ſur ſes traces,
Que par quelqu'une de tes graces,
Il puiſſe compter tous ſes jours.

Nous te devons ce que nous sommes ;
C'est ta main qui des foibles hommes,
Fait à son gré rouler le sort.
Seule sur les ondes amères,
Tu fais aux vaisseaux téméraires
Trouver le nauffrage ou le port.

Des combats fiére Souveraine,
C'est ou ta faveur ou ta haine,
Qui détourne ou conduit les traits ;
Et sans ton arrest qui l'ordonne,
Un front que le laurier couronne,
N'eût été ceint que de cyprès.

Tout suit ton empire infléxible ;
Présente & toûjours invisible,
Tu prens place aux conseils des Rois :
Quand dans son aveugle foiblesse,
Le peuple croit que la Sagesse
Elle seule y dicte ses loix.

Si cédant à l'impatience,
Notre crainte ou notre eſperance
Cherche à pénétrer tes décrets;
Bien-tôt un trouble inévitable
Punit l'empreſſement coupable
Qui veut en ſonder les ſecrets.

Les Dieux que nos ſoûpirs implorent,
Peut-être eux-mêmes les ignorent,
Ou n'oſent nous les réveler;
S'ils nous accordent quelque oracle,
D'un ſens menteur, nouvel obſtacle,
Ils ſçavent toûjours le voiler.

Pour tromper l'humaine prudence,
Tu te plais, contre l'apparence,
A ranger les évenemens;
Souvent des ris naiſſent les larmes,
Et quelquefois de nos allarmes
Naiſſent nos plus heureux momens.

Lorſque l'Auteur de ta naiſſance,
De ſon peuple fuit l'inſolence,
Le même coup perça ton cœur ;
BARVIC, dans ce funeſte orage,
Tu crus voir d'un commun naufrage
Périr ta gloire & ton bonheur.

Fui des lieux dignes du tonnerre,
Le ciel va dans une autre terre
Relever ton ſort abbatu :
La France redoutable au crime,
Sert d'azile aux Rois qu'on opprime,
Et de patrie à la Vertu.

Après l'effort de la tempête,
C'eſt-là que LOUIS ſur ta tête
Fait lever un jour plus ſerain ;
Et te confiant ſes armées,
A la Victoire accoûtumées,
Te met les lauriers à la main.

Marche, la gloire t'accompagne,
Ta valeur affermit l'Eſpagne
Sous une douce & juſte loi;
Et le Tage a vû ſur ſes rives,
D'Albion les troupes craintives
Fuir devant le fils de leur Roi.

Sur cette inacceſſible roche,
Quel fort * de l'olimpe s'approche ? *Nice.*
Quels Titans faut-il en chaſſer ?
Tu viens : tout fuit, tout eſt en poudre;
Jupiter t'a commis la foudre :
Quel bras eût mieux ſçû la lancer ?

Pourſui, ſers d'une ardeur conſtante,
Un Héros dont la main puiſſante
Prit ſoin d'adoucir tes douleurs ;
Et qu'à jamais dans notre hiſtoire,
L'avenir admire ta gloire,
Peut-être dûë à tes malheurs.

AVIS.

CEtte Ode eſt imitée de la douziéme Phithique de Pindare, où en loüant Midas joüeur de flûte, il raconte l'invention de cet Inſtrument par Pallas. Comme Pindare parle d'une flûte guerriere, & que je parle d'une flûte douce, j'ai ſubſtitué à la fable de Pallas celle de Pan & de Syrinx.

LA FLUTE

ODE.

A MONSIEUR DE LA BARRE

Fameux Joüeur de Flûte Allemande.

PRen place en mes vers, cher LA BARRE,
Ne croi pas que ma Muſe, avare,
N'adreſſe ſon encens qu'aux Grands.
Ce n'eſt point l'eſpoir qui m'excite,
Et je rends au ſimple mérite
Le même honneur que je leur rends.

JE CHANTE ces douces merveilles,
Ces sons, Souverains des oreilles,
Que ta flûte forme à ton gré;
Cet art redoutable aux cruelles,
Qu'inventa, pour triompher d'elles,
Le Dieu dans les bois adoré.

Syrinx d'une course hardie,
Dans les forests de l'Arcadie,
Poursuivoit leurs hôtes légers;
Le péril accroît son courage,
Elle craint le tendre esclavage
Et ne craint point d'autres dangers.

Lasse un jour, elle se repose,
A ses côtés elle dépose
Ses fléches, son arc & son cor.
PAN la voit, la prend pour Diane;
Mais aussi-tôt il se condamne,
Et la trouve plus belle encor.

Brûlant d'une ſoudaine flâme,
Il lui dit l'ardeur de ſon ame ;
Elle part au même moment.
En vain il la ſuit & l'appelle ;
Comme un Cerf fuyoit devant elle,
Elle fuit devant ſon amant.

Déja la belle fugitive
Du Ladon atteignoit la rive ;
Et l'onde l'arrête en ce lieu.
Confuſe à ce nouvel obſtacle,
Des Dieux elle implore un miracle
Contre les attentats d'un Dieu.

Ses pieds diſparoiſſent ſous l'herbe,
Tout ſon corps n'eſt plus qu'une gerbe
De longs & d'humides rameaux :
Et quand dans ſon tranſport extrême,
Pan croit embraſſer ce qu'il aime,
Il n'embraſſe que des roſeaux.

Il en ſort un tendre murmure,
Dont malgré ſa triſte aventure,
Il ſent ſuſpendre ſon ennui :
Le bruit de ces roſeaux l'enchante,
Il aime la plainte touchante
Qu'ils ſemblent former contre lui.

Sur un de ces roſeaux qu'il touche,
Il ſoupire, il preſſe ſa bouche,
Le roſeau lui rend ſes ſoûpirs :
Il en fait l'inſtrument aimable,
Monument à jamais durable
De ſes infortunez déſirs.

Cet inſtrument, ſes ſeules armes,
Déſormais ſupplée à ſes charmes ;
Il n'a plus que d'heureux amours.
Dans ſon changement moins rebelle,
Syrinx, pour vaincre une cruelle,
Eſt elle-même ſon ſecours.

Ainſi ta flûte enchantereſſe,
LABARRE, inſpire la tendreſſe ;
Tout s'enflame à tes ſons vainqueurs.
L'amour même en devient plus tendre,
Et ne ſongeant plus qu'à t'entendre,
Il te laiſſe bleſſer les cœurs.

Un Dieu conduit ta main ſçavante ;
A ces ſons que ta flûte enfante,
Apollon & Pan ont leur part.
En vain l'orgueïl veut nous ſéduire,
Les Dieux ſeuls peuvent nous inſtruire
Des dernieres beautez d'un art.

C'eſt par eux que d'arides plaines
Virent les murailles Thébaines
Naître des accords d'Amphion :
C'eſt par eux que les Néréïdes
Virent d'entre des bras perfides
Un dauphin ſauver Arion.

Privé du secours de son Pere,
Orphée eut-il fléchi Cerbere,
Et de la mort forcé les loix ?
Euridice malgré la Parque,
Eût-elle repassé la barque
Qu'on ne doit passer qu'une fois ?

Heureux & malheureux Orphée !
Ne pouvois-tu de ton trophée
T'assurer un moment plus tard ?
L'enfer te rendoit sa captive,
Mais helas ! ton amour t'en prive
Par un impatient regard.

Ne limite pas, cher LA BARRE,
Si quelque jour jusqu'au Tenare
Tu vas rechercher ton Iris ;
Sois plus fidele au Dieu des Ombres,
Et sans la voir, sors des lieux sombres,
Si ton bonheur est à ce prix.

E COURAGE

ODE.

A. S. A. R.

MONSEIGNEUR

E DUC D'ORLEANS.

Sur la Prise de Lérida.

OIN ſcrupuleuſes loix de l'exacte méthode,
Parons nous d'une autre beauté ;
n, Muſe de Pindare, & répand ſur cette ode
La chaleur & la nouveauté.

chantois autrefois ces Héros de l'Elide,
Vaines images de Guerriers,
i diſputant le prix d'une courſe rapide,
Devoient leur gloire à leurs courſiers.

Ces Athlétes poudreux, ſpectacle de la Gréce,
Furent honorés de tes dons :
Et dans tes vers alors leur force & leur adreſſe
Uſurpoient de plus nobles noms.

Contr'elles la valeur, le ſolide mérite
Souvent ſe trouvoient impuiſſans,
Et dans un corps d'Achille une ame de Therſite
Pouvoit leur ravir ton encens,

Que de la vertu ſeule il ſoit la récompenſe :
Chante de plus dignes combats,
Où le Héros uniſſe à l'active prudence
Le mépris conſtant du trépas.

Ciel ! qui m'a tranſporté dans les champs d'Iberie,
Quel eſt ce redoutable Fort ?
D'un peuple de mutins la rebelle Furie
En fait au loin voler la mort.

ce roc, disent-ils, nous défions la foudre,
Rien ne peut nous en renverser;
eder nos rempars qui pourroit nous resoudre?
CONDE' n'a sçû nous y forcer.

e vois, le Héros jaloux de cette gloire,
De CONDE' le digne Rival,
i dans ses vœux hardis demande à la victoire
L'honneur d'estre un jour son égal.

ſt ce même Héros dont Stinkerque & Nervinde
Virent les glorieux essais;
ne & dans l'âge encor du Conquerant de l'Inde,
Sa valeur hâta nos succès.

ais si loin des combats, une paisible étude
A depuis occupé ses jours,
iel besoin aux grands cœurs d'une longue habitude?
Nés Héros, ils le sont toûjours.

Dés que Mars les rappelle, on les voit intrépides,
S'applaudir du péril offert,
Et se dédommager par des exploits rapides
De ce repos qu'ils ont souffert.

Muse, vien m'éclairer. Quel est le vrai courage ?
Est-ce un transport impérieux,
Qui devant les dangers répandant un nuage
N'offre que la gloire à nos yeux?

Tel a fait des combats la longue expérience ;
Mais du fer, toûjours respecté,
C'est du même bonheur l'aveugle confiance
Qui fait son intrépidité.

Pénétrons plus avant. Dans un jour de bataille
Tel s'arme d'un front ménaçant,
Que l'on veroit pâlir, au pied d'une muraille,
D'un péril toûjours renaissant.

Cel

Celui qui ſçait braver, d'une tranquille audace,
De longs & d'aſſidus hazards;
Voila le vrai Héros, tel que même la Thrace
Le pourroit confondre avec Mars.

Vous, rebelles, tremblez à l'image éclatante
Que je trace ici d'un grand cœur;
La valeur naturelle, éclairée & conſtante,
Vous peint aſſez vôtre vainqueur.

Mais quoi! les élemens, ſecondant vôtre rage,
Conſpirent contre mon Héros:
La Segre dans ſon camp s'eſt ouvert un paſſage,
Et l'aſſiége avec tous ſes flots!

Nos ennemis jaloux, liez par tant de ligues,
S'avancent à vôtre ſecours.
Cede, jeune Guerrier; le ſort par trop de digues,
De tes faits interrompt le cours.

Mai non, malgré ce roc où mille foudres tonnent,
Malgré les Fleuves débordez,
Malgré tous ces ſecours que nos voiſins vous donnent,
Il vous preſſe & vous lui cedez.

Nous triomphons enfin : ſa valeur obſtinée
Vient de nous ouvrir vos remparts :
La Segre en frémiſſant ſe retire, étonnée
D'en voir ſortir vos étendarts.

Avec ce Conquerant, partagez vôtre temple,
Sage Déeſſe des Guerriers ;
Digne de vos honneurs, il ſçait à vôtre exemple,
Marier l'olive aux lauriers.

POEMES.

LES APOSTRES.

POE'ME.

A MONSEIGNEUR L'EVESQUE DE SENLIS.

JE chante ces Héros dont l'intrépide zèle
Fit prendre à l'Univers une face nouvelle,
Et qui d'un culte impur affranchiſſant les cœurs ;
En furent à la fois victimes & vainqueurs.

Loin prophane Appollon; ces Héros que je chante,
Ne me font voir en toi qu'une idée impuiſſante :
Eſprit qui fus leur force, ame de leurs exploits,
Toi qui les fis par eux, chante les par ma voix.

CHAMILLART, qu'à leur rang tes vertus éleverent,
Qui conduis après eux, l'Eglise qu'ils fonderent,
Reconnoi sous leurs traits l'image de ta Foi :
Puissent être mes vers dignes d'eux & de toi.

L'aveugle Idolâtrie en chimères féconde,
Avoit à son empire assujetti le Monde ;
Les Mortels préferoient, malgré mille bienfaits,
Au Dieu qui les forma, des Dieux qu'ils avoient faits.
Mais adorant en eux leurs penchans & leur vices,
Ils sembloient moins chercher des Dieux que des Complices.
L'Injustice embrassoit ce culte séducteur ;
Et chaque Crime au Ciel avoit son Protecteur.

Là le zele lui-même exhorte à l'Adultere ;
Ici le Parricide est un sacré Mistére :
Il n'est Plaisir infame, il n'est Forfait si noir,
Qu'à quelque Autel, l'Erreur ne transforme en Devoir.

Douze Hommes inconnus qu'un feu céleste anime
Veulent briser le joug de l'Erreur & du Crime ;
Ils partent, vont porter cet Oracle en tout lieu :
Soyez Justes, Mortels, & ne craignez qu'un Dieu.
L'Ennemi des Humains frémit de l'entreprise ;

Sous le Mépris d'abord sa rage se déguise.

Noir Esprit qu'attens tu de ces mépris forcés ?
Tu les traites en vain d'Imposteurs, d'Insensés :
Ne crois pas que long-temps l'Univers les dédaigne :
Sur ton Régne détruit va naître un nouveau Régne :
Cede à la Verité qu'en vain tu veux nier ;
L'humble Foi d'un seul mot sçait se justifier.

Déja sa Voix féconde enfante les Miracles ;
La Nature soumise atteste ses Oracles,
L'Aveugle sent ses yeux s'éclaircir sous sa main ;
Le Boiteux à son gré marche d'un pas certain ;
Sur tous les malheureux ses Dons vont se répandre ;
Le Muet parle au Sourd, étonné de l'entendre ;
La mort même est contrainte à révoquer sa Loi ;
Et du sein des Tombeaux rend sa Proye à la Foy.

Le pouvoir dont leur Maistre étonna la Judée,
Surprend encor en eux la terre intimidée.
Eh ! quelle excuse reste à l'Incrédulité ?
Un Prodige résout chaque difficulté.

Les Peuples cependant ébloüis de leur Gloire,
Prêts à les adorer, n'osent encor les croire,
Et pensant les fléchir par d'idolâtres Vœux,

L'Encenſoir à la main, courent au devant d'eux.
De l'adroit Ennemi dangereux Stratagême !
Gardez-vous d'égaler le miniſtre au Dieu même,
Diſent-ils, connoiſſez des Mortels impuiſſans,
Et donnez-nous la Mort plûtôt que de l'Encens.
Ainſi du fol Orgueïl ils rejettent l'amorce,
L'aveu de leur foibleſſe eſt leur plus grande force:
On alloit de l'encens leur offrir le tribut,
A ce nouveau prodige; on fit plus; on les crut.

Par tout la Verité luit aux Ames ſinceres,
L'Idolâtre éclairé rougit de ſes chiméres;
Et ſur la Foi du zèle affrontant le danger,
Il cherche encor ſes Dieux, mais c'eſt pour s'en vanger.
L'un ſur l'Autel impie éteint l'encens qui brûle;
L'autre briſe en leurs mains un foudre ridicule;
Et l'injure à la bouche, ils foulent tous aux pieds
Ces Dieux qu'avec frayeur ils ont cent fois priés.

C'eſt à ces derniers coups que l'Enfer en allarmes,
Raſſemble tout l'effort de ſes dernieres armes;
Il accroit la terreur, il aigrit le courroux
Des Tyrans ſoupçonneux & des Prêtres jaloux;
Et bien-tôt à l'aſpect du douloureux martire,

Croit voir la Verité forcée à se dédire.
Mais ses saints Défenseurs insultant aux Enfers,
D'un visage serein se presentent aux fers;
Ils courent aux Prisons plus qu'on ne les y traîne;
Joüissent de l'opprobre en attendant la peine;
Vont confesser leur maître au pied des tribunaux;
Pour le mieux annoncer, montent aux échaffauts,
Et font aux spectateurs craindre encor sa puissance,
Sous les coups des Boureaux lassés de leur constance.
Enfer, quel est le fruit de ton dernier effort?
Le peuple des Elûs va naître de leur mort.
Déja leurs ennemis devenus leur complices,
Viennent, impatiens, mandier les supplices.
Que de nouveaux Chrêtiens! crois-tu les dissiper?
Il s'en presente plus que tu n'en peux frapper;
Chaque Martir en forme une foule nouvelle,
Et le monde est surpris de se trouver fidelle.

LE PLAISIR

POEME.

A MONSIEUR L'ABBE' ABEILLE.

MUSE, raconte-moi quelle prompte vangeance
Ne nous a du plaisir laissé que l'apparance ;
Comment le Ciel punit l'oubli de ses autels.
Les Dieux se plaisent-ils aux tourmens des mortels ?

Jadis par nos respects désarmé du tonnerre,
Jupiter envoya le plaisir sur la terre ;
A pleines mains sur nous il versa ses bienfaits;
Nos désirs en naissant se virent satisfaits :
Les soins, les Passions vainement mutinées,
Etoient loin de nos cœurs, à ses pieds enchaînées,
Et tant que Jupiter le laissa dans ces lieux,
Les Mortels enchantez furent autant de Dieux.

Mais bien-tôt excitant la céleſte colère,
Ce fut de ce bonheur que nâquit leur miſere,
Et déchûs aujourd'hui de leur felicité,
Ils ſeroient plus heureux, s'ils l'avoient moins été.

Jupiter oublié pour prix de nos délices,
Vit paſſer au plaiſir ſes propres ſacrifices.
Par ce maître nouveau l'Univers entraîné,
Abandonna le Dieu qui nous l'avoit donné.
L'homme dans ſon yvreſſe oſant ſe méconnoître,
Si tôt qu'il fut heureux, fut indigne de l'être.
De l'Auteur de ſes biens les Temples ſont déſerts;
Et le plaiſir a ſeul l'encens de l'Univers.

N'eſt-ce donc plus à moi qu'obéït la nature,
S'écria Jupiter indigné de l'injure?
Les Mortels endormis dans le ſein du bonheur,
Laiſſent-ils mes autels & mon nom ſans honneur?
Et je le ſouffrirois! Non, que plûtôt le monde
Dans ſon premier cahos à jamais ſe confonde;
Puniſſons des ingrats, & retirant ma main,
Laiſſons dans le néant rentrer le genre humain.
Que dis-je! le néant trahiroit ma juſtice;
Ce ſeroit une grace & non pas un ſuplice;

Qu'il vive pour sentir mille tourmens nouveaux,
Et de tous ses désirs faisons-lui des boureaux.

Il dit ; & dans l'instant le plaisir qu'il rappelle,
Revolle pour jamais sur la voûte éternelle ;
Mais en le rappellant, pour troubler nôtre cœur,
Ce Dieu nous en laissa le fantôme imposteur.
Sous les traits du plaisir la douleur déguisée,
Vint attirer les vœux de nôtre ame abusée ;
Assise à ses côtez, & le sceptre à la main,
La fiére Ambition tenta l'orgueïl humain ;
Plutus devant son thrône étalant les richesses,
Alluma dans nos cœurs la soif de ses largesses ;
Et l'amour auprès d'eux, jaloux de nos souhaits,
Nous offrit ses liens & nous lança ses traits.

Hélas ! que peuvent-ils pour un cœur trop avide ;
Comblé de leurs faveurs, il se sent encor vuide ;
De ses vœux exaucez il en naît de nouveaux,
Et leurs présens sont moins des biens que des fleaux.

L'un, qui sçait sous ses pas enchaîner la victoire,
Sent son ambition s'accroître avec sa gloire ;
En vain tous les mortels gémiroient dans ses fers ;
Son orgueïl est plus vaste encor que l'Univers.

L'autre, maître inquiet d'une richeſſe extrême,
Ne trouve dans ſon or que la ſoif de l'or même.
L'amant pour qui l'amour choiſit ſes plus beaux nœuds
Aimé de ce qu'il aime, eſt encor malheureux ;
Et nouvel Ixion, dans ſa flame déçûë,
Pour le bien qu'il cherchoit, n'embraſſe qu'une nuë.

Mortel, que ton malheur déſille enfin tes yeux.
Le plaiſir loin de toi s'eſt enfui dans les Cieux,
Jupiter l'a banni de ton cœur infidélle ;
Que s'il ſe peut encor, ta vertu l'y rappelle.

Toi, que n'agitent point d'empetueux déſirs,
Qui ſçais de tes devoirs te faire des plaiſirs,
Dans cette fiction pour nous trop véritable,
ABEILLE, puiſſe-tu ne trouver qu'une fable.

HOMERE,

POE'ME

OZERAI-je chanter ce Génie héroique,
Qui tient au ſacré Mont le ſceptre poëtique ?
Pour célébrer ſon nom quel ſera mon appui ?
Muſe, qui l'inſpirois, vien m'inſpirer pour lui.

En vain pour les humains la raiſon trop auſtére,
Vouloit les aſſervir à ſon joug ſalutaire ;
Contents des paſſions dont ils étoient ſéduits,
Ils fuyoient ſon empire & craignoient d'être inſtruits.
Elle alloit diſparoître ; un fertile génie
Lui prêta pour l'orner la fable & l'harmonie,
Et l'homme alors charmé par ces dehors flateurs,
Vint au devant du joug que lui cachoient les fleurs.

Sage Homére, c'eſt toi qui pour ſauver la Gréce

Le premier dignement employas cette adreſſe ;
C'eſt toi qui preparas ce doux contre-poiſon,
Et qui par le plaiſir fis régner la raiſon.
Tu voyois ton païs formé de cent Provinces,
Vaſte, mais partagé ſous les loix de cent Princes,
Trop foibles, divisez ; invincibles, unis ;
Et c'eſt cette leçon dont tu les as munis.
Par leur amuſement prevenant leur ruïne,
Ton art leur preſenta l'Iliade divine,
Où par tout la diſcorde enfante le malheur ;
Où par tout l'union fait plus que la valeur.

Dès le moment fatal que le ſuperbe Atride
Eut au fils de Thetis enlevé Brizeïde,
Privé de ſon ſecours, malgré celui des Dieux,
Il voit tous ſes ſoldats immolés à ſes yeux ;
La terreur & la mort dans ſon Camp ſe répandent ;
On renverſe ſur eux les tours qui les défendent ;
Et l'intrépide Hector, par des efforts nouveaux,
Oſe, aux yeux de Neptune, embraſer leurs vaiſſeaux.
Spectacle trop charmant pour le Héros qu'il vange !
Mais dont bien-tôt la joye en deſeſpoir ſe change.
Patrocle périſſant ſous de funeſtes coups

Punit Achille oisif de son propre courroux.
Mais reconciliez par leur perte commune ;
Les deux Rois aussi-tôt rappellent la fortune ;
Mille Troyens qu'abbat l'éleve * de Phœnix
Achille. Inondent tout à coup les rivages du Stix ;
Et des Manes plaintifs accompagnant la foule,
L'ame d'Hector s'enfuit avec son sang qui coule ;
Tel qu'un Tigre abbatu sous l'effort d'un Lion,
Il meurt ; & meurt en lui tout l'espoir d'Ilion.

Homére, c'est ainsi que par des fables vives,
Tu rends à tes leçons nos ames attentives ;
Toûjours interessé, l'impatient lecteur
Du feu de tes écrits sent embraser son cœur ;
Il voit, il sent, il suit tout ce que tu racontes,
La foudre porteroit des atteintes moins promptes ;
Un torrent furieux, tombant du haut des monts,
Moins bruyant, moins rapide, inonde les vallons,
Lorsque déracinant & le cedre & le chesne,
Il les force à le suivre où son courant l'entraîne.

Ainsi marche à grand bruit l'Iliade en son cours,
Nous étonnant sans cesse, & nous charmant toûjours.
Plus doux & tel qu'un fleuve arrosant les prairies

Fait

uit ſerpenter ſes eaux dans leurs routes fleuries,
)ans la ſage Odiſſée, honneur de tes vieux ans,
'u conduis aux vertus par des ſentiers riants.

Uliſſe mieux cent fois que l'école Stoïque
reſente à nos regards la conſtance héroïque ;
'out le courroux des mers, les dangers, les plaiſirs,
ſe peuvent un moment ſuſpendre ſes déſirs ;
a prudence trompa ſur les humides plaines
.a fureur de Charibde & l'eſpoir des Sirenes ;
'oûjours errant, toûjours luttant contre le ſort,
. ne ſçait redouter, ni ſouhaiter la mort.
Régne, divin Homére, & que pour récompenſe
ent Villes à l'envi diſputent ta naiſſance ;
'oi tout le cours des temps, & que tes vers encor
)'Alexandres nouveaux ſoient le plus cher tréſor.
'uiſſent-ils à jamais confondre les Zoïles,
t pour imitateurs n'avoir que des Virgiles.

Ce n'eſt pas que, contraint de changer de parti,
Mon ſiſtême * lirique ici ſoit démenti ;
Des Sçavants prevenus l'impérieuſe idée,
N'a point encor ſéduit mon ame intimidée ;

L'Ode de l'Emulation.

Et ſi du Chantre Grec j'encenſe les travaux,
Je veux que ſes honneurs lui faſſent des rivaux;
Que ce ſublime eſpoir qu'on s'éfforce d'eteindre,
En voulant le paſſer, ſerve au moins à l'atteindre.

ODARIA

GALLICA

Anacreontico ſtilo elaborata, & Latinis verſibus reddita.

ab Em... Br... Mont.

Odaria Gallica Anacreontico ſtilo elaborata & Latinis Verſibus reddita.

ab Em.. Br.. Mont.

Clariſſimo viro Hudartio Mottæo.

O D E.

NON, ſi quid teneris blandus Anacreon
Luſit carminibus, ſola ſibi imputet
Audax nobilibus Græcia vatibus.
Illi noſtra negat cedere Gallia,
Attollitque pari laude tumens caput;
Ut cumque Ionii pectinis æmulus
Vocalem increpitas pollice Barbiton.
Nam, ſeu pampinei munera Liberi
Cantas, ſeu Paphio perlita nectare
Pulchris virginibus carmina div idis,
Artes ipſe ſuas, & citharam tibi
Gaudet ſponte ſenex ponere Teïus.

Quod si, Romuleæ dum numeris lyræ
Æternare tuos experior sonos,
Dextro me facilis lumine respicis,
Et tecum socios ferre finis gradus,
Olim, spero equidem, tramite splendido
Rumpens Dædaleis astra volatibus
Te, Mottæe, sequar, quando humiles super
Evectus populos non imitabilem
Sublimi insequeris carmine Pindarum.
At quò, Musa, paras tendere pervicax?
Graves pone animos. Alituum abstine
Regnatricem aquilam velle sequi polo,
Cantus sueta rudi gutture stridulos
Inter littoreas perdere hirundines.

IN ANNAM FABRAM Tanaquilli Fabri filiam & Andreæ Dacerii uxorem, cum Græca Anacreontis Odaria Gallicâ interpretatione & notis illustrasset.

ODE I.

DOcti nata patris, docto sociata marito,
Quæ scriptis æquas nomen utrumque tuis,
Teïus assumpsit frustra tua nomina vates,
Tam bene qui didicit Gallica verba loqui.

Carmina qui solus tenero dictarat alumno,
Illud opus potuit fingere solus Amor.
Sic mihi juratus nuper factum omne retexit.
Argue mendacem, si potes, esse Deum.

Forte suis unam questus te deesse triumphis,
Jusserat edomito vincula corde pati.
Non onerosa aliis sprevisti jussa puellis,
Victorem contra stare parata Deum.

Non tulit indociles animos Amor; arripit arcũ,
Inque tuos vibrat ſpicula mille ſinus.
Pectoris eduri nativo obtuſa rigore,
Ante pedes hebeti cuſpide tela cadunt.

Protinus ex illis una eſt tibi lecta ſagittis,
Venit & ultrici certiùs acta manu.
Ille fugit: fugienti hæſit penetrabile ferrum,
Egit & hoſtiles in tua vincla manus.

Servitii impatiens, pactâ mercede, Cupido,
Quod mihi carius eſt, accipe, dixit, opus.
Dixit, & Ionii tibi mollia carmina vatis,
Quem Gallum ex Teïo fecerat eſſe, dedit.

Quiſque, ſolet quod amat, factis effingere: vatem
Molior hunc numeris æquiparare meis.
At tibi quod pariter, formoſa Daceria, carmen
Mittimus, hoc æquè non mihi ſcripſit Amor.

VOTA.

ODE II.

EGo flos fieri velim novellus,
Qui molli Climenes resectus ungue,
Atque inter niveas jacens papillas
Uno nascitur, interitque sole.

Mutari zephiro velim procaci,
Qui perflat Dominam, suosque blandus
Lascivo fremitu susurrat ignes,
Quamvis aspicit, invidetque Flora.

Dii me Dii faciant avem tenellam,
Cujus carmen amat puella tantum,
Ut penè ipsa sui immemor pericli
Sera non timeat redire silvis!

Fiam figidulus repentè rivus,
Qui ſedans nimios caloris æſtus
Puro lambere amat latus liquore,
Accepiſſe ſinu ratus Citheram!

Si fons ille forem, Dii, deæque,
Ut circumſiliens tepente fluctu...
Verùm ignoſce meis benigna votis;
Eſſe quidquid amas, velim, puella.

VANUM BACCHI PRÆSIDIUM.

ODE III.

NUper meæ dolebam
Faſtus graves puellæ:
Sed uſque mî negabat
Mollire Amor puellam.
Motus meis querelis
Adeſt mihi Lyæus,
Noſtriſque pollicetur
Certum malis levamen.
Ergo, ut meis fruendam
Votis daret puellam,
Quam debuiſſet ipſe

Dediſſe mî Cupido,
Diebus inde paucis
Tenellulum Citheræ
Vino domat puellum;
Illique, dum calente
Jacet ebrius Falerno,
Furatur arma Bacchus.
Dein miſſili ſagittâ,
Petit rebelle pectus,
Cauſam mei doloris,
Meique cauſam amoris.
Manu ſed acta molli
Fugit incruenta cuſpis,
Innoxioque ſummam
Stringit cutem volatu.
Tractare novit unus
Suas amor ſagittas.

SOMNIUM.

ODE IV.

QUÆ ſpectacula detinent
Senſus attonitos ? indoluit meis,
Credo, vincta malis Chloë !
Que vis indomitam continuò poteſt
Emolliſſe ferociam ?
An ſomnus miſeris ſuetus amantibus
Falſa immittere gaudia,
Torquet me volucri ſævus imagine ?
Illam num video Chloën,
Quæ deſideriis læſa fidelibus,
Semper difficilis mihi,
Semper dura, ferox, illacrymabilis...
At ſuſpiria quid ſibi
Intempeſta volunt ? Cur tua triſtibus
Tument lumina fletibus ?

Quæ ſecreta facis vota, diù pudor
Oppreſſit male barbarus.
Importunam hodie fortior audeat
Expugnare modeſtiam,
Qui Divos, homines unus amor domat;
Et quotquot tulimus mala,
Securis properet deterere oſculis.
Ergo nos bene mutuis
Certemus Venerem explere caloribus,
Jam pectus mihi... Jupiter!
Quis me ſuſcitat? Ah! ferreus es nimis,
Duro & marmore durior,
Qui tam grata potes rumpere ſomnia.

VITÆ USUS.

ODE V.

BIbamus. Ætas præcipites agit
Feſtina curſus : hanc ſpatiis Deus
Incluſit arctis. Nos fugacis
Damna hilares reparemus ævi.

Quæ nunc citato carpit iter gradu,
Claudet perennis fortè diem ſopor.
Cras fortè nos traducet atrâ
Nocte Charon. Quod adeſt, avaro

Uſu occupemus. Poſtera quodlibet
Fortuna volvat : juvérit invidas
Parcas fefelliſſe, & ſeveris
Particulam hanc rapuiſſe fatis.

Ergo potenti nunc decet uvida
Explere vino corda : quid intereſt,
Prudens, an inſanus voceris,
Certa modò ſubeat voluptas?

AMOR

AMOR A SOMNO EXCITATUS.

ODE. VI.

DUm nuper nemorum colles ingreſſus opacos,
Errabam incerto per loca ſola gradu,
Fortè puer patulâ ſomnos carpebat in umbrâ.
Heu! puer ille fuit perfidioſus Amor.

Acceſſi; ſed, dum formæ mirabar honores,
Debueram infidum prætimuiſſe decus.
Omnia perjuræ ſimilis fuit ille puellæ,
Quam delere meo pectore certus eram.

Ore puer roſeo, roſeo fuit ore puella:
Ardebat vultu par in utroque nitor.
Ingemui imprudens. Gemitum perſenſit amantis..
Evigilat ſonitu quolibet ille puer.

Continuò volucres hoſtiliter explicat alas,
Lunatoque arcu ſurgit in arma Deus.
Tunc mihi de telis immitibus eligit unum,
Et jacit, & fixo corde, ſuperbus abit.

nunc, atque tuæ ſupplex ad genua puellæ
Rurſus, ait, tenero ſaucius igne gemas.
Illa tuum æterno pectus torquebit amore,
Rupiſti ſomnos qui, maleſane, meos.

NEÆRÆ IMAGO.

ODE VII.

MOllem annimam ſolers telis inducere pictor,
Exere Parrhaſiâ quidquid in arte vales.
Æquore in exiguo referat depicta tabella,
Quod viſum in toto pulchrius orbe mihi eſt.

Vota ne præſumis nondum mea? pinge Neæram.
Non tamen hanc formâ qualibet eſſe velim.
Elige momentum felix, talemque repone,
Qualis erat cùm me ſubdidit illa ſibi.

Fortè choros agitans cultu fulgebat Ibero :
Celabat nitidas invida larva genas.
Dextraxit larvam, trifidoque citatiùs igne
Hæsernnt cordi vulnera mille meo.

Imbue formosis ridentia lumina flammis,
Improbus unde mihi spicula torsit Amor.
Vulneribusque jugum servile recentibus addens
Æterna imposuit vincla repentè mihi.

Candenti niveam frontem mentire Elephanto,
Quâ voluit sedem candor habere suam :
Cujus & egregio Cypris se jactet honore,
Si modo, quo fulget, possit abesse pudor.

Virgineas imitare genas, quæ lactea vincunt
Lilia, puniceas exsuperantque rosas.
Rubra suus notet ora color, quibus insidet hospes,
Cum teneroque decens ludit amore jocus.

Colla sinumque... sed hic cæptis absiste superbis.
Ars tua semper erit, quam decet esse, minor.
Quam libet eximios tibi diluat illa colores,
Æquabit nullus colla sinumque nitor.

Ergo periculum pictoriaque arma remitte.
Mortales ſuperat pulchra Neæra manus.
Scilicet una mihi dominam bene reddit imago,
Quam Deus in noſtro pectore ſculpſit Amor.

AMORIS PROMISSIO.

ODE VIII.

HEri novum canebam
Lyrâ ſonante carmen.
Statim adfuit Cupido:
Meos enim Cupido,
Audit probatque cantus.
At tu mihi vel unum
Concede carmen, inquit,
Molle, elegans, venuſtum;
Ego tibi viciſſim
Pro munere hoc rependam
Binum oſculum Cytheræ,
Quale haud popoſcit unquam
Aut Leſbiam Catullus

Aut Albius Neæram;
Quamvis & hunc & illum
Et hæc & illa quondam
Tot oſculis bearunt.
Hæc mî Cupido dixit.
Ego ſtatim puello,
Non hæc precamur, inquam;
Tu noſtra vota noſti,
Et quæ quibus puella
Me vulneret ſagittis.
Si Phillydis ſeveræ
Spoponderis vel unam
Mihi oſculationem,
Duas tibi repentè
Numerabo cantilenas,
Quibus nec ipſe Phœbus
Canat venuſtiores.
Simul tener Cupido
Juravit hoc daturum
Mihi præmium canendi;
Simulque noſtra cœpit
Lyra molliùs ſonare.

Tu verò, dura Philli,
Fidem-ne liberabis,
Quâ se mihi obligavit
Veneris puer Cupido?

BACCHI POTESTAS.

ODE IX.

O Lenæe Pater, cuncta mihi perniciem parant.
Solus tu gravibus ferre vales auxilium malis.
Suffenus mihi nunc & Bavius carmine prænitent,
Hærentemque meo deripiunt vertice lauream.

Importuna mihi est innumeris vita molestis:
Pactam Nisa Notis mobilior deseruit fidem.
Quas fortuna mihi difficili parca dedit manu,
Injustis avidus raptor opes litibus occupat.

Cui me certus amor de teneris junxerat unguibus,
Idem nunc miseras aure preces excipere abnuit.
In me sæva ruens pestifero dente calumnia
Quod vitæ reliquum est, tabificis morsibus inficit.

Plenos mî calices, Bacche, hilari porrige Massico.
Quid cessas? iterùm funde. Bene est. Me recreat latex.
Ut mî cumque sinus vitigeno nectare perpluis,
Hoc plures animo sensim abigis sollicitudines.

Ergò rursum alacri vina manu largiùs ingere:
Cerno pampineis lætitiam innare liquoribus.
Haustus adde alios haustibus: ô dulcia pocula!
Felix ebrietas! invideant jam mihi Cælites.

AMORIS ET POETÆ DIALOGUS.

ODE X.

A Mare tædet ultrà :
Vale, vale, Cupido.
Tua jam relinquo caſtra.
Satis tibi meum cor,
Inter pericla mille,
Et mille accerbitates
Huc uſque militavit.
Nunc turbulenta dulci
Mutat quiete bella.

A. Quæ te mihi, Catulle,

Querela fecit hoſtem!
Niveos tibi lacertos
Sinu procax tepente
Formoſa pandit Iris.
P. At ſæpe mî obligatam
Iris fidem fefellit.
Amare tædet ultrà:
Vale, vale, Cupido.

A. Centum procis petita,
Centum procis ſevera,
Suum tibi rigorem
Ponit tenella Daphne.
P. Omnes venuſta Daphne
Vincit decore Nimphas,
Sed eſt venuſta tantùm.
Amare tædet ultrà:
Vale, vale, Cupido.

A. Duram potes vel uno
Gemitu movere Dircen.

P. Si florido puella
Vernaret ore Dirce,
Uni velim placere.
Sed primulus virentis
Flos excidit juventæ.
Amare tædet ultrà:
Vale, vale, Cupido.

A. Sin fretus arte noſtrâ
Formoſulam puellam,
Illam tibi rebellem
Speres domare Floram . . .
Tua quis novus, Catulle,
Rubor occupavit ora?
Iterumne mî repones,
Amare tædet ultrà:
Vale, vale, Cupido.

P. Imò, Deus, beatos
Qui ſoſpitas calores,
Hanc mille mî dicatam

Properes ligare vinclis,
Quæ nulla solvat ætas.
At quælibet puella
Quæ Flora non sit, illam
Amare tædet ultrà:
Vale, vale, Cupido.

AMORUM LUSTRATIO.

ODE XI.

QUot mihi ſunt viſæ, tot dicor amare puellas,
Objicis hoc ſemper, flava Meliſſa, mihi.
Ergo meos nuper luſtravi exactor Amores,
Inſtitui cauſæ judiciumque meæ.

Hic, ſpatio emenſo, vix languida membra trahebat.
Ponè humeros telis orba pharetra fuit.
Pendebant arcus & erat ſine lumine tæda;
Et tremulum urgebat curva ſenecta caput.

Ille unâ corpus librabat debilis alâ,
Remigio quaſſam deſtituente ratem.
Scilicet illecebris formoſæ expletus amicæ,
Lumina jam ſomno victaque membra dabat.

Ille fremens, caſuque animum concuſſus acerbo
Frangebat rabidâ tela facemque manu.
Sæpiùs & madidos vittâ ſiccabat ocellos.
His lacrymis cauſam perfida Liſa dabat.

Alter adoratæ offenſus levitate puellæ
Ibat, adhuc tenero torridus igne jecur;
Obſequioque aliam ſibi devincturus amicam,
Quærebat celeri præpes abire fugâ.

Continuò ante oculos varium ſtetit agmen amorum,
Quos fuerit verſu dinumerare labor.
Agmine de toto vix eſt mihi cognitus unus,
Æra diù meritus, me duce, nullus erat . . .

Venit

Venit & alter Amor, qui formæ insignis honorem
Fratribus est visus præripuisse suis.
Hic molles oculos adversâ in imagine fixit,
Quâ spirant vultus, flava Melissa, tui.

Illius aspectu volucrum leve vulgus Amorum
Ex oculis pennâ præcipitante fugit.
Jam nullus posthàc nostro sibi pectore sedem
Ambiat. Hic nobis sufficit unus Amor.

INFIDUM PROPOSITUM

ODE XII.

ERgò mihi tenellos
Movebis usque cantus,
Amor, tuoque nullam
Vati dabis quietem?
Sine paululùm tumenti
Grave reddat ore carmen.
Juvat, juvat labores
Celebrare Martiales,
Quò nos rapit cruentæ
Ardens cupido laudis.
Victoriæ sonoros
Juvat sacrasse versus,

Ovantis & Gradivi
Caput ambiisse lauro.
Ades, Deus tremende,
Cui sæva bella parent;
Hastam gravem coruſca,
Cæsosque per maniplos
Age spumeos jugales.
Stricto minax flagello
Bellona te sequatur:
Sed hanc relinque Divam,
Quam Gratiæ retectis
Lascivulæ papillis,
Quam fervidus tremendo
Stipat puellus arcu.
Quamquàm illa te moratur,
Niveisque stringit ulnis;
Aude parùm decoro
Collum expedire nexu.
At verba jacto frustrà,
Dum Cypridis tepente
Sinu implicatus hæres,
Deæque non rebelli

Rapis oſcula, oſcula illa,
Quæ delicatiores
Vincant beatitates;
Et quò magis cupito
Licet frui triumpho,
Hoc te magis cupito
Juvat frui triumpho.
Tunc ſe libidinoſis
Utrinque corda mille
Suſpiriis maritant.
Nimis, ô nimis beati,
Quos expetenda Divis
Inebriat voluptas!
Si tu meis benignus
Quondam, Cupido, flammis
Mollire mî feroces
Animos velis Megillæ,
Has inter invidendæ
Sortis ſuavitates
Incederem ſupremo,
Penè æmulus Tonanti.
Quò me ſed egit error?

Quam nunc viam sequutus
Ad arma me referrem ?
Solùm trucis volebam
Cantare bella Martis,
Unumque canto Amorem.

FIN.

L'ACADEMIE DES SCIENCES

ODE

A MONSIEUR L'ABBE' BIGNON.

QUEL est ce mortel que j'observe ?
L'humble vertu lui sert d'appui :
A ses côtés marche Minerve :
L'Ignorance fuit devant lui.
Mais quel prodige ! sur ses traces,
Le Sçavoir rassemble les Graces,
Lui qui si souvent les bannit;
Ah ! je sçai qui je voi paroître :
Pourrois-je encor le m'éconnoître ?
C'est BIGNON qui les réünit.

Prête l'oreille à mon audace,
D'un regard viens me secourir :
J'ose célébrer ce Parnasse
Que tes soins ont fait refleurir.
J'y vois l'adroite Mécanique ;
Ingénieuse, elle s'applique
A mille prodiges nouveaux ;
Elle force tous les obstacles,
Et fait servir à ses miracles,
L'air, le feu, le vent, & les eaux.

Uranie, aux célestes voutes
Elevant ses hardis regards,
Parcourt les inégales routes,
Que tiennent les astres épars ;
Prévoit quel corps dans leur carriére
Doit nous dérober leur lumiére,
Et nous en prédit les instans :
Sçait leur distance, leur mesure,
Et tous les rangs que la nature
Leur a prescrits dans tous les temps.

La

J'aime mieux ces forests altiéres,
Où les routes moins réguliéres
M'offrent plus de diversité;
La Nature y tient son empire,
Et par tout l'œil surpris admire
Un désordre plein de beauté.

Déesse: ni par artifice,
Ni par vœux, ni par sacrifice,
Nul de nous ne peut t'échaper;
Thétis même en trempant Achille,
Laisse à la trame qu'on lui file,
Encor un endroit à couper.

Qu'elles légions de phantômes,
Nouveaux hôtes de ces royaumes,
S'y rassemblent de toutes parts!
Combien chaque instant en ameine!
Leur apparition soudaine
Est plus prompte que les regards.

La Parque ne fait point de grace :
Tout meurt ; c'eſt pour l'humaine race,
L'inviolable arreſt du Sort.
Le rang, le ſçavoir, le courage,
Rien de tes loix ne nous dégage,
Tout meurt, puiſque Pindare eſt mort.

Triomphe Déeſſe infléxible ;
Fiere de ton ſceptre terrible,
Ne cede pas même à Junon ;
Tout eſt ſous ton obéiſſance ;
Et rien ne vaincra ta puiſſance
Que mes ouvrages & mon nom.

Ciel ! de ſa lire Æolienne,
Corinne interrompant la mienne,
Se préſente à mes yeux ſurpris !
Quel orgueil jaloux la dévore ?
Sur mon ombre veut-elle encore
Remporter un injuſte prix ?

TABLE

Des Odes contenuës dans ce premier Volume.

ODES.

ODE. A Messieurs del'Academie Françoise. Fol. 3
Discours, sur la Poëfie en general, & sur l'Ode en particulier. 17
Le Devoir, au Roy. 77
Astrée, à son Alteſſe Royalle Monseigneur le Duc d'Orleans. 82
Le Parnasse, à Monseigneur le Chancellier. 88
La Naissance de Monseigneur le Duc de Bretagne, au Roy. 94
La Gloire & le Bonheur du Roy dans les Princes ses enfants, à Monseigneur. 99
* *Le Désir d'immortaliser son nom.* 105
L'Academie des Sciences, à Monsieur l'Abbé Bignon 111

L'Homme, à Monsieur de Fieubet. 116
La Puissance des Vers 122
Les Fanatiques, à Monseigneur l'Evêque de Nismes. 126
Le Temple de Mémoire, ou l'Academie des Médailles. à Monseigneur le Comte de Pontchartrain. 132
Les Poëtes Ampoulez, à Monsieur le Marquis de Dangeau 137
La Peinture, à Monsieur l'Abbé Regnier. 142
La Déclamation, à Mademoiselle Duclos. 148
La Poësie Françoise, à Messieurs de l'Academie des Jeux Floreaux. 152
La Sagesse du Roy, superieure à tous les évenemens. 158
Remerciement, à l'Academie Françoise. 164
* *L'Ombre d'Homere*. 170

ODES ANACRE'ONTIQUES.

A Madame Dacier sur son Anacréon 177
Souhaits. 179
Vain secours de Bacchus. 181
Songe. 182
L'usage de la Vie. 184
L'Amour réveillé. 185

Portrait. 187
Promeſſe de l'Amour. 190
Puiſſance de Bacchus. 191
Dialogue de l'Amour & du Poëte. 193
Revûë d'Amours. 195
Projet inutile. 198
* *Vangeance de l'Amour.* 201
* *Les Ages.* 203
* *Les vrais plaiſirs.* 205

ODES PINDARIQUES.

Pindare aux Enfers, à Monſieur de Toureil. 209
Les Graces, à ſon Alteſſe Sereniſſime Monſeigneur le Duc de Vendôme . 219
La Fortune, à Monſeigneur le Maréchal Duc de Barvick. 231
La Flûte, à Monſieur de la Barre. 232
Le Courage, à ſon Alteſſe Royalle Monſeigneur le Duc d'Orleans. 233

POEMES.

Les Apôtres, à Monſeigneur l'Evêque de Senlis. 245
Le Plaiſir, A Monſieur l'Abbé Abeille. 250
* *Homere.* 254

Odaria Gallica Anacreontico ſtilo elaborata & Latinis Verſibus reddita.

Ode, ad Clariſſimum virum Hudartium Mottæum. 261
Ode ad Annam Fabram Dacerii uxorem. 263
Vota. 265
Vanum Bacchi præſidium. 267
Somnium. 269
Vitæ uſus 271
Amor à ſomno excitatus 273
Neæræ imago. 275
Amoris promiſſio. 278
Bacchi poteſtas. 281
Amoris & Poetæ Dialogus. 283
Amorum Luſtratio. 287
Infidum propoſitum. 290

Fin de la Table du premier Volume.

Tous les articles qui ſont précedez d'une étoille, ont été augmentées dans cette Edition.

FAUTES A CORRIGER.

P.	*Lig.*	*Fautes*	*Corrections.*
28.	4.	qu'on y ajoûte	*liſez* qu'on ajoûte
28.	11.	ne ſoit pas un art	ne ſoit un art
32.	7.	Horace n'avoit	Horace n'a
32.	18.	ils rendent	& ils rendent
38.	14.	affranchis	affranchies
41.	13.	pour le modele	pour modele
47.	23.	Conſervent	Conſerveront
47.	25.	je croi même	je croi de même
53.	17.	voulu donner	voulu y donner
68.	3.	S'eſt	C'eſt
96.	2.	Qui ſuit	Que ſuit
105.	7.	beaus	beau
120	13	plins	plains